APR 3 - 1946

25e ANNÉE DÉCEMBRE 1945 N° 9

AP
20
R5
no. 9

REVUE DE PARIS

André SIEGFRIED : Introduction aux États-Unis d'après-guerre

VERCORS : Permanence de la Pensée française

Aldous HUXLEY : Le Banquet Tillotson

Denise BOURDET : Souvenirs sur Édouard Bourdet

Georges DUHAMEL : Images de la Vie du Paradis. — II

TRUTIÉ DE VARREUX : Réquisitions de Logements

Jean THIBAUD : Univers et Réalité

Gérard BAUER : Le Théâtre

Marcel THIÉBAUT : Parmi les Livres

LA LIVRAISON : 40 FRS

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARI

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE DÉCEMBRE 1945

		Pages
André SIEGFRIED	Introduction aux États-Unis d'après-guerre. ..	3
VERCORS	Permanence de la Pensée française	15
Aldous HUXLEY	Le Banquet Tillotson	28
Denise BOURDET	Souvenirs sur Édouard Bourdet.	44
Georges DUHAMEL	Images de la Vie du Paradis. — II	56
TRUTIÉ DE VARREUX	Réquisitions de Logements..	79
Jean THIBAUD	Univers et Réalité	86
Gérard BAUER	Le Théâtre	93
Marcel THIÉBAUT	Parmi les Livres.	100

★ ★

DIRECTEUR : Marcel THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

LE CRIME DE L'ARBRE

par **Alexandre ARNOUX**

LE CHANCELIER BRÜNING

Souvenirs de François-Poncet

FÉERIES

par Paul Géraldy

CARCEL MODELO

par Charles d'Ydewalle

LA PASSION DES HONNÊTES GENS

par Léo Larguier, *de l'Académie Goncourt*

La *REVUE DE PARIS* paraît le 1er de chaque mois. — Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Elysées, Paris (VIIIe), Balzac 02-88. — Prix du numéro : 40 francs. — Abonnement (6 mois) : 200 francs (France et colonies). Etranger : 220 francs. — Compte chèques postaux 360-50 Paris.

EXPRESS-PUBLICITÉ

CRÉDIT LYONNAIS

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : 1 milliard de Fr. (R. C. Lyon B 732) RÉSERVES : 1 milliard de Fr.

SIÈGE CENTRAL **PARIS** — **1.400 SIÈGES** — SIÈGE SOCIAL **LYON**

EN FRANCE, ALGÉRIE, TUNISIE, MAROC, A.O.F., ANGLETERRE, BELGIQUE, EGYPTE, ESPAGNE, LUXEMBOUG, SUISSE

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Garde-Meuble Public

EMBALLAGES **DÉMÉNAGEMENTS**

BEDEL & Cie

ALGER
2, Boulevard Carnot
Tél. 36-45

PARIS
17, Rue Monsigny
Tél. RIChelieu 54-93

CASABLANCA
95, Bd de la Gare
Tél. 14-63

Attention ! ..... le mot
STYLOMINE
n'est pas au dictionnaire...
c'est une marque déposée en 1921 sous le N° 169.226

LA SOCIÉTÉ ANONYME
STYLOMINE
TRIOMPHE AVEC SON
303
REMPLISSAGE TOTAL VISIBLE
ET NIVEAU VISIBLE GARANTI
AUCUN MÉCANISME INTERNE
LE "303" EST LE STYLO
DES CONNAISSEURS
4 FOIS PLUS D'ENCRE

Ets STYLOMINE
2, rue de Nice, Paris-XIe
en vente exclusivement dans les grands magasins et les bonnes papeteries

ÉCHOS DE CAPTIVITÉ

avec le Chemin de Croix du Prisonnier de Guerre, par le P. G. n° 25.466 du VIII C.
Bel album velin hélio blanc : 64 pages, 40 dessins.
Aux *PUBLICATIONS TECHNIQUES*, 2, rue Saint-Simon, Paris (7e).
Prix : 350 francs ; port et emballage : 10 francs.

Orfèvrerie CHRISTOFLE
Achète tous services de table et objets d'art
12, rue Royale
de 14 à 18 h.
tous les jours, sauf le lundi

AVIS FINANCIERS

STANDARD FRANÇAISE DES PÉTROLES

La Standard Française des Pétroles a procédé à l'émission de 50.000 obligations 3 3/4 0/0 demi-net de 10.000 fr. nominal.

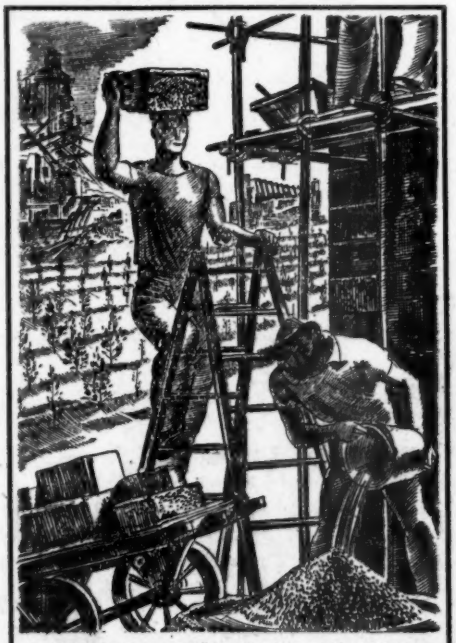
Prix d'émission fixé à Fr. 9.625, jouissance 15 novembre.

Amortissement en 30 ans au maximum à partir du 15 novembre 1945 par tirages ou rachats.

Garantie : Clause « pari-passu ».

B.A.I.O. : 12 novembre 1945.

DENTIFRICE ANTISEPTIQUE
DENTOL
eau, pâte, poudre, savon
19, Rue Jacob, Paris



CHAQUE BON DE LA LIBÉRATION QUE VOUS SOUSCRIVEZ C'EST UNE PIERRE QUE VOUS APPORTEZ A LA RECONSTRUCTION DU PAYS

INTRODUCTION AUX ÉTATS-UNIS

D'APRÈS-GUERRE

Je me rappelle mon professeur de cinquième, vers 1888, nous disant : « Dans cinquante ans, il n'y aura plus que deux puissances : les Etats-Unis et la Russie ». On conviendra qu'il ne jugeait pas si mal : en Russie, révolution sociale entraînant une révolution technique, aux Etats-Unis, révolution technique entraînant une véritable révolution sociale de fait, mais des deux côtés, adaptation aux conditions modernes du succès économique et de la puissance politique.

L'ascension américaine est prodigieuse. Presque sans transition, d'une position de simple puissance commerciale, voici les Etats-Unis devenus pratiquement les maîtres du monde, en possession d'un outillage et d'une méthode de production qui font d'eux les leaders effectifs de la civilisation occidentale. L'épanouissement a été si rapide que le peuple américain se rend mal compte à quel point ce changement doit réagir sur ses relations avec l'ensemble de la planète. Et nous-mêmes, nous nous demandons si ce pays, qui a su si magnifiquement faire la guerre, saura faire la paix, se montrer à la hauteur des responsabilités formidables qui maintenant lui incombent.

I

Essayons d'abord de situer ce continent parmi les autres, car il s'agit d'un continent. Pour comprendre les Etats-Unis, pour juger utilement leur attitude ou leur conduite, il ne faut pas les comparer à tel de nos pays européens, Allemagne, Angleterre ou France, mais à l'Europe toute entière, ou bien à l'U.R.S.S., ce sixième continent. De pareil point de vue continental, les questions se posent différemment, et elles s'éclairent : le protectionnisme par exemple, s'appliquant à une individualité territoriale aussi forte, cesse de paraître absurde, comme il l'est quand il s'agit de pays minuscules, et l'isolationnisme, même s'il ne se justifie pas, s'explique.

Mais il y a, dans le monde, des transformations en cours ou déjà même accomplies, qui déplacent la position relative de ce continent nord-améri-

cain. Et tout d'abord, il n'a plus la même consistance intérieure, car il est maintenant presque plein. L'Ouest, notion mystique du XIXe siècle, carrière ouverte à l'aventure, à l'initiative, soupape de sûreté sociale merveilleuse, n'a plus de sens, et la conséquence fondamentale de ce fait d'immense portée, c'est la maturité économique d'un territoire où la marge entre la mise en valeur et les ressources naturelles cesse d'être illimitée. *Unlimited possibilities, America unlimited,* ce sont des expressions que l'on continue d'employer, mais qui ne répondent plus à la réalité. Les gens avertis le savent depuis longtemps, mais le grand public ne s'en est pas encore pleinement avisé.

L'isolement continental du Nouveau Monde semble de même appartenir désormais au passé. Le vol de Lindbergh, la bombe atomique ont mis fin à cette insularité de fait dont les Etats-Unis, mieux que l'insulaire Angleterre, pouvaient hier encore se prévaloir. Il n'y a plus sur terre de lieu, quelque isolé qu'il soit, qui puisse se croire à l'abri d'une menace extérieure : à deux mille kilomètres des océans, le Nebraska, l'Iowa, le Colorado ne bénéficient plus à cet égard d'aucune immunité, et le Nord-Ouest canadien, cet *Ultima Thulé,* pourrait se trouver demain sur les grandes routes d'invasion du monde. Le peuple américain ne l'ignore pas, mais il n'arrive pas à le croire tout à fait, comme quand nous savons que nous mourrons mais ne le croyons pas. Les Etats de l'Est, à vrai dire, savent que l'Europe existe et, pour la Californie, l'Extrême-Orient, la Russie sont des réalités. Mais au centre, dans cette immense cour intérieure qui n'a pas de fenêtre sur le dehors, il se trouve encore bien des gens pour se dire : « On ne viendra jamais me chercher si loin ! » D'où la conviction persistante que les lois de fer qui régissent le monde ne s'appliquent pas au continent américain, que ce n'est pas un continent comme les autres.

J'en concluerai que, pour connaître les Etats-Unis, il ne suffit pas de considérer le versant de l'Atlantique : l'équilibre exige que le versant du Pacifique, non moins important, entre également en ligne de compte. Il ne suffit pas non plus de s'en tenir à l'Amérique du Nord : la connaissance du Nouveau Monde, entité qu'il faut envisager dans son ensemble, veut qu'on ait pris contact avec l'Amérique du Sud. Certaines ressemblances géographiques profondes suggèrent alors une notion, sans laquelle la politique des Etats-Unis ne se comprend jamais complètement, l'unité essentielle du continent américain.

II

Les Etats-Unis ont, en 1944, 138 millions d'habitants. Qu'est, à l'heure actuelle, ce peuple si divers par son origine, jeune par son allure, mais si vieux par les éléments qui le composent ? Je rapporte de mon plus récent voyage (il remonte seulement à quelques semaines) l'impression d'une humanité sans unité ethnique, mal fondue et même, de notre point de vue, exotique. La présence d'un bloc de treize millions de noirs n'y peut être ignorée, soulignant le fait, de grave portée, qu'il ne s'agit pas d'une population homogène de race blanche, puisque cet élément de couleur, même contenu et systématiquement isolé, demeure là, inassimilable, générateur de problèmes angoissants dont on n'entrevoit même pas la solution.

Cette impression de diversité, ce sont du reste les blancs eux-mêmes qui la donnent. Vingt ans après l'institution du *quota* et la suppression de fait de l'immigration européenne, 24 p. 100 des Américains ont encore un ou deux parents étrangers et 11 p. 100 sont nés hors des Etats-Unis, ce qui réduit à moins des deux tiers la proportion, je ne dis pas des autochtones, mais des assimilés. Il n'y a qu'à regarder le type des gens pour s'en rendre compte. Il n'est pas beaucoup plus anglo-saxon qu'il n'est « alpin » ou méditerranéen. Dans les grandes villes, et surtout à New-York, le bariolage ethnique est extraordinaire : 28 p. 100 des New-Yorkais sont nés à l'étranger, 36 p. 100 ont un ou deux parents étrangers, et il faut ajouter les 458 000 nègres de Harlem. Cela se voit dans la rue : le premier passant rencontré a toute chance d'être Russe, Italien, nègre ou juif, le second Irlandais, Polonais ou Grec, et je ne sais vraiment à quel rang on trouverait un 100 p. 100 ! Que de peaux foncées, suspectes, que de cheveux luisants ou crépus, que de nez insuffisamment orthodoxes et aussi que d'accents exotiques ! Sinclair Lewis exagérait à peine quand, évoquant l'origine ethnique d'un de ses personnages, il écrivait : « Martin Arrowsmith était, comme la plupart des habitants d'Elk Mills avant l'immigration slavo-latine, un typique Américain anglo-saxon, ce qui signifie qu'il était un mélange d'Allemand, d'Ecossais, de Français, d'Irlandais, peut-être aussi un peu d'Espagnol, vraisemblablement mâtiné de juif et beaucoup d'Anglais, cette dernière race étant elle-même le résultat d'une combinaison de Bretons, de Celtes, de Phéniciens, d'Allemands, de Danois et de Suédois... »

Il n'y a donc pas de race américaine, mais, attention, il y a un peuple américain. Ces gens de toute origine, dont certains, chargés de siècles, sont venus des confins de l'Asie, ils ont été brassés en un type social commun. Ils ne sont pas devenus anglo-saxons, car, comme dit l'Ecriture, le léopard peut-il changer sa peau ? Mais ils se sont insérés dans le cadre d'institutions et de traditions relevant de l'origine britannique et ils se sont adaptés aux conditions de vie d'un continent nouveau. C'est leur allure surtout qui est celle de ce continent et l'on ne peut s'y tromper quand on rencontre, n'importe où, un Américain, d'ancienne ou de fraîche date : sa façon de se comporter, de marcher, de réagir est américaine. L'unité est donc sortie de la diversité et la jeunesse de la vieillesse : un peuple neuf s'est formé d'éléments anciens, dont certains même sont peut-être les plus anciens du monde. Cette double impression, contradictoire, est bien celle que laissent les Etats-Unis d'aujourd'hui.

Il faudrait ajouter, faute de quoi l'on aurait passé à côté de l'essentiel, qu'il y a unité d'idéal national. Ce serait être bien injuste que de prétendre, comme on le fait quelquefois, que l'attachement à un certain niveau de vie en constitue le facteur principal. Non, le dévouement de l'Américain à son pays résulte surtout d'une conception sociale, faite d'une sorte de mystique de la libération de l'individu : on sent chez lui une reconnaissance passionnée pour cette patrie, souvent patrie d'adoption, où la dignité de chacun est respectée, où le travail est rémunéré, où l'égalité règne, où la persécution (du moins à l'intérieur de la race blanche) est ignorée. La jeunesse, la fraîcheur de cet idéal, issu du XVIIIe siècle, sont toujours là : ne pas le comprendre, c'est n'avoir pas compris l'Amérique, et si l'Amérique devait perdre cette foi, elle ne serait plus elle-même.

Nous parlions de jeunesse. L'Américain a la vitalité, l'entrain de la jeunesse. Ces immigrants, de racines millénaires, le Nouveau Monde les a rajeunis, rajeunis jusqu'à en faire quelquefois des enfants. L'impression de l'Européen, c'est que ce peuple ne peut encore se classer parmi les civilisations évoluées : il conserve une simplicité, une naïveté même, qui font contraste avec le scepticisme désabusé de la vieille Europe. Dans la mesure où l'on s'approche de l'extrême civilisation, on cesse de croire que tout peut s'apprendre, car la culture n'est pas faite, au fond, d'informations accumulées. L'Américain croit encore que tout peut s'apprendre...

Le pays s'avance du reste rapidement vers la maturité. Ses méthodes d'information sont magnifiques ; il est en train de se constituer le premier personnel d'études et de recherches du monde, ainsi qu'un personnel administratif, un *civil service*, que l'Europe pourrait lui envier. Dans la conduite de la guerre, épreuve pour lui nouvelle, il vient de prouver qu'il est maître d'une méthode efficace, mais sans avoir perdu la souplesse d'esprit nécessaire à toute réalisation. Sans doute ce peuple est-il maintenant à son maximum, toujours jeune de tempérament, déjà formé par l'expérience, pas encore déformé par la toute-puissance.

III

Les Etats-Unis sont, depuis la dernière guerre, les leaders incontestés d'une civilisation technique nouvelle, comportant une conception particulière de la démocratie et des relations sociales. Dans ces méthodes de production, déjà si complètement au point, la guerre a-t-elle apporté quelque chose de nouveau, voilà la question que notre curiosité se pose.

Dans une tradition séculaire d'optimisme, la crise de 1929 était apparue comme un avertissement, le signe sur le mur. Le peuple américain, à cette occasion, avait connu l'équivalent d'une sorte de nuit de Jouffroy : il s'était cru immortel, il avait pensé échapper à la rigueur des lois qui pèsent sur les humains, et voici que lui-même il était frappé ! Sur cette tête, hier encore si orgueilleusement jeune, quelques fils blancs se dessinaient. A ce moment, nous pouvons nous en souvenir, l'Amérique avait douté d'elle-même. Pour la première fois dans son histoire, elle avait connu et redouté la surproduction, ce qui déplaçait le centre de gravité de toutes ses préoccupations : autrefois, c'était toujours produire, produire, et maintenant il fallait se soucier de vendre, comme tout le monde. D'où cette hantise de l'acheteur capable d'absorber et de payer et, entre 1930 et 1940, l'éclosion de ces innombrables panacées visant à stimuler ou à créer le pouvoir d'achat. D'où encore ce souci de la sécurité, si nouveau et à vrai dire si troublant au pays de l'entreprise et de la confiance. On en arrivait même à déprécier les valeurs matérielles : le film « *You cannot take it with you* » était un film de crise, que la prospérité n'eût certes jamais suscité. L'expérience Roosevelt avait sans doute endigué la crise, mais elle ne l'avait pas vaincue. Il a fallu la guerre pour en avoir décidément raison.

Ce que la guerre a donc apporté de nouveau, c'est le retour à la prospérité, avec cette psychologie de la prospérité qui en est inséparable. En reprenant contact avec les Etats-Unis après cinq ans d'absence, en avril 1945,

c'est cela, oui cela surtout qui m'a frappé, dans une impression simple et directe qui ne pouvait pas tromper : je ne voyais pas, à proprement parler, quelque chose de nouveau, je retrouvais l'atmosphère de 1925, l'atmosphère traditionnelle, déjà presque légendaire, d'une Amérique déchaînée dans l'ivresse de la production, soulevée par une sorte de grande marée. On avait secoué le poids d'un long marasme et le pays redevenait lui-même, conforme au type que nous nous sommes accoutumés à lui attribuer : activité prodigieuse, rythme rapide, réalisations se dépassant continuellement elles-mêmes. Je me demande s'il est même possible d'évoquer par la plume cette température spéciale : il faut avoir respiré cet air d'un autre monde, et quelle mélancolie pour un Européen dans la comparaison !

Quels sont, au moment où la guerre va se terminer, les signes distinctifs de cette extraordinaire reprise ? Le principal doit être recherché dans une activité poussée au maximum, universellement rétribuée et profitable : c'est vraiment le plein emploi, tout le monde est largement payé et tout le monde bénéficie de ce fait d'un pouvoir d'achat prêt à laisser pleuvoir sur le pays une manne bienfaisante et bienvenue. Mais, dès l'instant que le pays produit pour la guerre, les demandes de la consommation civile sont contrôlées et contenues avec une admirable rigueur. L'impôt éponge inexorablement le pouvoir d'achat qui se recrée sans cesse : pour 10 000 dollars de revenus l'income tax est de 2 875 dollars, pour 20 000 il est de 8 290, pour 50 000 de 30 660, pour 100 000 de 76 010.

Tout est donc canalisé vers les besoins de la lutte et, dans ces conditions, la préoccupation du débouché n'existe plus, ce qui est bien dans l'authentique tradition du XIXe siècle. Mais, en raison de la mobilisation massive de millions d'hommes, la main-d'œuvre manque, on en réclame de tous côtés, et l'angoisse du chômage cesse de sévir. Là encore, c'est l'atmosphère des booms qui se retrouve : il faut mécaniser, mécaniser à outrance, pour remplacer les bras qui manquent et il faut aussi tirer de chaque travailleur le maximum de ce qu'il peut rendre, conformément à la tradition classique issue de Taylor. Ainsi la note est technique, non commerciale : le producteur est déchaîné.

Reprenons ici la question posée tout à l'heure : qu'y a-t-il, dans cet effort, de spécifiquement nouveau ? Rien de sensationnel, semble-t-il, dans les méthodes employées : c'est toujours le recours au machinisme dans le cadre de la série et de la masse, c'est aussi le taylorisme, si l'on entend par là le rendement maximum d'une main-d'œuvre toujours numériquement déficiente : l'organisation scientifique du travail est donc mise en œuvre, conformément aux principes et aux règles que chacun connaît. Même la chaîne, désormais fameuse, des Chantiers Kayser n'est pas d'essence nouvelle : dans le domaine de la construction maritime, elle transpose simplement, encore qu'avec une hardiesse étonnante, les procédés classiques de Ford.

Et pourtant l'impression d'ensemble comporte beaucoup de nouveau. Pour la première fois, la masse est conçue dans le cadre global de la nation elle-même, sous une direction gouvernementale d'ensemble, permettant une ampleur de réalisations dont rien, dans le passé, n'avait pu, même de loin, donner l'idée, et cette ampleur même est nouvelle, non seulement dans sa mesure mais dans son essence. Il y a surtout épanouissement de la recher-

che : suscitée, dirigée et systématisée, elle s'intègre elle-même dans le cadre de la masse, avec l'esprit de la masse. Peut-être le rendement individuel du chercheur n'en est-il pas accru, mais le résultat doit être considéré comme prodigieux. D'autre part, dans ces périodes de paroxysme, le prix de revient cesse d'être la préoccupation dominante et même d'être une préoccupation : on ne pense plus qu'au but poursuivi, qui est national, sans souci d'équilibre commercial ou comptable. Le progrès technique, sous une forme particulière, en est stimulé et il jaillit de toute part. Il faut admettre que, de ce point de vue, la guerre peut être créatrice. Si ces conditions de paroxysme pouvaient être durables, il faudrait sans doute modifier certaines conceptions, traditionnelles et orthodoxes, de la production. Le public, qui juge superficiellement, les croit en effet durables, souhaite du moins qu'on les considère comme telles, d'où, pour demain, bien des malentendus et des désillusions. Il y a là une des raisons qui pourront rendre difficile le retour à un climat économique normal.

Cependant les conditions de base d'un système fondé sur la machine demeurent inchangées, laissant fixées aux mêmes frontières que précédemment les limites des possibilités américaines. Tant que la machine peut être utilisée à plein, l'Amérique, dans ses prix de revient, reste imbattable, mais, dès qu'il n'en est plus ainsi, le niveau de ses salaires l'écrase. L'Asie, l'Europe peuvent alors engager la lutte. A cela, semble-t-il, rien de changé, même aujourd'hui. La guerre est, en l'espèce, génératrice d'une euphorie spéciale, qui nécessite ensuite une profonde réadaptation. Je parle naturellement de la guerre qu'on ne fait pas sur son territoire ; toute la différence est là !

L'U.R.S.S. a fait, pendant et dès avant la guerre, un effort d'inspiration et d'ampleur analogues. Ce qu'il y a d'original aux Etats-Unis, c'est que le résultat a été obtenu sans conscription de la main-d'œuvre civile, sans suppression de l'entreprise privée. Le gouvernement donnait et imposait les directives, mettait en train la production, réglait et contrôlait son fonctionnement. Selon des vues d'ensemble, c'est lui qui, répartissant les matières premières, fixait avec certitude le rythme industriel, déterminait la hiérarchie des urgences : il interdisait certaines productions, rationnait tels articles, contrôlait les prix, réglait intégralement le commerce extérieur. C'est sans doute la politique des plans, dans le cadre d'une discipline nationale draconienne, mais l'entreprise libre est maintenue, dans son principe et dans sa dignité. L'esprit demeure au fond celui d'une réalisation commerciale : ce ne sont pas des fonctionnaires qui sont chargés de diriger la production, ce sont souvent des hommes d'affaires qui sont mis à la tête de grandes administrations. Dans cette collaboration où il y a beaucoup d'improvisation, mais d'improvisation réfléchie et concertée, le génie américain donne toute sa mesure. Peut-être s'agit-il, comme nous le suggérions plus haut, d'une phase exceptionnelle de l'évolution américaine, l'organisme national étant déjà suffisamment concentré pour que les vues d'ensemble soient possibles, et les individus encore suffisamment vivaces, avant la sclérose inséparable de tout développement administratif, pour avoir conservé leur esprit d'initiative et leur souplesse. Ailleurs l'individu est anarchique et l'administration sclérosée. Aux Etats-Unis, la vie circule encore à travers cette masse formidable d'outillages, de papiers et de règlements.

Nous constatons donc que la guerre a été génératrice d'initiative, d'optimisme et d'organisation, mais qu'arrivera-t-il demain quand la « paix de Damoclès », qui s'est abattue sans avertissement sur ce système, produira tous ses effets ?

IV

Les raisons de cette sensation de prospérité retrouvée, encore que le public ait été appelé à consentir bien des sacrifices, sont faciles à analyser. En vue d'un but immédiat, la conduite de la guerre, le gouvernement a entrepris de mobiliser le potentiel national. C'est un boom, s'exprimant dans une inflation qui équivaut, pour le pays, à une réalisation de son capital et, dans une certaine mesure, à une dépense de ce capital : l'euphorie résulte toujours de pareille politique.

Le public n'a pas manqué de s'en apercevoir : la guerre lui est apparue comme réalisant les conditions idéales d'une production, dans laquelle le plein pouvoir devient une réalité aisément obtenue ; les préoccupations du chômage et des débouchés sont éliminées, on peut s'abandonner sans réserve à l'ivresse de la vitesse et du mouvement. Voilà ce qui a donné très naturellement l'impression du boom de 1925-29 retrouvé. La guerre est finie, mais que demande maintenant l'opinion ? D'une façon générale, elle souhaite revenir rapidement aux conditions de vie d'un régime de paix, mais en conservant tous les avantages du système mis sur pied pendant la guerre.

L'industriel réclame instamment le retour à la liberté, mais il voudrait bien conserver d'aussi amples débouchés que quand l'Etat commandait, prenait et payait sans compter. Si le marché intérieur, qu'il considère un peu comme une chasse gardée, venait à être menacé d'envahissement, on verrait sans doute reparaître toutes les tentations du protectionnisme. Toutefois les solutions instinctivement envisagées ne sont pas celles de la paresse et l'on assiste dès maintenant à un magnifique effort d'adaptation.

L'ouvrier, quant à lui, tient surtout à la continuation du plein emploi, cette doctrine d'économistes passée dès maintenant dans le domaine de l'imagination et de la passion populaires. Il veut ce plein emploi avec le maintien d'un taux de salaires tel que, quelles que soient les heures de travail, sa feuille de paie demeure la même que précédemment : c'est, sous une forme nouvelle, le vieux droit au travail, comportant la consolidation d'un niveau de vie. Remarquez que cet ouvrier n'est ni étatiste, ni nationalisateur. Il conserve, vis-à-vis de la production, une attitude dont le contraste avec celle de l'ouvrier européen ne saurait assez être souligné. En Amérique il est plus facile de produire que de partager, tandis qu'en Europe il est ou paraît plus facile de partager que de produire. D'un côté, c'est la marée montante, de l'autre une marée qui baisse, et, de part et d'autre, l'attitude à l'égard de la richesse est différente : le Nouveau Monde est au fond conservateur, tandis que l'ancien s'oriente vers une mentalité de révolution, et il n'y a là rien de paradoxal. Dans un cadre où il estime encore pouvoir réussir individuellement, l'ouvrier américain songe moins à transformer la structure sociale qu'à s'en accommoder, avec l'espoir d'être lui-même l'un de ses bénéficiaires. Une propagande habile l'entretient dans cet état d'esprit, et du

reste l'ascension d'un étage social à l'autre reste toujours, sinon facile, du moins possible : les exemples en sont nombreux et il n'y a pas de classes fermées.

La Révolution dès lors, comprise comme en Europe, n'a pas de sens, elle est même inconcevable. De quoi s'emparerait un parti révolutionnaire victorieux par la violence ? Dans un si vaste pays, comment prendrait-il possession d'un Etat mal centralisé, dont la notion même échappe parfois à l'observation ? Au nom de quelle superdémocratie remplacerait-il une communauté politique s'exprimant dans des institutions acceptées de tous ? On s'explique, dans ces conditions, que l'ouvrier réclame des salaires élevés, des privilèges parfois exorbitants pour ses syndicats, qu'il fasse des grèves nombreuses et même éventuellement violentes, mais ces conflits n'ont pas de sens politique et c'est méconnaître leur caractère que de leur prêter une portée révolutionnaire. Employer ici notre vocabulaire européen, c'est risquer une constante équivoque : marxisme, lutte de classe, révolution, autant de termes qui, au-delà de l'Atlantique, n'ont guère d'utilisation. A la vérité c'est un autre monde, un monde d'un autre âge, et peut-être la différence principale vient-elle de ce qu'il s'agit d'un pays jeune, où les possibilités de la mise en valeur sont encore loin d'être épuisées : l'économique y domine le social et surtout le politique. Telle est la tradition qu'a transmise le XIXe siècle et que le XXe, même après cette guerre, n'a pas jusqu'ici démentie.

Le gouvernement n'a pas caché que son orientation, représentative de ces tendances profondes, était en somme libérale, c'est-à-dire, selon le vocabulaire correspondant en Europe, conservatrice. Ce n'est sans doute pas par hasard, lors des dernières élections présidentielles, que la personnalité du vice-président Truman avait été préférée à celle du vice-président éventuel qu'eût été Wallace. La politique de reconversion actuellement envisagée comporte la suppression du *War Production Board*, le retour à l'entreprise libre, mais cependant aussi la stabilité des prix, coïncidant avec le maintien du pouvoir d'achat des masses, ce qui comprend l'acceptation de la doctrine du plein emploi. Il y a là quelque contradiction, car pareil programme suppose nécessairement un certain degré d'économie dirigée.

Nous savons que le passage du régime de guerre au régime de paix s'opère avec rapidité, dans des conditions de relative aisance. En dépit de grèves nombreuses, visant au maintien du niveau de vie, le pays apporte à cette adaptation la même souplesse que dans le passage de la paix à la guerre. Mais les difficultés sont grandes, pour les raisons que l'on imagine, et aussi parce qu'à la faveur des facilités économiques de la guerre on a pris des habitudes... Tout d'abord, la plupart des Américains, hommes ou femmes, embauchés pour la production de guerre, souhaitent être maintenus, sinon dans leur emploi, du moins dans un emploi. Il y a plus de gens qu'autrefois qui veulent travailler. Les ouvriers de profession sont naturellement dans ce cas, mais aussi beaucoup de femmes et beaucoup de gens âgés, embauchés exceptionnellement pour cette période d'exceptionnelle activité. Il faut ajouter les soldats démobilisés, dont le droit à un emploi par préférence ne se discute pas. Dans ces conditions, pour qu'il n'y ait pas maintenant chômage, ou simplement apparence de chômage, il va falloir fournir un volume d'emplois plus élevé qu'avant la guerre. On estime qu'en 1939, le total de l'effectif employé (*total labor force*) était de 54 millions. En 1944, le chiffre

avait passé à 64 millions, dont 52 600 000 dans la production et 11 400 000 dans l'armée (*total armed force*). En vue des besoins de la guerre, on avait fait appel à un personnel, recruté exceptionnellement, dix millions de travailleurs (en interprétant ce terme dans son sens large) : chômeurs, femmes, gens âgés. Tout ce monde veut maintenant rester, dans la crainte d'un chômage dont une expérience récente, non oubliée, a révélé l'amertume. On appellera chômage le licenciement d'une foule de ces travailleurs d'occasion, qui, il y a six ans, fussent demeurés tranquillement chez eux. Il faut sans doute aujourd'hui plus d'argent pour vivre, soit parce que les prix ont monté, soit parce qu'on s'est accoutumé à gagner, et, d'autre part, la crise a laissé, comme un legs, un besoin de sécurité que l'Amérique optimiste du passé n'avait pas connu. *Jobs, security*, ces mots reviennent sans cesse dans le vocabulaire : ils sont significatifs d'un changement dans les préoccupations du pays. L'idée règne qu'il faut à tout prix assurer le *full employment*, et que, si l'industrie privée n'y réussit pas, l'Etat devra y veiller. L'expérience de la guerre paraît avoir persuadé le public qu'on peut beaucoup développer la production et l'emploi, et qu'il serait impardonnable de ne pas tenter de maintenir dans la paix le rythme d'activité économique qu'on avait atteint dans la guerre.

Cet optimisme est sans doute excessif, mais ce n'est pas sans raison que l'opinion avertie envisage sans pessimisme l'avenir immédiat : on fait remarquer que, du fait des restrictions, des besoins se sont accumulés, qui demandent maintenant à être satisfaits. Et parallèlement se sont accumulées des réserves disponibles, constituant un pouvoir d'achat immédiat. Il y a là une source de reprise, capable d'atténuer grandement l'inévitable crise de rajustement que nécessite le reclassement des industries.

Un avenir plus lointain prête, il est vrai, à de plus sérieuses inquiétudes. C'est un fait que la capacité de production industrielle du pays s'est considérablement accrue. Le marché intérieur — et cette tendance était déjà sensible avant la guerre — ne suffira pas à l'absorber. Il faudra donc trouver des débouchés extérieurs. L'Amérique latine est là, certains Dominions aussi, que les circonstances récentes ont enrichis. Il y a encore les pays européens, où les besoins de ravitaillement et de rééquipement sont immenses. Mais comment ces derniers paieront-ils leurs achats ? Quand leurs quelques réserves d'or ou de devises seront épuisées, le seul moyen qui leur restera sera de vendre eux-mêmes des produits aux Américains. Mais quels produits, car de quoi les Etats-Unis peuvent-ils avoir besoin, en dehors de produits alimentaires ou de matières premières exotiques, ou encore d'articles de luxe ? Il y a une demande pour ce genre d'importations, mais nous savons avec quelle peine s'ouvre le marché américain. Le problème qui se pose, c'est de mettre sur pied un système d'échanges réciproques. Or ce problème, qui se posait déjà il y a vingt-cinq ans, l'entre-deux guerres ne l'avait pas résolu.

Si les Etats-Unis sont raisonnables (et nombreux sont, depuis longtemps, les sages aux Etats-Unis), c'est une politique de libéralisme international qui l'emportera. L'Amérique est, à l'heure actuelle, dans une situation très semblable à celle de l'Angleterre vers 1840, quand, maîtres d'un outillage et d'une méthode qui leur assuraient les meilleurs prix de revient de la planète, les Anglais cherchaient partout pour leurs exportations l'ouverture de marchés nouveaux. Mais ils ne songeaient même pas à se défendre contre une montée d'im-

portations, dans laquelle ils voyaient la contre-partie, naturelle et nécessaire, de leurs ventes au dehors. Si les Américains raisonnent de la même façon, ils accepteront d'importer, contribuant ainsi à la reconstruction mondiale, dans le sentiment, légitimement intéressé, de recréer une clientèle internationale. S'ils sont fous, ce qu'à Dieu ne plaise, ils prétendront s'imposer sur les marchés mondiaux, sans ouvrir le leur. Pour peu qu'à un moment donné le chômage menace, que des articles à bas prix, issus de pays à bas salaires viennent concurrencer sur son propre terrain l'industrie nationale, ne faudrait-il pas redouter le retour de ces réactions élémentaires de défense qui, au lendemain de la dernière guerre, ont empêché le monde de se rétablir sur la base d'un sain équilibre ?

V

Si nous essayons maintenant de résumer les impressions que nous laissent les Etats-Unis, à l'aube de la période nouvelle qui s'ouvre, nous conclurons tout d'abord que l'atmosphère traditionnelle du milieu américain subsiste. En dépit du sévère coup d'arrêt de la crise de 1929, avertissement qui n'a pas été oublié, l'optimisme congénital du Nouveau Monde demeure manifeste. Il est générateur d'une bonne volonté, d'une bienveillance mutuelle qui ne peuvent manquer de frapper l'étranger : le « service », notion popularisée par une éducation systématique, disons aussi par une propagande consciente de son but, est devenu l'un des moteurs de ce peuple chez qui le travail n'apparaît pas comme une malédiction et comporte, dans l'esprit du travailleur, le devoir d'un rendement correspondant au prix de la rémunération. Peut-être pareil état d'esprit se développe-t-il plus naturellement sur un territoire où la densité de la population par kilomètre carré demeure faible ? En Amérique, sous réserve de la hantise d'un retour du chômage, on a le sentiment que le travail permet de vivre décemment et dignement : après le doute, si cruel, des années de crise, on en est revenu à cette conviction, faute de laquelle il faudrait reviser tous les fondements de la vie américaine.

Cet optimisme se double d'un orgueil en quelque sorte continental. Les Américains, qu'ils soient du Nord ou du Sud, n'ignorent pas quel est leur privilège de vivre dans un continent que la guerre a jusqu'ici épargné, dont les ressources sont encore largement disponibles et où l'effort humain trouve un si merveilleux rendement. Ce privilège, ils entendent bien le défendre : s'ils ont quelque pitié de la pauvre Europe, cette pitié se double de méfiance et ils ne se sentent guère disposés à traiter avec elle sur pied d'égalité. Cette réciprocité, qui a tellement fait défaut au lendemain de l'autre guerre, je me demande parfois si, dans leurs relations avec l'extérieur, ils sont vraiment désireux de la pratiquer. Ils ne considèrent pas les autres continents comme des égaux. Les puissants ne sont pas plus aptes au sens international que les riches ne sont faits pour le Royaume de Dieu.

Au moment où s'affirment tant de traits authentiques de l'Amérique traditionnelle, force nous est de constater qu'on se trouve, de plus en plus, en présence d'un type nouveau de société : civilisation mécanique et collective, où tout se fait en groupe et où le travail d'équipe, accepté de bonne grâce, apparaît comme une nécessité du système. C'est un régime typique du

xxe siècle, socialement en avance sur l'Europe, où l'égalité règne, où chacun fait sa vie, où chaque génération repart à nouveau, les fortunes étant pratiquement viagères, l'esprit bourgeois inconnu et même pratiquement inconcevable. Dans ce milieu, les effets, directs et indirects, immédiats et lointains, de la mécanisation s'exercent inexorablement : aucun canton, quelque isolé, quelque éloigné qu'il soit, n'échappe à son insidieuse pénétration. L'Amérique connaît ainsi, longtemps avant nous, des transformations dans son mode de vie que notre Europe, compartimentée, routinière et encore si fortement engagée dans le passé, commence seulement à éprouver. La disparition du service domestique privé, par exemple, n'est pas chose nouvelle aux Etats-Unis. Elle entraîne la disparition de fait de ce qu'on pourrait appeler les classes moyennes, mais un service domestique collectif est en train de s'organiser, qui modifie profondément les rapports humains, faisant vraiment de ce pays une démocratie collective où tout le monde sert tout le monde, le service lui-même ayant été rationalisé, conformément aux méthodes de l'organisation scientifique du travail. Dans nos vieilles sociétés, où les traces néolithiques de la vie artisanale et villageoise sont encore si fortes, on a peine à imaginer jusqu'à quel point l'individu peut être pris dans cet engrenage, sans même se douter de la part de lui-même qui lui échappe de ce fait. Une véritable révolution sociale est ainsi née d'une révolution technique, dont les conséquences se sont imposées sans résistance possible.

Pourtant, dans cette atmosphère technique et sociale du xxe siècle, c'est toujours l'idéologie politique du xviiie qui règne. L'Européen qui traverse l'Océan peut avoir l'impression d'être revenu à deux siècles en arrière : il retrouve tout l'enthousiasme de ce grand passé. Le peuple américain continue en effet de croire au vieil idéal de l'ère des lumières : individualisme politique, libéralisme, respect de l'initiative et de l'entreprise privée, considération sincère de la dignité de l'homme, ces notions sont aujourd'hui vivantes comme autrefois. Sans doute, bien des esprits évolués n'ont-ils plus, pour ces convictions, qu'une déférence de façade, sans doute aussi la politique réaliste de Machiavel n'a-t-elle pas manqué de tenter bien des dirigeants, mais la tradition de cet humanisme politique demeure au fond intacte dans un pays où la démocratie, anglo-saxonne et protestante est constructive, non anarchique, toujours appuyée sur le fondement de l'individu. De ce point de vue, l'Amérique est moins du xxe siècle que l'Europe comme si celle-ci semblait n'avoir pris du siècle que ses souffrances et ses duretés. Méconnaître la sincérité de cette jeunesse idéologique, c'est s'exposer à négliger l'un des ressorts essentiels qui animent la vie de ce peuple : les cyniques, les réalistes purs n'arriveront jamais, je crois, à comprendre tout à fait l'âme américaine.

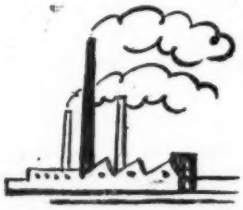
Les traits, proprement américains, des Etats-Unis tendent donc à s'affirmer et même à s'accentuer, par contraste avec l'Europe. Les conséquences éventuelles de cette divergence prennent une importance accrue, maintenant que le peuple américain devient en fait le leader responsable de la civilisation occidentale. L'Europe était, traditionnellement, le foyer de celle-ci, mais le centre de gravité tend à passer de l'autre côté de l'Atlantique. Or, la civilisation européenne s'est formée dans un milieu géographique propre, et antérieurement à l'âge de la machine. Longtemps confinée dans l'environnement méditerranéen, elle a connu une expansion formidable quand elle

a débordé sur le monde et surtout quand le machinisme a indéfiniment multiplié sa puissance. Mais on peut se demander si, en se déseuropéanisant, l'Occident ne risque pas de changer de caractère. Les conditions d'une Méditerranée harmonieuse, où, selon le mot de Protagoras, « l'homme est la mesure des choses », d'une Europe articulée et diverse ne se retrouvent plus dans les vastes espaces d'une Amérique dont la massivité est sans doute le trait essentiel. Si c'est le Nouveau Monde qui doit désormais donner le ton, ne faut-il pas redouter que certaines valeurs, issues de la Grèce, de Rome, de l'Europe médiévale ou classique ne se perdent dans un milieu nouveau, géographiquement si différent ?

L'action irrésistible d'un continent, d'un climat qui ne sont plus les nôtres pourrait bien, à la longue, finir par modeler là-bas des hommes qui ne nous ressembleraient plus. Déjà les conceptions américaines comportent certains aspects qui ne sont plus exactement dans la ligne de notre tradition : une échelle de valeurs donnant le pas à la quantité (l'Amérique est *quantity minded*), l'acceptation sans réserve de la série, un penchant marqué pour le conformisme, je ne sais quoi d'excessif dans l'organisation... Tout cela, il est vrai, se trouve, de notre point de vue, corrigé par la fraîcheur du courant de spontanéité qui traverse le pays, à la façon d'une source vive et vivifiante : l'humanisme, le libéralisme ont conservé toute leur jeunesse ; l'influence chrétienne, sous la forme surtout de l'individualisme protestant, persiste ; il n'est pas de pays où le désir d'apprendre soit plus vif, l'idéalisme plus sincère, où la dignité humaine, du point de vue social, soit mieux affirmée et défendue.

Nous pouvons en conclure que, sous la garde de ce peuple, les fondements de notre civilisation ne seront pas ébranlés, et, cependant, ce ne sera plus la même chose. Dans un continent qui n'est pas à la taille de l'Europe, où les distances sont énormes, où la monotonie des plaines évoque les steppes de la Russie ou de l'Asie, ne faut-il pas s'attendre à une évolution rapide de l'Occident ? Peut-être s'agira-t-il d'une réalisation supérieure ? Il est surtout probable qu'il s'agira de quelque chose de nouveau. Pour les fils de la vieille Europe, l'heure est émouvante, mélancolique.

ANDRÉ SIEGFRIED,
de l'Académie Française.



Je ne suis pas sûr que vous n'attendiez de moi tout autre chose que ce dont je vais vous parler [1] : je crains même un peu de vous décevoir, car je n'ai pas l'intention de vous raconter des histoires, des aventures, concernant les conditions toujours hasardeuses, souvent périlleuses, quelquefois dramatiques, dans lesquelles la littérature clandestine a vu matériellement le jour.

Mon propos est différent et, j'en ai peur, moins distrayant. Le genre d'aventure dont je veux vous entretenir est du genre abstrait : c'est une aventure de l'esprit.

Cette aventure de la littérature clandestine, et plus particulièrement des *Editions de Minuit*, qui, dans une large mesure, se confond avec elle, est, tout bien pesé, une aventure peu banale. En effet, ces éditions sont désormais connues dans le monde entier, et pourtant, mis à part un ou deux volumes, personne ou presque ne les a lues... Même en France, le nombre est maigre des privilégiés qui ont pu avoir entre les mains la série complète des œuvres publiées. Des rééditions sont en cours, mais la misère du papier ne leur permet de se réaliser que lentement. En somme, ces éditions sont presque un mythe, une légende.

C'est très flatteur, mais ce n'est pas sans inconvénient. Un mythe peut présenter une figure très déformée de la réalité. Or, ici, la réalité, selon moi, est un événement français profondément significatif, que je ne verrais pas sans déplaisir ni inquiétude mal compris ou méconnu.

Et tout d'abord ceci : on fait volontiers une confusion entre littérature clandestine et écrivains de la Résistance, La Résistance, ne l'oublions pas, avait un but politique, c'était avant tout un rassemblement d'énergies, il s'agissait avant tout de grouper le plus possible d'hommes valeureux en vue d'une tâche sublime : la libération de la France ; et la littérature résistante avait pour objet de convaincre ces hommes et de les rassembler, par le truchement de la presse clandestine, des brochures et des tracts. Donc, une littérature de propagande, se résumant en un genre unique ou presque : le libelle, le pamphlet. En résumé, des *actes* de la pensée, non des *œuvres*.

Ce dont je veux vous parler, au contraire, et que j'appelle littérature clandestine (non pas résistante), c'est cette floraison d'œuvres de la pensée, de la pensée en tant que telle, de la pensée qui ne se soumet pas

1. Causerie prononcée le 9 avril 1945 au théâtre des Ambassadeurs.

plus aux directives de la lutte qu'à celles de l'ennemi. « *Et n'est-il pas singulièrement significatif*, écrivais-je en préface aux *Chroniques interdites*, des Éditions de Minuit, *n'est-ce pas déjà un symptôme inouï qu'une pensée sereine, qu'une pensée sans colère et sans passion ne puisse s'exprimer librement, qu'elle soit tenue pour criminelle et pourchassée ?* » Et ce que je veux vous montrer, c'est que cette littérature clandestine n'a pas seulement été un certain nombre, un nombre plus ou moins grand, de ces œuvres de la pensée interdites par l'ennemi, mais un véritable mouvement spirituel, *un moment* de l'histoire de l'esprit, et plus précisément, de la pensée française.

Encore une remarque : il y a eu une littérature, ou plutôt des œuvres littéraires clandestines qui n'étaient pas tout à fait clandestines : je veux parler de ces œuvres, des poèmes surtout, qui parurent ouvertement dans des revues de la zone alors dite libre ou en Afrique du Nord, telles que *Fontaine*, ou *Confluence*, ou encore *Poésie 40* (et la suite). La clandestinité de ces œuvres résidait dans leur forme même : dans l'obscurité, dans le demi-mot, dans l'équivoque, dans ce qu'il fallait lire entre les lignes. De plus, ces œuvres étaient naturellement dispersées, noyées parmi toutes sortes d'autres écrits qui, eux, n'étaient pas du tout clandestins. Aussi cela ne pouvait-il donner ce qu'on appelle *une littérature*. Des chefs-d'œuvre quelquefois (vous connaissez tous l'admirable, l'émouvant *Crève-Cœur*, d'Aragon, et, d'Eluard, ce *Liberté* devenu classique), mais chefs-d'œuvre isolés.

Tandis que ce que j'appelle la littérature clandestine *fut* une littérature. D'abord, ici, la clandestinité n'était plus dans l'expression équivoque de la pensée, mais dans sa transmission matérielle au public. Plus de contrainte pour l'auteur, au contraire : la raison d'être de tels écrits résidait dans leur absolue clarté, dans leur absence absolue d'équivoque. Et ceci dans tous les domaines : la poésie, le roman, la philosophie, l'essai, l'histoire et la philosophie historique... Et il y eut, en effet, des œuvres de tous ces « genres ». La littérature clandestine a produit véritablement comme un raccourci, comme un abrégé de la littérature tout court. C'est pourquoi je dis que ce fut bien un moment de l'histoire de la pensée française.

Y en eut-il de semblables à d'autres époques ? Eh bien, c'est en cela que la chose est intéressante, j'aimerais à dire : passionnante. A ma connaissance, en effet, il n'y eut rien de semblable à d'autres époques. Je me reprends tout de suite pour dire que j'avance là une affirmation dont je ne suis *pas absolument* sûr.. Vous savez tous, je pense, que je ne suis qu'un écrivain... d'occasion. Je n'ai pas fait carrière d'écrivain, avec tout ce que cela comporte dès la jeunesse, à savoir les lectures méthodiques, les travaux d'école et, d'une façon générale, l'érudition qu'une telle carrière exige si elle est bien conduite. Pendant vingt ans, mes lectures se sont faites de bric et de broc, selon mes goûts et mes humeurs, et pour mon seul plaisir. Ce n'est pas en quelques mois qu'on peut rattraper tout ce retard et, d'ailleurs, je crains de n'en avoir pas le courage. Bref, je n'ai pas, sur l'histoire de la littérature, des lumières assez indiscutables pour affirmer, sous la foi du serment, qu'il n'y eut à aucune autre époque de l'histoire humaine un mouvement comparable à celui de ces quatre années. Toutefois, *à ma connaissance*, il n'y en eut pas. Ce qu'il y eut maintes fois, ce sont des œuvres clandestines de tel ou tel écrivain, qu'il faisait imprimer à l'étranger, le plus souvent en Hollande ou en Suisse ; ou bien un homme en exil, un Victor Hugo, représentait à lui seul toute une littérature clandestine. Et il y eut naturellement, à toutes les époques de tyrannie, nombre de libelles ou de pamphlets circulant sous le manteau, c'est-à-dire l'équivalent de ces journaux clandestins, des brochures et des tracts de ces années. Mais un mouvement littéraire clandestin, un mouvement englobant tous les genres, tous les domaines

de l'expression et, mieux encore, à peu près tout ce qui compte parmi les hommes de pensée d'une époque, un mouvement, imaginez cela, qui eût groupé des écrits clandestins de la plupart des écrivains contemporains de Montaigne, ou de Coleridge, non, je ne crois pas, vraiment, que cela se soit déjà produit.

Et nous comprendrons peut-être les raisons de cet événement spirituel en considérant ce qui a donné naissance aux *Editions de Minuit*, car alors nous verrons qu'elles sont nées d'une nécessité de l'esprit qui, plus tard, va donner leur couleur spirituelle *à toutes les œuvres publiées*. Oui, nous verrons qu'une certaine nécessité de l'esprit donne naissance aux *Editions de Minuit*, qui donnent naissance à la littérature clandestine, laquelle exprime, dans son ensemble, cette nécessité première. Nous voyons que cela forme un tout indissoluble, et que cette nécessité de l'esprit fut une sorte de passion instinctive et unanime de la pensée française opprimée.

Cette nécessité, la voici : celle, pour l'esprit, de ne pas se soumettre aux événements. Je n'ai pas dit seulement : à l'oppression, mais bien : aux événements.

Pas de fausse interprétation : il ne s'agit pas ici de tour d'ivoire. Aussi bien ne s'agirait-il pas alors de littérature clandestine : de telles œuvres ivoirines pouvaient fort bien paraître ouvertement. Il s'agit pour l'esprit, dans les événements, dans ses rapports avec les événements, de sauvegarder son libre jugement. Cela veut dire : pas seulement *s'opposer* à l'envahisseur et à ses conceptions — ou plutôt il ne s'agit que de s'opposer, farouchement, jusqu'à la mort — mais de s'opposer par une certaine voie, et non par une autre : c'est le choix de cette voie qui est la marque de cette littérature clandestine, qui peut-être ne pouvait naître sous cette forme autre part qu'en France. Une forme où s'opposer n'est pas dans le domaine de la pensée l'équivalent des phénomènes d'action et de réaction dans celui de la physique. La réaction n'est pas libre : elle est soumise à l'action qui l'a produite et en prend, en quelque sorte, la contreforme. Ce sont des frères ennemis qui se haïssent, mais se ressemblent. Si les nazis n'avaient suscité que cette opposition, cela aurait été encore une sorte de victoire pour eux. La vraie victoire contre eux, contre tout ce que représente le nazisme, c'était, pour la pensée, d'échapper au cycle infernal de l'action et de la réaction. Pierre de Lescure a résumé cela en trois mots dans le manifeste qu'il avait rédigé pour les *Editions de Minuit :* « Il s'agit, écrivait-il, de la pureté spirituelle de l'homme. »

La pureté spirituelle de l'homme : vision prophétique de ce qui tourmente tous les cerveaux qui pensent librement en France. C'est la conquête ou plutôt la sauvegarde de cette pureté de l'esprit qui va être le sens de ce mouvement spirituel que j'appelle la littérature clandestine. C'est le souci de cette pureté qui est le premier germe d'où vont sortir les *Editions de Minuit*. Et cela, de façon qui, à première vue, paraît paradoxale. En effet, ce germe, c'est une revue de propagande pure et simple. Seulement, ceux qui l'ont fondée lui ont donné ce nom : *la Pensée libre*, entendant par là qu'elle ne se soumet pas à l'oppression. Mais elle se soumet à la réaction contre l'oppression. Et donc, de ce point de vue, elle n'est pas libre. Cette contradiction entre le fond et le titre, les fondateurs en sont conscients. Cela les tourmente, et c'est de ce tourment que vont naître les *Editions de Minuit* et, à leur suite, toute la littérature clandestine, expression multipliée de ce tourment.

Les fondateurs de *la Pensée libre* décident donc, au début de 1941, de donner à leur revue un caractère moins spécifiquement « propagande », de rechercher une collaboration plus littéraire. Un homme est là, qui mène

avec eux un combat plus direct, Pierre de Lescure. Ils le chargent de recruter des rédacteurs. Avec ce choix commence la série des circonstances hasardeuses dont va dépendre toute la suite.

S'ils eussent, en effet, choisi un autre homme, un autre écrivain, celui-ci n'eût jamais pensé à votre serviteur puisqu'il n'est pas du bâtiment. Lescure était l'un des seuls qui me connût assez pour avoir décelé, dans quelques rares lignes publiées ici ou là, les qualités requises. C'est à moi qu'il s'adresse en premier pour me demander une nouvelle. Il faut bien reconnaître qu'il y a là, de sa part, une intuition étrange. Autre hasard : ma nouvelle ne paraît pas dans *la Pensée libre*, qui vient de tomber dans les mains de la Gestapo. Y eût-elle paru que, sans doute, comme vous le verrez, il n'y eût pas eu d'*Editions de Minuit*. Pas davantage si, par hasard encore, je n'avais été, au moment de la perquisition à l'imprimerie, en train de corriger ma nouvelle chez moi : je ne l'aurais assurément pas récrite. Dernière circonstance hasardeuse : l'écrivain un peu déçu qui se trouve ainsi tout à coup sans éditeur a jadis plus ou moins fait de l'édition. Il connaît des imprimeurs, il sait faire un livre. Aussi l'idée lui vient-elle tout naturellement de publier lui-même sa nouvelle, d'en faire un petit volume. Et c'est sur cette idée, élargie à ses extrêmes conséquences, que Lescure et lui vont bâtir les *Editions de Minuit*. Et, ce qui pour moi serait très étrange si je n'avais quelques idées très peu rationnelles, mais en lesquelles je crois fermement, sur la psychologie collective d'une époque, cette nouvelle, écrite par un débutant, qui, en l'écrivant, ne se rendait pas compte de tout cela, je vous prie de le croire, mais qui, sans doute, sans le savoir, était un bon « résonateur » de cette psychologie collective, cette nouvelle se trouve combler ce qui paraît être une attente universelle : et d'abord, par le fond et la forme d'une pensée qui prétend visiblement sauvegarder sa dignité essentielle, elle se trouve assouvir cette aspiration, cet effort vers la pureté spirituelle de l'homme, effort déjà des fondateurs inquiets de *la Pensée libre*, effort bientôt de tous les écrivains qui vont suivre.

Effort non concerté, assurément, puisque, d'abord, la prudence ne permet guère aux écrivains de se réunir pour ce genre de discussion, et, d'ailleurs, cet effort identique se réalise dans des ouvrages de conceptions extrêmement diverses. Mais, précisément qu'il ne soit pas concerté, cela lui donne une signification hautement nationale et même humaine : c'est bien la marque d'un pays et d'une époque. Oui, il est significatif que des cerveaux aussi divers que ceux des poètes, des romanciers, des historiens, des philosophes aient tous été habités du même tourment.

Pour les poètes, cela va prendre une forme étrange, je veux dire qu'elle fut à l'opposé de ce qu'on aurait pu attendre à première vue. Il semblait, puisque la poésie, depuis cinquante ans, avait prononcé son divorce d'avec *les hommes* (je prends ces mots dans leur opposition avec *l'homme*), d'avec leur histoire, leurs soucis et leurs peines, il semblait naturel d'attendre qu'elle se retranchât davantage encore dans une abstraction toujours plus absente. Ce serait oublier que la poésie est, pour sa majeure part du moins, l'expression des mouvements de l'âme, des sentiments incontrôlés et intraduisibles, l'expression de ce qui échappe à la raison. Il s'ensuit que c'est la poésie qui, paradoxalement, va prendre en charge la passion et la violence que, par égard à la pureté spirituelle qui est son souci imprescriptible, la raison, elle, va se refuser. Aussi est-ce dans cette violence que la poésie va trouver sa propre pureté spirituelle, à elle qui si longtemps avait abandonné, et peut-être parce qu'elle avait abandonné, la cause des hommes.

Ecoutez Jean Tardieu :

Puisque les morts ne sont pas revenus,
Que reste-t-il à savoir aux vivants ?

Puisque les morts ne savent pas se plaindre,
De qui, de quoi se plaignent les vivants ?

Puisque les morts ne peuvent plus se taire,
Est-ce aux vivants à garder leur silence ?

Ce poème se nomme *Vacances*. Et nous comprenons que le poète décide de rejoindre l'Océan des hommes, celui de leurs souffrances et de leurs espoirs, comme on va l'été se replonger dans la mer dont nous sommes tous nés.

C'est par ces vers, de remords, dirait-on, de l'un des poètes les plus strictement poètes de notre génération que s'ouvre le premier volume des poèmes clandestins des *Editions de Minuit, l'Honneur des Poètes*. Et écoutez Paul Eluard, écoutez-le confronter sa poésie de jadis, tout entière vouée aux songes que les mots traînent derrière eux, prendre conscience de son nouveau devoir. Il lui suffit pour cela de trois vers terribles qui viennent interrompre le chant pur de sa voix ancienne.

CRITIQUE DE LA POESIE

Le feu réveille la forêt
Les troncs les cœurs les mains les feuilles
Le bonheur en un seul bouquet
Confus léger fondant sucré
C'est toute une forêt d'amis
Qui s'assemble aux fontaines vertes
Du bon soleil du bois flambant

Garcia Lorca a été mis à mort

Maison d'une seule parole
Et des lèvres unies pour vivre
Un tout petit enfant sans larmes
Dans ses prunelles d'eau perdue
La lumière de l'avenir
Goutte à goutte elle comble l'homme
Jusqu'aux paupières transparentes

Saint-Pol-Roux a été mis à mort
Sa fille a été suppliciée

Ville glacée d'angles semblables
Où je rève de fruits en fleur
Du ciel entier et de la terre
Comme à de vierges découvertes
Dans un jeu qui n'en finit pas
Pierres fanées murs sans échos
Je vous évite d'un sourire

Decour a été mis à mort

Je vous rappelle le titre qui peut s'interpréter de diverses manières : *Critique de la Poésie.*

En deuxième conséquence, tous ces poètes vont se trouver *dans l'obligation* de renoncer aux jeux séduisants de l'obscurité. En d'autres termes, aux richesses de l'équivoque. Du moins dans ces poésies franchement clandestines, car, au contraire, dans leurs poèmes semi-clandestins que publiaient les revues de zone libre, ils se donnaient de l'équivoque à cœur-joie, utilisaient toutes les ressources de la pénombre pour exprimer leur révolte ou leur foi. Car il s'agissait de tromper l'ennemi. Ici, au contraire, c'est l'ami que l'équivoque risquerait de tromper. D'ou ce retour à une clarté, certes toute imprégnée encore des conquêtes de Rimbaud, de Mallarmé et du surréalisme, suffisamment cartésienne pourtant, puisqu'elle ne laisse pas au lecteur le droit de vagabonder.

Et voici le même poète soumis à son nouveau devoir :

ENTERRAR Y CALLAR

Frères cette aurore est vôtre
Cette aurore à fleur de terre
Est votre dernière aurore
Vous vous y êtes couchés
Frères cette aurore est nôtre
Sur ce gouffre de douleur

Et par cœur et par courroux
Frères nous tenons à vous
Nous voulons éterniser
Cette aurore qui partage
Votre tombe blanche et noire
L'espoir et le désespoir

La haine sortant de terre
Et combattant pour l'amour
La haine dans la poussière
Ayant satisfait l'amour
L'amour brillant en plein jour
Toujours vit l'espoir sur terre

Un poète pourtant, seul, cherche à sauver en lui-même l'humanité par d'autres voies, par les voies d'une sérénité hautaine, et c'est, chose surprenante, un poète emprisonné. Surprenante ? Non pas, après tout, puisque Jean Cassou, du fond de son cachot, n'a plus, comme les autres, à crier pour les victimes, puisqu'il est lui-même une victime. De plus, il est sans crayon, sans papier, les *Trente-trois Sonnets* qu'il compose, il les compose pour lui seul, ils ne sont pas faits pour être cornés aux oreilles du monde afin de l'empêcher de dormir ; ils sont faits pour retrouver, dans une situation atroce où est grande la tentation de s'abandonner à la fureur, aux idées de vengeance, une pureté spirituelle menacée. « Je me suis, dit-il, dépouillé de toute ma lumière. » Il veut oublier même que sa tragique solitude est le fait de la violence. Il s'exhorte lui-même non à la lutte, mais à la constance :

Quel est ton nom ? Constance. Où vas-tu ? Je m'en viens
De toi-même et retourne à toi-même. Soulève
Ce linceul de ta face, et que je sache au moins
Si tu ressembles à la sœur d'un de mes rêves.

Il n'est pas temps encore. Ainsi je ne puis rien
Sur toi ? Silence. Apprends que je suis ta captive
Et qu'à chacun des coups soufferts par ton destin,
Se forme un trait de plus à ma beauté furtive.

Lorsque sera parfait ce visage fidèle,
Ton cœur y pourra lire, aux lueurs de ton ciel,
Et tes choix accomplis et tes maux acceptés.

Brèves sont tes amours. Comptées et déjà mortes.
Mais ce sont tes amours. Et ta mort, tu l'emportes
Toute avec toi. Persiste, et tu seras sauvé.

Tandis qu'ainsi, à cette exception près, nous avons vu les poètes, dans leur effort vers leur pureté spirituelle menacée, retrouver celle-ci dans une violence directe, à l'image de leur cœur, nous ne nous étonnerons pas de voir le philosophe prendre le même chemin que Jean Cassou : celui de la sérénité, à l'image de sa raison.

D'un coup d'aile, Julien Benda, dans le *Rapport d'Uriel*, parvient au jugement le plus hautement détaché, qui, pour être olympien, n'en est que plus implacable.

L'ange Uriel fait un rapport à Dieu sur les images que se font de Lui, Dieu, les différents peuples de la terre. « Et, dit-il, « l'idée qu'ils se forment de votre nature est une des plus riches vues qu'on puisse prendre de la leur ». Ces conceptions, dans leur ensemble, dénotent, chacune à leur façon, la commune angoisse d'être homme, le besoin angoissé de trouver en dehors d'eux une volonté qui les explique et les guide. « D'autres peuples, toutefois, constate Uriel, renversent les rôles : agissant de leur propre chef, ils proclament qu'ils le font en vous obéissant. Ils brûlent les villes, égorgent les hommes, violent les femmes en s'écriant : « Dieu est avec nous », compagnie dont vous vous doutiez peu. Vous êtes, d'ailleurs, pour eux aussi, une volonté, mais une volonté à laquelle ils ordonnent ce qu'elle doit vouloir. » Ayant ainsi jugé, sans même avoir à le nommer, un peuple que nous avons tous reconnu, le philosophe, s'élevant au-dessus de lui-même, saura retrouver, dans sa condition de victime de ce peuple « qui se proclame lui-même, dit-il, peuple de la nature et méprise ses victimes pour s'être éloignées d'elle en faveur de l'esprit », une victoire encore de l'intelligence.

Je crois que nous avons atteint ici les hauts sommets de la pureté de l'esprit. Si hauts, qu'ils en deviennent presque un peu inhumains. Moins purs peut-être, mais plus humaines, les réflexions angoissées que se fait Gabriel Audisio sur les sentiments qui l'ont agité tandis qu'il était prisonnier dans les chiourmes allemandes : *Propos sur la haine...* Tout jadis en lui condamnait la haine, il sait que tout bientôt la condamnera de nouveau.

« Déjà je sais qu'un jour, je regretterai la haine qui sue sans effort de ces pages : le jour où, de nouveau, l'amour de tous les hommes, et non seulement de l'homme en soi, mais aussi de *chaque homme* dans sa réalité charnelle et morale, aura reconquis mon cœur ; le jour, que j'espère quand même, où les Allemands seront redevenus dignes de l'homme.

» Mais je ne veux pas céder aujourd'hui à ce mouvement charitable. Je me refuse de toute ma force à une sérénité prématurée. C'est pourquoi je me hâte de rédiger ces notes, ces souvenirs, au sortir de la prison, pour que le témoignage, même à mes propres yeux, plus tard, en demeure tout palpitant. Mon seul regret est de n'avoir pu, et pour cause, les écrire sur le vif, dans la cellule. J'aurais voulu « décalquer » notre haine, telle que nous la ruminions farouchement pendant les interminables nuits, frissonnant de froid et de colère sur les paillasses. Telle

que nous la scandions avec frénésie, pendant nos longues marches tour à tour sur l'espace des quatre pas en long du fauve en cage.

» J'ai haï les Allemands de toute la force de mon être. Je veux que le témoignage sincère en demeure, et malgré moi s'il le faut.

» ...Et si je pleure, Allemands, sachez-le bien, c'est que vous m'avez amené jusque-là et que je *veuille* le dire ; c'est que vous avez, dans la haine stérile, enfoncé des milliers et des milliers d'hommes de bonne volonté. »

Passant de la philosophie à l'histoire, nous tombons aussitôt sur ce titre : *La Pensée patiente*... Ces deux mots suffisent pour nous montrer que, là encore, le même effort est fait par l'historien pour atteindre les hauteurs d'où l'on peut juger en toute sérénité. Il s'agit ici, après avoir montré par une étude passionnante comment un pays peut être jaugé, pesé, selon sa cohésion intérieure, comment sa place dans le concert des nations en est le corollaire direct, de déceler dans le comportement intérieur de la France ses chances de reprendre son rang. Et, après avoir montré par quelles voies Vichy amena cet état intérieur à son point le plus bas, comment le redressement du peuple français doit lui permettre, et lui permet en partie déjà, de profiter de la chance qui va lui être offerte après la victoire, Thimerais conclut sur une note d'espoir raisonné et raisonnable qui, s'il est moins exaltant, est du moins plus tonique que tant d'affirmations passionnées.

Angleterre... Ce livre de Jacques Debû-Bridel est-il un cours d'histoire ou un cours de littérature ? Encore une fois, c'est par les seules voies de l'esprit qu'il nous est montré que nos deux pays, s'ils se sont autrefois combattus par les armes, n'ont jamais cessé de s'enrichir l'un l'autre par l'échange constant de leurs pensées ; depuis le moine Alcuin, que Charlemagne faisait venir d'Angleterre pour apprendre à lire aux Français, jusqu'à Aldous Huxley, qui sut si bien allier au génie britannique celui de Proust et même d'Anatole France... Ainsi apparaît lumineusement que ces deux nations sont liées plus encore par les nécessités de l'esprit que par celles de la politique.

Abordons maintenant le roman, et voici que tout de suite nous retrouvons le philosophe... Ouvrons les *Contes* d'Auxois (alias Edith Thomas), et le premier personnage que nous rencontrons est celui d'un vieux professeur qui retrouve dans sa condition de victime une victoire encore de l'intelligence... Voyez-le résister tranquillement à l'écrasement, à la condition dégradante et inhumaine où l'envahisseur a voulu plonger le peuple français par la faim et la misère :

« Autour de lui, il voyait des visages bleutés de froid. Il en connaissait certains, à force de les rencontrer tous les jours, attendant anxieusement à la porte des magasins. Il savait que le mari de cette jeune femme était prisonnier, qu'elle attendait son retour. Mais les jours, les mois, les années passaient dans l'attente, l'anxiété et la boue. Il savait que cette vieille paysanne, avec ses lèvres serrées comme une bourse, était venue du fond des Pyrénées « faire les queues » pour sa fille qui travaillait en usine. « Quand on a deux enfants à nourrir, monsieur, » et un mari qui ne gagne même pas pour lui. »

» Des nouvelles extravagantes circulaient, reprises sans cesse de bouche à oreille, et amplifiées. Le professeur voyait ainsi, à l'état naissant, le geste de tout un peuple s'organiser et se répandre. Ce phénomène de tradition orale lui rappelait Homère ou la *Chanson de Roland*, et il souriait malgré le froid.

» La grille de la poissonnerie était maintenant ouverte, et il avançait d'un pas toutes les cinq minutes : c'était curieux de vivre.

» De temps en temps, on entendait un bruit de bottes sur le trottoir. Un soldat en uniforme feldgrau passait. Derrière lui, une femme disait :

» — Les salauds, ce qu'il peut y en avoir, quand même. C'est comme les poux. » Quand est-ce qu'on ne les verra plus ? »

» Et les autres approuvaient.

» C'était le temps où, dans les journaux allemands écrits en français, on parlait de la collaboration entre la France et l'Allemagne. Mais le peuple ne s'y était pas laissé tromper. Il avait compris tout de suite — beaucoup plus vite et plus sûrement que les bourgeois, reconnaissait M. Poncelet — que cette collaboration était le nom d'une imposture et recouvrait la réduction en esclavage de tout un continent. La plus absolue sujétion que l'on eût vue depuis des siècles. « On ne pourra songer à la collaboration véritable qu'après, lorsqu'on aura retrouvé l'homme, se disait M. Poncelet, en entendant s'éloigner le bruit de bottes. Et ce ne seront pas les maîtres qui l'établiront, cette collaboration, mais les peuples eux-mêmes, quand ils en auront assez de souffrir. »

» Voilà qu'il se croyait encore devant ses élèves, enfourchant pour eux le grand percheron tranquille de l'histoire. Il sourit, se moquant de lui-même, fit un pas.

» Maintenant, on apercevait l'intérieur du magasin. On y voyait quelques grands paniers, pleins de moules.

» — Il y en aura bien pour tout le monde, dit une femme à côté de lui.

» — Si les « priorités » n'arrivent pas, fit aigrement la vieille paysanne, desserrant un instant ses lèvres cousues. Comment voulez-vous qu'une mère ait jamais trois enfants, si on laisse mourir de faim les deux autres avant la venue du troisième ?

» Ce qui étonnait toujours le professeur, c'était le bon sens de ces femmes et leur courage. Peu de plaintes. Une sorte de stoïcisme qui ne se connaissait point. Au fond, les êtres humains valaient beaucoup mieux qu'il ne le croyait, quand il restait chez lui, le nez dans ses livres. Qu'est-ce que tous ces êtres auraient donné en d'autres circonstances plus favorables à leur développement ? On n'en savait rien. Encore rien.

» Il avança d'un pas. Les paniers de moules se vidaient.

» — Il n'y en aura pas pour tout le monde, constata sa voisine.

» Quelle aventure prodigieuse que l'homme », songeait-t-il, bien que le vent s'engouffrât le long de la rue et vînt lui couper le nez et les oreilles, bien qu'il fût saugrenu d'attendre des heures pour une livre de moules, que jadis, il n'aimait pas, et que *les Origines de l'Enéide* n'avançassent pas d'une ligne pendant ce temps-là.

» — Ce n'est plus la peine d'attendre, dit la femme à côté de lui. Il n'y en aura pas pour nous.

» Et, en effet, le dernier panier était déjà presque vide. Toutefois, M. Poncelet resta encore un peu : par scrupule intellectuel, par besoin de preuves et de vérification. Quand la dernière moule eut disparu dans un cabas, le professeur s'en alla.

» Il lui fallait encore passer à la triperie. Ce ne fut pas long. Son numéro n'était pas sorti. Le ravitaillement était une sorte de loterie où personne ne gagnait jamais. Alors il retourna à petits pas vers sa maison, son vieux sac vide au bras.

» — Eh bien, as-tu rapporté quelque chose, mon ami ?

» — Non, répondit-il, confus malgré tout.

» Il aurait dû partir un peu plus tôt, quitter lui-même *l'Enéide*, ne pas attendre que sa femme l'en priât.

» — Mais tu es tout gelé, dit-elle, en lui prenant la main. Je vais te faire une infusion pour te réchauffer.

» Il s'était remis à sa table de travail. Il entendait sa femme tourner autour du réchaud. Il sentait sa présence.

» — Prends un morceau de sucre, dit-elle.

» Il savait qu'elle s'en privait pour lui. Il regarda son sourire secret, dont il connaissait la tendresse.

» Oui, la vie était une aventure merveilleuse. »

Ce détachement où le cœur mesure ses battements, et les mots les plus simples, les mots de tous les jours, nous les retrouvons dans *les Amants d'Avignon*, le beau roman dans lequel Elsa Triolet poursuit un effort analogue, mais qui prend une autre route. Le thème en est la Résistance, mais il s'agit de retrouver dans la Résistance non pas une aventure politique,

mais ce qu'elle a de plus haut et de plus large : une aventure humaine. Celle d'un être humain, la douce et belle Juliette, chez qui son action clandestine et périlleuse passe, dans la trame de sa vie, comme un écheveau de laine sombre et se mêle et s'entrecroise à bien d'autres fils, dont ceux écarlates de l'amour.

Et Claude Aveline, dans *le Temps mort*, parvient sans doute à une des plus hautes réussites littéraires de ce temps, celle de nous faire non pas seulement comprendre, mais ressentir, et cela sans un cri, sans même une scène de torture, la vie atroce des femmes dans les prisons nazies.

Ecoutez cette scène pathétique dans son étonnante simplicité :

« ...Soudain, un appel qui sautait de cellule en cellule : « Marthe la Coiffeuse... On demande Marthe la Coiffeuse ». Marthe s'est dressée d'un bond, lancée vers la fenêtre, elle l'a ouverte tout grand. Une folie, à cette heure-là. Clotilde s'est collée devant la porte pour guetter les bruits du couloir et masquer le guichet. Je me suis avancée derrière Marthe, prête à refermer la fenêtre au cas où elle n'en aurait plus été capable. De l'autre côté du dernier mur, dans la campagne vide, pleine de soleil, il y avait, sur un monticule, une silhouette mince de jeune femme qui avait secoué la main en criant de toutes ses forces, mais elle était si loin : « Marthe ! », Marthe a hurlé : « Oui ! » — « Tu vas bien ? » — « Oui ! » — « Nous allons bien, très bien ». Marthe a répondu avec un accent inoubliable : « Merci ! » Clotilde a chuchoté : « Fermez vite ! » J'ai tiré Marthe par le bras et j'ai fermé. La clef dans la serrure. La surveillante avec son air toujours inquiet : « Qu'est-ce que c'est, mesdames ? » Clotilde a baissé la tête comme une enfant qui avoue : « Dispute générale ». La surveillante est repartie en souriant, elle aimait que nous nous disputions.

» Marthe tremblait de tout son corps. Ses yeux, qui ne voyaient personne, reflétaient la lumière des miracles. Elle a murmuré : « C'est ma sœur !... Celle qui s'occupe de tout depuis mon histoire... Ils vont bien... » On apportait la soupe. Clotilde a pris Marthe par la taille et l'a fait asseoir. Elle lui a dit gentiment : « Vous en avez de la chance ». Marthe répétait : « Jamais je n'ai été heureuse comme çà... Jamais je n'ai été heureuse comme çà... »

Et jamais peut-être, selon moi, si peu de mots n'ont contenu tant de drame.

Mais il est une autre sorte de romans. Ceux dont je viens de parler sont de la sorte descriptive, de la grande famille des romans qui se donnent pour tâche essentielle de peindre ce que l'auteur a vu, connu ou deviné, pour nous faire participer à sa connaissance.

L'autre grande famille, la famille des romans où l'auteur s'est donné une autre tâche, celle de peser sur la conscience du lecteur, ce qu'on pourrait appeler en somme les romans de moralistes, n'est pas moins présente dans la littérature clandestine.

Ici, je dois prendre d'abord la précaution de m'excuser, puisque l'un de ces romans est l'un des miens. Mais il me faut bien en parler.

Vous avez compris que je veux dire *le Silence de la Mer*. Ce récit a fait couler beaucoup d'encre. Il a soulevé, un peu partout dans le monde, maintes controverses. Porté aux nues par les uns, il a subi des autres des attaques violentes. On a été jusqu'à voir en lui un produit de la propagande allemande camouflée. La raison en réside en ceci : que les hommes, dans le monde, et même dans le monde libre, se sont partagés en deux camps. (Je simplifie naturellement. La chose en fait est plus subtile). Mais, *grosso modo*, ces deux camps, les voici : celui des hommes qui estiment que *tout* doit être soumis au but final, y compris la pensée, que la pensée doit se mettre au service de la lutte et y sacrifier sa primauté ; et ceux pour qui les droits de la pensée restent imprescriptibles, pour qui la cause à défendre s'identifie avec celle de la pureté spirituelle de l'homme. Je l'ai déjà dit tout à l'heure :

le fond et la forme de ce petit livre comblaient l'attente de ces derniers. Mais il n'est pas étonnant que les premiers, puisqu'ils ne pouvaient concevoir qu'un tel ouvrage ne fût pas un élément de propagande, n'aient pu admettre que le héros de l'histoire fût un « bon Allemand » ; pas étonnant non plus qu'ils n'aient pas su voir qu'en se soumettant décidément, pour finir, à ses maîtres nazis, le meilleur des Allemands possible se fait ainsi leur complice et frappe tout son peuple d'une condamnation plus implacable que s'il se fût agi d'une de ces brutes sanguinaires que nous avons, hélas, connues.

La Marche à l'Etoile fut moins discutée, parce que peut-être elle parut plus tard et fut moins lue. Beaucoup, parmi les mêmes gens, reprochèrent pourtant à cette histoire d'un homme qui a voué à la France un amour fervent, amour assassiné avec sa vie par quelques-uns de ces hommes à qui il avait donné son cœur, d'avoir mis en lumière ces hontes dont trop de Français souillèrent la France. Mais ceux pour qui une pensée même pénible, mais honnête, ceux qui savent qu'une telle pensée sera toujours plus efficace que la plus habile des propagandes, comprirent bien sa signification et donnèrent raison à l'auteur d'avoir montré que, pour la grandeur de la France, être Français doit être d'abord une vertu.

Et c'est là encore le sujet du roman de Claude Morgan, *la Marque de l'Homme*. Nous y voyons deux prisonniers derrière leurs barbelés, comme s'y trouva longtemps l'auteur lui-même. Ce sont le mari et l'ami d'enfance d'une femme, Claire. Autour de cette femme, du souvenir de cette femme, dont ils sont séparés sans plus rien savoir d'elle, de ses pensées, deux conceptions de la vie vont s'affronter chez ces deux hommes, que le passage suivant résume assez bien :

« — Comprends-moi (dit le narrateur, le mari). Claire est mon seul bonheur. Depuis la catastrophe, elle est pour moi tout au monde. Elle est le point stable dans un horizon qui chavire. Si je ne l'avais pas, je n'aurais plus rien. Je ne serais plus rien.

. . . . . .

» — Tu ne penses qu'à toi (répond Jacques, son ami). Elle est le point stable dans un horizon qui chavire... Si je ne l'avais pas, je ne serais plus rien... Sais-tu ce que tu regrettes ? Ce que tu pleures ? Ton petit bonheur calme et douillet. C'est lui que tu trembles de perdre, et non Claire. Et tu ne songes qu'à le reconstruire, ce bonheur égoïste, sans t'inquiéter du reste du monde, ni du prix que tu le payes. Au besoin dans la honte. Tu es comme ces richards qui ne craignent pas de gagner leur fortune dans la crotte.

» — Ce n'est pas la question.

» — Nous y sommes en plein, au contraire. Tu ne te préoccupes nullement de Claire, de ses passions, de ses pensées, des dangers qui la menacent. Tu te préoccupes seulement de la possession de Claire, comme si elle était un objet ou une esclave. »

Et plus loin :

» — Comprends-moi. Si tu aimes Claire, c'est-à-dire si tu l'aimes *pour elle-même* et non pour toi, c'est-à-dire si tu fais abstraction de ton orgueil et de ton bonheur individuel, seule importe la réalité présente. Et cette réalité, quelle est-elle aujourd'hui ? Cette réalité, qu'en est-il advenu sous le poids effroyable des événements ? Claire est-elle demeurée telle que nous l'avons connue ? A-t-elle abdiqué, ou non, son amour de la vérité, sa fierté, son indépendance de pensée ? A-t-elle cessé de vouloir juger et comprendre ? A-t-elle renié ses pensées les plus chères, celles qui constituaient le fond même de son être ? Ce sont là de suffisants motifs d'angoisse. Véritables, ceux-là, et profonds.

» Je regardais Jacques dont le visage était tout près du mien. De qui parlait-il, de Claire ou de la France ? »

Une sorte de jalousie étrange s'installe alors chez ces deux hommes séparés de leur patrie, et qui l'aiment en Claire, l'un jaloux de son âme, l'autre de son corps. Tout le drame de la France est là, et celui des Français, et non pas seulement des prisonniers. Mais en perdant son ami, blessé à mort alors qu'il voulait fuir pour pouvoir reprendre le combat (*à l'appel de la liberté*, selon le titre du roman de George Adam), le second comprendra qu'il n'est pas de bonheur personnel possible dans un monde où l'esprit est menacé d'écrasement.

Ainsi avons-nous vu, à travers la poésie clandestine, l'histoire clandestine, la philosophie clandestine, le roman clandestin, courir tout le long de ces œuvres fort diverses un thème unique : celui de la pureté spirituelle de l'homme.

C'est encore ce thème que nous allons retrouver dans la dernière forme d'expression qui nous reste à examiner : l'essai. Ouvrons *Dans la Prison*, de Jean Guéhenno :

« Ce que je sais d'une toujours plus claire certitude, c'est que toute dignité consiste à chercher en soi-même son ordre, à essayer d'y trier le vrai, selon la parole du vieux Montaigne, et quand on croit l'avoir trouvé, à s'y tenir, sans égard pour les folies qui triomphent et qui passent. Tout cela ne va pas sans mélancolie, et il y a peut-être quelque présomption, dans cette tempête qui emporte nos vies, à ne pas se contenter d'être et à prétendre encore expliquer et comprendre. Dans cette retraite forcée où me voilà, il m'arrive de penser à moi-même comme à une vieille guitare abandonnée : elle ne chante plus, mais si, en passant, on accroche une de ses cordes, alors un son pur s'élève, témoigne que toute musique n'est pas perdue et parle un ordre éternel...

» Toute la France, toute l'Europe est en prison. Dans toute la campagne, à la porte des écoles, des mairies, sur les ponts des rivières, aux carrefours des routes, des hommes verts montent la garde, les jambes écartées, les yeux fixes, sans regard. On entend parfois un claquement sec : une botte a frappé une autre botte ; l'un d'eux, comme une marionnette d'horloge, a fait jouer ses articulations, rassemblé les talons, tendu les bras, présenté les armes, et le voilà maintenant stupide et miraculeusement plus immobile encore qu'auparavant. Il a salué le nouvel ordre, un général à haute casquette qui passait dans une automobile. Cette scène de guignol se joue ici et là dans tout l'occident de l'Europe des milliers de fois par jour, et nous devrions, paraît-il, la regarder avec révérence. Il serait proprement scandaleux que le paysage lui-même ne se mît pas au garde à vous quand passe le général. Mais le vent doux continue de souffler sur la campagne éternelle, les oiseaux de chanter, les feuillages de frémir. Nous aussi, nous échappons à cette fantasmagorie mécanique. Nous ne nous mettrons pas au garde à vous.

Voilà ce qu'écrivait Jean Guéhenno en 1940. Qu'est-ce donc, sinon l'expression la plus directe, la plus explicite, que la sauvegarde de la pureté spirituelle de l'homme était, à ses yeux aussi, le seul impératif et le seul refuge ?

Et c'est à cette pureté encore que nous convie enfin François Mauriac dans *le Cahier Noir*, à cette pureté qui n'est en aucune façon le détachement, mais bien, comme il le dit expressément dans les lignes admirables sur lesquelles je suis heureux de terminer cette causerie, la lutte menée pour et par l'esprit.

Dans un de ces sonnets pathétiques, Jean Cassou nous exhortait à penser que, pour nos cœurs gorgés de désespoir, il ne restait d'autre remède « que mépriser le mépris même ». Et François Mauriac aussi nous adjure :

« Ne cédons pas à la facilité du mépris — ne cédons pas surtout à la facilité du désespoir. En juin 40, à la première page de ce *Cahier Noir*, j'écrivais un mot

de Grimm : « La cause du genre humain est désespérée... » Proclamons notre foi en cette cause perdue. Le vieux Gœthe, au seuil de son éternité, ne voulait plus donner un regard ni une pensée à la politique de ce monde, à ce qu'il appelait « un brouillamini d'erreurs et de violences... » Ce brouillamini est notre affaire propre ; il nous concerne, et nous serons des lâches si nous cédons à cette autre facilité : celle du détachement.

» Même les chrétiens, ce n'est pas ce détachement-là qui leur est proposé. Le Dieu qu'ils servent, ce Dieu qui leur a donné un cœur capable de le connaître et de l'aimer, s'est si peu détourné de la sanglante histoire des hommes qu'il s'y est engouffré : « Et le verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. » De sorte que bien loin qu'ils aient le droit de fuir les hommes en Dieu, il leur est enjoint de retrouver Dieu dans les hommes. Qu'ils le cherchent d'abord et qu'ils le trouvent dans ceux qui souffrent, persécution pour la justice, chrétiens ou païens, communistes ou juifs, car de ceux-ci, la ressemblance avec le Christ est en raison directe des outrages qu'ils endurent : le crachat sur la face authentifie la ressemblance.

» Se tenir au-dessus de la mêlée ? Regarder de haut les multitudes torturées ? En tout cas, pas de plus haut que la croix. Il faut demeurer à la hauteur du gibet, et nous savons que celui où le Christ rendit l'esprit était très bas, puisque les chiens souvent dévoraient les pieds des esclaves crucifiés.

» Non pas malgré leur foi, mais à cause de leur foi, que les chrétiens de toutes confessions demeurent donc en pleine mêlée. La main dans la main, nous y avancerons avec eux contre les désirs, contre les passions du plus grand nombre : à contre-courant — qui pourrait en douter ? Le progrès de l'espèce humaine n'est qu'un mythe. Il n'existe pas en dehors du cœur des hommes de bonne volonté. Il n'est pas une fatalité historique. L'immense espérance dont s'enivraient nos pères en 1789, il est trop vrai que nous en avons bu la dernière goutte.

» Le bonheur est une idée neuve en Europe... », proclamait le jeune Saint-Just. Un siècle et demi après que cette parole a été prononcée, nous savons que le bonheur en Europe est une illusion perdue. Pour accomplir les desseins de Machiavel, les peuples sont brassés et déportés, des races entières sont condamnées à périr. A quel autre moment de l'Histoire les bagnes se sont-ils refermés sur plus d'innocents ? A quelle autre époque les enfants furent-ils arrachés de leurs mères, entassés dans des wagons à bestiaux, tels que je les ai vus, par un sombre matin, à la gare d'Austerlitz ? Le bonheur en Europe est devenu un rêve impossible sauf pour les âmes basses. Non, il ne s'agit plus de bonheur. Il s'agit de faire front contre Machiavel, dont, même après l'écroulement de l'Allemagne, aucun peloton d'exécution n'interrompra les crimes, car il est tapi dans des milliers de consciences...

» ... Mais nous avons fait notre choix ; nous parions contre Machiavel. Nous sommes de ceux qui croient que l'homme échappe à la loi de l'entre-dévorement, et non seulement qu'il y échappe, mais que toute sa dignité tient dans la résistance qu'il lui oppose de tout son cœur et de tout son esprit. »

Résistance par la pureté de l'esprit... « On ne saurait trop insister, écrit M. Yves Lévy, dans *Paru*, sur ce qu'a d'exceptionnel cette position spirituelle. Nous ne croyons pas qu'en aucun autre pays eût pu se trouver toute une pléiade d'écrivains pour se dévouer de telle façon à un bien si immatériel, encore que si cher à notre cœur. Il y a là, en vérité, un miracle français majeur. Et n'oubliez pas que Cassou était dans son cachot, que chacun des autres était suspect, se mettait en danger de torture et de mort. »

Mais la mort, chaque homme est prêt toujours à l'accueillir quand son bien le plus précieux est menacé. Pour l'un, c'est un drapeau ; pour l'autre, un village, un foyer ; pour l'autre encore, le droit de prier à sa manière. Pour l'écrivain français, il est démontré désormais que c'est celui de penser juste.

VERCORS

LE BANQUET TILLOTSON

I

Le jeune Spode n'était pas un snob ; il était trop intelligent pour cela, trop foncièrement honnête. Il n'était point snob ; mais, malgré tout, il ne pouvait s'empêcher d'être fort satisfait en songeant qu'il dînait, seul et dans l'intimité, avec lord Badgery. C'était un événement marquant dans sa vie, un pas en avant, il le sentait, dans la voie de ce succès mondain, matériel et littéraire qu'il était venu à Londres avec l'intention bien arrêtée de s'assurer. La conquête de Badgery était une étape essentielle dans cette campagne.

Edmund, quarante-septième baron Badgery, était un descendant en ligne directe de cet Edmond, surnommé le Blaireau[1], qui était venu en Angleterre parmi la suite de Guillaume le Conquérant. Anoblis par Guillaume le Roux, les Badgery avaient été l'une des très rares familles de barons qui eussent survécu aux guerres des Deux-Roses, ainsi qu'à tous les autres changements et hasards de l'histoire anglaise. Ils étaient de race sensée et respectueuse de leur progéniture. Aucun Badgery n'avait jamais combattu dans aucune guerre, aucun Badgery ne s'était jamais engagé dans aucune politique, quelle qu'elle fût. Ils s'étaient contentés de vivre et d'assurer tranquillement leur descendance dans un énorme château à mâchicoulis de style normand, entouré d'une triple douve, et dont ils ne sortaient que pour cultiver leur domaine et percevoir leurs fermages. Au XVIIIe siècle, quand la vie était devenue relativement sûre, les Badgery avaient commencé à s'aventurer au dehors parmi la société civilisée. De « squires » grossiers, ils s'étaient mués en grands seigneurs, patrons des arts, virtuoses. Leurs terres étaient étendues, ils étaient riches ; et avec l'essor de l'industrialisme, leurs richesses s'accrurent. Des villages qui faisaient partie de leurs domaines se transformèrent en villes manufacturières, on découvrit du charbon dans le sous-sol de leurs landes stériles. Dès le milieu du XIXe siècle, les Badgery comptaient parmi les plus riches familles anglaises. Le quarante-septième baron disposait d'un revenu d'au moins deux cent mille livres[2] par an. Poursuivant la grande tradition des Badgery, il avait refusé de se mêler en aucune façon de politique ou de guerre. Il passait son temps à faire collection de tableaux ; il s'intéressait aux pro-

1. *Badger* signifie blaireau (N. du Tr.).
2. 5 millions de francs-or (N. du Tr.).

ductions théâtrales ; il était, pour divers hommes de lettres, peintres et musiciens, un ami et un patron. C'était, en un mot, un personnage d'importance considérable dans le monde particulier où le jeune Spode avait décidé de remporter le succès.

Spode n'avait quitté l'université que depuis peu. Simon Gollamy, le rédacteur en chef de la *World's Review* (du « meilleur de tous les mondes possibles ») avait fait sa connaissance — il était toujours à l'affût du talent — avait discerné des dons chez ce jeune homme, et l'avait nommé critique d'art de son journal. Gollamy aimait à s'entourer de gens jeunes. La possession de disciples flattait sa vanité, et il éprouvait, en outre, plus de facilité à diriger son journal avec des collaborateurs dociles qu'avec des hommes que l'âge avait rendus obstinés et intransigeants. Spode n'avait pas mal réussi dans ses nouvelles fonctions. Du moins, ses articles avaient été suffisamment intelligents pour susciter l'intérêt de lord Badgery. C'était à eux, en fin de compte, qu'il devait l'honneur d'être assis ce soir dans la salle à manger de Badgery House.

Stimulé par plusieurs vins et un verre de vieux cognac, Spode se sentait plus sûr de lui et mieux à son aise qu'il ne l'avait été pendant toute la soirée. Badgery était un hôte quelque peu troublant. Il avait l'inquiétante habitude de changer le sujet de n'importe quelle conversation qui avait duré plus de deux minutes. Spode avait été affreusement mortifié, par exemple, lorsque son hôte, coupant court à ce qui était — il s'en enorgueillissait — une dissertation particulièrement subtile et révélatrice sur l'art baroque, avait promené son regard errant par la pièce et lui avait demandé à brûle-pourpoint s'il aimait les perroquets. Il avait rougi et lui avait décoché un coup d'œil soupçonneux, s'imaginant que l'autre essayait de le froisser. Mais non ; le visage blanc, charnu, hanovrien[1] de Badgery était empreint d'une expression de parfaite bonne foi. Il n'y avait aucune méchanceté dans ses petits yeux verdâtres. Il était évident qu'il désirait sincèrement savoir si Spode aimait les perroquets. Le jeune homme ravala son irritation et répondit qu'il les aimait effectivement. Badgery raconta alors une bonne histoire de perroquets. Spode était sur le point de la couronner d'une histoire meilleure, lorsque son hôte se mit à parler de Beethoven. Et le jeu se poursuivit ainsi. Spode découpa sa conversation à la convenance de son hôte. En moins de dix minutes, il avait fait une épigramme plus ou moins spirituelle sur Benvenuto Cellini, la reine Victoria, le sport, Stephen Phillips et l'architecture mauresque. Lord Badgery estima qu'il était bien le jeune homme le plus charmant. Et si intelligent !

— Si vous avez réellement fini votre café, dit-il, se mettant debout tout en parlant, nous allons jeter un coup d'œil sur les tableaux.

Spode se leva d'un bond avec empressement, et c'est alors seulement qu'il se rendit compte qu'il avait un peu trop bu. Il lui faudrait faire attention, parler avec circonspection, planter ses pieds en pleine conscience, l'un après l'autre.

— Cette maison est véritablement encombrée de tableaux, se plaignit lord Badgery. J'en ai fait emporter à la campagne tout un chargement la semaine dernière ; mais il y en a encore beaucoup trop. Mes ancêtres ont tenu à faire faire leur portrait par Romney. Quel artiste révoltant, vous ne trouvez pas ? Que n'ont-ils pu choisir Gainsborough, ou même Reynolds ? J'ai fait mettre dernièrement tous les Romney dans la salle des domestiques.

1. C'est-à-dire analogue à celui des rois d'Angleterre de la dynastie de Hanovre (l'électeur de Hanovre est devenu roi d'Angleterre, sous le nom de George Ier, en 1714) (N. du Tr.).

C'est bien réconfortant de savoir qu'il est absolument impossible qu'on les revoie jamais ! Je suppose que les anciens Hittites n'ont pas de secrets pour vous ?

— Mon Dieu !... répondit le jeune homme, avec modestie.

— Alors, regardez-moi ça. — Il désigna une grosse tête, en pierre, posée dans une vitrine, près de la porte de la salle à manger. — Ce n'est pas grec, ni égyptien, ni persan, ni quoi que ce soit, de sorte que si ce n'est pas hittite, je ne sais vraiment pas ce que c'est. Et voilà qui me rappelle cette histoire sur lord George Sanger, le Roi du Cirque...

Et sans laisser à Spode le temps d'examiner l'antiquité hittite, il ouvrit la marche pour gravir l'énorme escalier, interrompant par moment son récit pour désigner quelque nouvel objet curieux ou beau.

— Je suppose que vous connaissez les pantomimes de Deburau ? lâcha vivement Spode, dès que l'histoire fut terminée.

Il brûlait d'envie de placer les renseignements qu'il possédait sur Deburau. Badgery lui avait fourni une entrée en matière parfaite, avec son Sanger ridicule. « Quel homme parfait, n'est-ce pas ? Il avait l'habitude... »

— Voici ma galerie principale, dit lord Badgery, ouvrant l'un des panneaux d'une haute porte à deux battants. Il faut que je m'en excuse. Elle ressemble un peu à une piste de patinage à roulettes. — Il tâtonna parmi les interrupteurs électriques, et soudain la lumière jaillit — une lumière qui révéla une galerie immense, se perdant correctement dans le lointain, conformément à toutes les lois de la perspective. — Vous avez sans doute entendu parler de mon pauvre père ? reprit lord Badgery. Un peu toqué, n'est-ce pas ; une espèce de génie mécanicien, mais légèrement marteau. Il avait un chemin de fer en miniature dans cette pièce. Il s'amusait éperdument à courir à quatre pattes sur le parquet, pour rattraper ses trains. Et tous les tableaux étaient entassés dans les caves. Je n'ose vous dire de quoi ils avaient l'air quand je les y ai trouvés : les Botticelli étaient tout couverts de champignons. Tenez, voilà un Poussin dont je suis assez fier ; il l'a peint pour Scarron.

— Exquis ! s'écria Spode, faisant, de la main, le geste de modeler dans l'air une forme pure. Comme il est magnifique, l'élan de ces arbres et de ces personnages penchés ! Et la façon dont ils sont repris, en quelque sorte, et refoulés par cette silhouette unique et divine en opposition avec eux, dans son mouvement contraire ! Et les draperies...

Mais lord Badgery s'était avancé, et se tenait devant une petite vierge en bois sculpté, du XVe siècle.

— Ecole de Reims, expliqua-t-il.

Ils « firent » la galerie à grande vitesse. Badgery ne permit pas une seule fois à son invité de s'arrêter plus de quarante secondes devant une œuvre d'art. Spode eût aimé à se recueillir quelques instants devant quelques-unes de ces œuvres ravissantes. Mais cela ne lui fut point permis.

En sortant de la galerie, ils passèrent dans une petite pièce dans laquelle elle débouchait. A la vue de ce que révélèrent les lumières, Spode poussa un soupir convulsif.

— On dirait du Balzac, s'écria-t-il. *Un de ces salons dorés où se déploie un luxe insolent.* Vous savez bien.

— Mon salon XIXe siècle, expliqua Badgery. Le meilleur exemplaire de son espèce, je m'en flatte, les appartements d'apparat, à Windsor, mis à part.

Spode fit le tour de la pièce sur la pointe des pieds, examinant curieusement tous les objets en verre, en bronze doré, en porcelaine, en plumes, en soie brodée ou peinte, en perles, en cire — objets aux formes et aux couleurs

les plus fantastiques — toutes les productions bizarres d'une tradition décadente, dont le salon était encombré. Il y avait des peintures aux murs — un Martin, un Wilkie, un Landseer, plusieurs Etty, un grand Haydon, une jolie et légère aquarelle d'une jeune fille, par Wainewright, élève de Blake et empoisonneur à l'arsenic, et vingt autres encore. Mais le tableau qui accapara l'attention de Spode fut une toile de dimensions moyennes représentant Troïlus entrant à Troie, à cheval, parmi les fleurs et les acclamations d'une foule admirative, et oublieux de tout (cela se voyait à son expression) hormis des yeux de Cressida, qui le contemplait du haut d'une fenêtre, tandis que Pandarus souriait par-dessus son épaule.

— Quel tableau absurde et enchanteur ! s'écria Spode.

— Ah ! vous avez repéré mon Troïlus. — Lord Badgery fut ravi.

— Quelles couleurs brillantes et harmonieuses ! Elles ressemblent à celles d'Etty, mais en plus vigoureux. Et il y a là une énergie qui rappelle Haydon. Mais Haydon n'aurait jamais rien pu produire d'aussi impeccable, quant au goût. De qui est-ce ?

Spode se tourna vers son hôte, d'un air interrogateur.

— Vous avez eu raison de discerner Haydon, répondit lord Badgery. C'est de son élève, Tillotson. Je voudrais bien pouvoir mettre la main sur d'autres œuvres de lui. Mais personne n'a l'air de savoir quoi que ce soit à son sujet. Et il semble avoir si peu produit !

Cette fois, ce fut le cadet des deux hommes qui interrompit.

— Tillotson, Tillotson... — Il porta la main à son front. Son front se plissa, imprimant une crispation étrange à son visage rond aux courbes fleuries. — Non... oui... j'y suis. — Il leva les yeux d'un air triomphant, le front rasséréné et enfantin. — Tillotson !... Walter Tillotson !... Cet homme-là est encore vivant.

Badgery sourit.

— Ce tableau date de 1846, savez-vous bien.

— Eh bien, mais ça colle. Mettons qu'il soit né en 1820, qu'il ait peint son chef-d'œuvre à l'âge de vingt-six ans. Nous sommes maintenant en 1913 : cela signifie qu'il n'a que quatre-vingt-treize ans. Ce n'est pas encore l'âge du Titien.

— Mais on n'a pas entendu parler de lui depuis 1860, protesta lord Badgery.

— Parfaitement. En vous entendant prononcer son nom, je me suis souvenu de la découverte que j'ai faite l'autre jour. Quand j'ai passé en revue les notices nécrologiques, dans les archives de la *World's Review* (il faut les remettre à jour à peu près tous les ans, de crainte d'être pris au dépourvu s'il prend fantaisie à l'un de ces vieux bonzes de passer subitement l'arme à gauche), donc là, dans tout ce tas — je me souviens de mon étonnement sur le moment — voilà que j'ai trouvé la biographie de Walter Tillotson. Bien garnie jusqu'en 1860, et puis un vide, à part une note au crayon des premières années mil neuf cent, indiquant qu'il était rentré d'Orient. La notice nécrologique n'a jamais servi et n'a pas été complétée. J'en tire la conclusion évidente : le vieux n'est pas encore mort. Il se trouve simplement avoir été oublié, je ne sais comment.

— Mais voilà qui est extraordinaire ! s'écria lord Badgery. Il faut que vous le retrouviez, Spode, il faut que vous le retrouviez. Je lui demanderai de peindre des fresques sur tout le pourtour de cette pièce. C'est exactement ce que j'ai toujours ardemment désiré, un authentique artiste du XIXe siècle pour me décorer cette salle. Oh ! il faut le retrouver tout de suite, tout de suite !

Lord Badgery se mit à déambuler dans un état de profonde surexcitation.

— Je vois comment on pourrait faire de cette pièce quelque chose d'à peu près parfait, reprit-il. Nous enlèverions toutes ces vitrines, et la totalité de ce mur serait occupée par une fresque héroïque représentant Hector et Andromaque, ou *la Saisie pour recouvrement de loyer*, ou Fanny Kemble dans le rôle de Belvidera dans *Venise sauvée*, n'importe quoi, dans ce genre-là, pourvu que ce soit dans la grande manière des années trente et quarante. Et je mettrais ici un paysage avec de charmantes perspectives fuyantes, ou bien quelque chose d'architectural et de grandiose dans le style du *Festin de Balthazar*. Puis, nous ferons déposer cette cheminée d'Adam, que nous remplacerons par quelque chose d'arabo-gothique. Et sur ces murs-là, j'aurai des miroirs, ou plutôt, non !... voyons...

Il s'enfonça dans un silence méditatif, dont il sortit enfin pour crier :

— Ce vieillard, ce vieillard ! Spode, il faut que nous le trouvions, ce vieil être étonnant. Et n'en soufflez mot à personne. Tillotson, ce sera notre secret. Oh ! c'est trop parfait, c'est incroyable ! Songez à ces fresques !

Le visage de lord Badgery s'était positivement animé. Il avait parlé sur un sujet unique pendant près d'un quart d'heure.

II

Trois semaines plus tard, lord Badgery fut réveillé de son habituelle somnolence d'après déjeuner par l'arrivée d'un télégramme. Le message était bref : « Trouvé. Spode ». Un air de plaisir et d'intelligence rendit humain le visage argileux et bouffi de lord Badgery. « Pas de réponse », dit-il. Le laquais s'éloigna, à petits pas feutrés et silencieux.

Lord Badgery ferma les yeux et commença de méditer. Trouvé ! Quel salon il allait avoir ! Il n'y aurait rien de semblable au monde. Les fresques, la cheminée, les miroirs, le plafond... Et un petit vieillard ratatiné grimpant parmi les échafaudages, agile et vif comme un de ces singes menus et moustachus du Jardin Zoologique, qui peindrait à tour de bras, à tour de bras... Fanny Kemble dans le rôle de Belvidera, Hector et Andromaque, ou bien, pourquoi non ? le duc de Clarence dans le Muid, le duc de Malvoisie, le Muid de Clarence... Lord Badgery était endormi.

Spode suivit de près son télégramme. Dès six heures, il était à Badgery House. Milord était dans le salon XIXe siècle, occupé à débarrasser, de ses propres mains, tout le bric-à-brac. Spode le trouva tout en sueur et hors d'haleine.

— Ah ! vous voilà, dit lord Badgery. Vous me voyez faisant déjà des préparatifs pour la venue du grand homme. Maintenant, il faut que vous me donniez tous les détails sur son compte.

— Il est encore plus vieux que je ne croyais, dit Spode. Il a eu quatre-vingt-dix-sept ans cette année. Né en 1816. Incroyable, vous ne trouvez pas ?... Mais voilà que je commence par le mauvais bout !

— Commencez où vous voudrez, fit Badgery, d'un ton affable.

— Je ne vous raconterai pas tous les incidents de mes recherches. Vous ne pouvez vous faire une idée du mal que j'ai eu à le dénicher. Ç'a été comme une histoire de Sherlock Holmes, immensément compliquée, trop compliquée. J'écrirai un livre là-dessus, un de ces jours. Quoi qu'il en soit, j'ai fini par le trouver.

— Où cela ?

— Dans une espèce de taudis bien famé de Holloway [1], plus vieux, plus pauvre, et plus solitaire qu'on ne le croirait possible. J'ai découvert comment il se fait qu'il ait été oublié, comment il en est venu à sombrer comme il l'a fait, à disparaître de la vie. Il s'est mis en tête, vers les années soixante, de s'en aller en Palestine, à la recherche de couleur locale pour ses tableaux religieux. Bref, il est allé à Jérusalem, puis au Liban, puis plus loin, de fil en aiguille, si bien qu'il a fini par échouer quelque part au milieu de l'Asie Mineure. Il y est resté encroûté pendant une quarantaine d'années.

— Mais qu'est-ce qu'il a fait pendant tout ce temps-là ?

— Ma foi, il a fait de la peinture, il a organisé une mission, il a converti trois Turcs, il a enseigné aux pachas locaux les rudiments de l'anglais, du latin et de la perspective, et Dieu sait quoi encore. Puis, vers 1904, il semble que l'idée lui soit venue qu'il se faisait assez vieux, et qu'il y avait assez longtemps qu'il avait été absent de la mère-patrie. Alors il est rentré en Angleterre, pour constater seulement que tous ceux qu'il avait connus étaient morts, que les marchands de tableaux n'avaient jamais entendu parler de lui et ne voulaient pas acheter ses toiles, qu'il était simplement un vieux pantin ridicule. Alors il a trouvé un emploi de professeur de dessin dans un cours pour jeunes filles, à Holloway, et il est resté là depuis lors, devenant de plus en plus vieux, de plus en plus faible, de plus en plus aveugle et sourd et, d'une façon générale, de plus en plus gaga, jusqu'à ce qu'en fin de compte le cours le flanque à la porte. Il possédait encore dix livres, pour toute fortune, quand je l'ai trouvé. Il habite une espèce de trou noir dans un sous-sol plein de cafards. Quand il aura dépensé ses dix livres, je suppose qu'il se contentera d'y mourir bien tranquillement.

Badgery leva la main.

— Il suffit. Il suffit. Je trouve que la littérature est déjà assez déprimante. Je tiens absolument à ce que la vie, du moins, soit un peu plus gaie. Lui avez-vous dit que je désire qu'il me peigne mon salon ?

— Mais il est incapable de peindre. Il est trop aveugle et paralysé.

— Incapable de peindre ? s'écria Badgery, saisi d'horreur. Alors, à quoi est-il bon, le vieux bonhomme ?

— Ma foi, si vous présentez la chose sous ce jour-là..., commença Spode.

— Je n'aurai jamais mes fresques. Soyez donc assez aimable pour sonner, je vous prie.

Spode sonna.

— De quel droit Tillotson continue-t-il à exister, s'il est incapable de peindre ? reprit lord Badgery, d'un ton indigné. C'était là, après tout, sa seule raison d'occuper une place au soleil.

— Il n'a pas beaucoup de soleil dans son sous-sol.

Le laquais parut à la porte.

— Faites-moi donc remettre en place tous ces objets, ordonna lord Badgery, désignant d'un geste de la main les vitrines ravagées, la confusion des cristaux et des porcelaines dont il avait jonché le parquet, les tableaux décrochés. Allons dans la bibliothèque, Spode, nous y serons plus à l'aise.

Il ouvrit la marche à travers la longue galerie.

— Je suis désolé que ce vieux Tillotson vous ait causé une telle déception, dit Spode, d'un ton plein de sympathie.

— Parlons d'autre chose ; il a cessé de m'intéresser.

1. Quartier excentrique du nord de Londres (N. du Tr.).

— Mais ne croyez-vous pas qu'il faudrait faire quelque chose pour lui ? Il n'a que dix livres pour le préserver de l'asile des indigents. Et si vous aviez vu ces cafards dans son sous-sol !

— Assez ! assez ! Je ferai tout ce que vous estimerez convenable.

— J'ai pensé que nous pourrions organiser une souscription parmi les amateurs d'art.

— Il n'y en a pas, dit Badgery.

— Non ; mais il ne manque pas de gens qui souscriront par snobisme.

— Ils ne souscriront pas, à moins que vous ne leur donniez quelque chose pour leur argent.

— C'est vrai. C'est là une chose à laquelle je n'avais pas pensé. — Spode se tut un instant. — Nous pourrions organiser un dîner en son honneur. Le grand banquet Tillotson. Le doyen de l'art anglais. Un lien qui nous rattache au passé. Vous ne voyez pas ça dans les journaux ? Moi, j'en ferai un plat dans la *World's Review*. Voilà qui devrait faire marcher les snobs.

— Et nous inviterons un tas d'artistes et de critiques, tous ceux qui ne peuvent se souffrir mutuellement. Ce sera tordant de les voir se chamailler. — Badgery se mit à rire. Puis son visage s'assombrit de nouveau. — N'empêche, ajouta-t-il, que c'est un terrible pis-aller et cela ne remplacera pas mes fresques. Vous restez à dîner, bien entendu.

— Mon Dieu, puisque vous voulez bien le proposer... Merci mille fois.

III

La date du banquet Tillotson avait été fixée à environ trois semaines de là. Spode, à qui fut confié le soin de prendre les dispositions nécessaires, se révéla excellent organisateur. Il s'assura la grande salle des banquets du café Bomba et réussit, à force d'insistance et de cajoleries, à obtenir du gérant qu'il servît à dîner à cinquante personnes, à raison de douze shillings par tête, vin compris. Il lança les invitations et recueillit les souscriptions. Il écrivit dans la *World's Review* un article sur Tillotson, un de ces articles charmants et spirituels, rédigé sur ce ton de protection et de mépris amusés sur lequel on parle des grands hommes de 1840. Il ne négligea d'ailleurs pas Tillotson lui-même. Il se rendit presque tous les jours à Holloway pour entendre les récits interminables du vieillard sur l'Asie Mineure, sur la grande exposition de 1851 et sur Benjamin-Robert Haydon. Il était plein de compassion sincère pour ce témoin d'une époque disparue.

La chambre de Mr. Tillotson était à environ trois mètres en contre-bas du niveau du sol, à South Holloway. Une faible lumière grise filtrait par les barreaux de la cour anglaise, se forçait un passage difficile à travers des vitres que la crasse rendait opaques, et se répandait, semblable à une goutte de lait qui tombe dans un encrier, parmi les ombres de ce cul de basse-fosse. Le local était imprégné de l'odeur aigre du plâtre humide et des boiseries qui avaient commencé à pourrir secrètement par le cœur. Quelques meubles dépareillés, comprenant un lit, une commode-lavabo, une table et une ou deux chaises, étaient tapis dans les angles de cet antre, ou s'aventuraient furtivement dans l'espace libre. C'est là que Spode se rendait à présent presque tous les jours, apportant au vieillard des nouvelles du banquet. Il trouvait tous les jours Mr. Tillotson assis à la même place, sous la fenêtre, se baignant, en quelque sorte, dans la minuscule mare de lumière. « L'homme

le plus vieux qui ait jamais porté des cheveux gris », songeait Spode en le regardant. Mais il ne restait que fort peu de cheveux sur ce crâne chauve et non poli. Dès qu'il entendait arriver son visiteur, Mr. Tillotson se tournait sur sa chaise et écarquillait, dans la direction de la porte, ses yeux clignotants. Il s'excusait toujours de ne pas reconnaître immédiatement son visiteur.

— Je n'avais aucune intention discourtoise, disait-il. Ce n'est pas comme si j'avais oublié qui vous êtes. Mais il fait tellement sombre, et je n'ai plus la vue que j'avais jadis.

Après quoi il ne manquait jamais de lancer un petit rire et, désignant du doigt, au delà de la fenêtre, la grille de la cour anglaise, il disait :

— Ah ! c'est ici la place qui convient à quelqu'un qui a une bonne vue. C'est la bonne place pour reluquer les chevilles. C'est la tribune d'honneur.

C'était la veille du grand événement. Spode arriva comme d'ordinaire, et Mr. Tillotson lança ponctuellement sa petite plaisanterie sur les chevilles, après quoi Spode rit avec la même ponctualité.

— Eh bien ! Mr. Tillotson, dit-il, c'est demain que vous faites votre rentrée dans le monde de l'art et de la mode. Vous y trouverez quelques changements.

— J'ai toujours eu une veine extraordinaire, dit Mr. Tillotson — et Spode vit, à son expression, qu'il le croyait sincèrement, qu'il avait oublié le trou noir, les cafards, et les dix livres presque totalement épuisées qui le séparaient de l'asile des indigents. — Quelle chance stupéfiante, par exemple, que vous m'ayez trouvé ! Ce dîner va me rendre ma place dans le monde. J'aurai de l'argent et, d'ici peu de temps — qui sait ? — j'y verrai suffisamment pour me remettre à peindre. Je crois que ma vue s'améliore, savez-vous bien. Ah ! l'avenir est tout rose !

Mr. Tillotson leva les yeux, son visage se plissa en un sourire, et il hocha la tête en confirmation de ses paroles.

— Vous croyez à la vie future ? fit Spode ; et il rougit aussitôt de honte devant la cruauté de ce qu'il avait dit.

Mais Mr. Tillotson était d'humeur joyeuse.

— La vie future, répéta-t-il. Non, je ne crois pas à toutes ces histoires ; je n'y crois plus depuis 1859. C'est *l'Origine des Espèces* qui a changé mes idées, voyez-vous. Pas de vie future, pour moi, non, merci ! Vous ne vous rappelez pas tout l'émoi que cela a suscité, bien entendu. Vous êtes très jeune, Mr. Spode.

— Ma foi, je ne suis pas si vieux que naguère, repartit Spode. Vous savez comme on est d'âge mûr à l'école et à l'université. A présent, je suis assez vieux pour savoir que je suis jeune.

Spode était sur le point de développer plus à fond ce petit paradoxe, mais il remarqua que Mr. Tillotson ne l'avait pas écouté. Il nota cette saillie afin de s'en servir parmi des gens qui sauraient mieux apprécier les subtilités.

— Vous parliez de *l'Origine des Espèces*, dit-il.

— Ah ? fit Mr. Tillotson, sortant de sa rêverie.

— De ses effets sur votre foi, Mr. Tillotson.

— Ah ! comment donc ! Elle l'a complètement détruite, ma foi. Mais je me souviens d'un beau passage du Poète Lauréat, où il dit qu'il y a plus de foi dans le doute honnête, croyez-moi, que dans tous les... tous les... je ne me rappelle pas au juste ; mais vous voyez la suite des idées. Oh ! ç'a été une mauvaise époque pour la religion. Je suis content que mon maître, Haydon,

n'ait pas vécu suffisamment pour voir ça. C'était un homme plein de ferveur. Je me rappelle comme il marchait de long en large dans son atelier de Lisson Grove, chantant, criant et priant tout à la fois. Ça me faisait presque peur. Ah ! mais c'était un homme extraordinaire, un grand homme. Nous ne reverrons plus son pareil. Comme d'habitude, le Barde a raison. Mais il y a bien longtemps de tout cela, c'est bien antérieur à votre époque, Mr. Spode.

— Ma foi, je ne suis pas si vieux que naguère, dit Spode, dans l'espoir que son paradoxe serait apprécié cette fois. — Mais Mr. Tillotson poursuivit sans se soucier de l'interruption.

— Il y a bien, bien longtemps, Et pourtant, il me semble que tout cela date d'hier. Comme il est étrange que chaque jour paraisse si long, et que beaucoup de jours ajoutés les uns aux autres fassent moins d'une heure ! Comme je revois nettement le vieux Haydon marchant à grands pas de long en large ! Beaucoup plus nettement, en vérité, que je ne vous vois, Mr. Spode. Les yeux de la mémoire ne se ternissent pas. Mais ma vue s'améliore, je vous assure ; elle s'améliore de jour en jour. Je pourrai bientôt les voir, ces chevilles.

Il se mit à rire, comme une sonnette fêlée, une de ces vieilles petites sonnettes, songea Spode, qui retentissent, dans les lointaines régions réservées aux domestiques, au fond des maisons antiques.

— Et d'ici fort peu de temps, reprit Mr. Tillotson, je me remettrai à la peinture. Ah ! Mr. Spode, j'ai une chance extraordinaire... J'y crois. Et, après tout, qu'est-ce que la chance ? C'est simplement un autre nom de la Providence, en dépit de *l'Origine des Espèces*, et de tout le reste. Comme il avait raison, le Lauréat, lorsqu'il disait qu'il y avait plus de foi dans le doute honnête, croyez-moi, que dans tous les... euh ! les... euh !... enfin, vous savez bien. Je vous considère, Mr. Spode, comme l'émissaire de la Providence. Votre venue a marqué un tournant dans ma vie, et le commencement, pour moi, de jours plus heureux. Savez-vous... une des premières choses que je ferai, quand ma situation sera rétablie, ce sera d'acheter un hérisson.

— Un hérisson, Mr. Tillotson ?

— Pour les cafards. Il n'y a rien de tel qu'un hérisson pour les cafards. Ça mange des cafards à s'en rendre malade, à en mourir d'indigestion. Et voilà qui me rappelle le jour où j'ai dit à mon pauvre et grand maître Haydon — en plaisantant, bien entendu — qu'il devrait soumettre, pour les fresques du nouveau Parlement, un carton représentant le roi Jean mourant d'une indigestion de lamproies. Comme je le lui ai dit, c'est là un événement tout à fait notable dans les annales de la liberté anglaise, la suppression providentielle et exemplaire d'un tyran.

Mr. Tillotson rit de nouveau — la petite sonnette dans la maison déserte ; une main spectrale tirant le cordon, dans le salon, et des laquais fantômes répondant à sa note grêle et fêlée.

— Je me souviens qu'il a ri, comme il faisait toujours, d'un rire grandiose. Mais, ah ! ce fut pour lui un coup terrible quand on lui a refusé ses dessins, un coup terrible ! Ç'a été la cause première et fondamentale de son suicide.

Mr. Tillotson se tut. Il y eut un long silence. Spode se sentit étrangement ému, il ne savait trop pourquoi, en présence de cet homme si frêle, vieux, à demi mourant déjà, mais d'un esprit si vif encore. Il eut honte. A quoi bon sa propre jeunesse et son intelligence ? Il se vit tout à coup en petit garçon, muni d'une crécelle et faisant peur aux oiseaux, remuant les bras en une

activité incessante et futile, sans jamais se reposer de ses efforts pour effrayer les oiseaux qui essayaient toujours de se poser dans son esprit. Et quels oiseaux ! Magnifiques, avec de larges ailes, toutes ces pensées, ces croyances et ces émotions sereines, qui ne viennent visiter que les esprits qui ont mérité la paix à force d'humilité. Ces aimables visiteurs, il employait constamment toutes ses énergies à les chasser. Mais ce vieillard, avec ses hérissons, ses doutes honnêtes et tout le reste, avait un esprit pareil à un champ qu'embellissent les libres allées et venues d'une multitude de blanches apparitions, aux ailes bruyantes. Il eut honte. Mais quoi, peut-on modifier sa vie? N'est-il pas un peu absurde de risquer une conversion? Spode haussa les épaules.

— Je vais vous chercher tout de suite un hérisson, dit-il. Il doit sûrement y en avoir chez Whiteley [1].

Avant de partir, ce soir-là, Spode fit une découverte inquiétante. Mr. Tillotson ne possédait pas d'habit. Il était vain de songer à en faire faire un dans un délai aussi court, et d'ailleurs, quelle dépense inutile !

— Il va falloir que nous empruntions un habit, Mr. Tillotson. J'aurais dû penser à ça plus tôt.

— Mon Dieu, mon Dieu ! — Mr. Tillotson fut légèrement chagriné de cette découverte malencontreuse. — Emprunter un habit?

Spode courut demander conseil à Badgery House. Lord Badgery, chose surprenante, se montra à la hauteur de la situation.

— Priez donc Boreham de venir me voir, dit-il au domestique qui répondit à son coup de sonnette.

Boreham était un de ces maîtres d'hôtel qui s'attardent, de génération en génération, dans la demeure des grands. Il avait à présent plus de quatre-vingts ans ; il était courbé, desséché, ratatiné par l'âge.

— Tous les vieillards sont à peu près de la même taille, dit lord Badgery. — C'était là une théorie réconfortante. — Ah ! le voici. Avez-vous un habit de rechange, Boreham?

— J'ai un vieil habit, milord, que j'ai cessé de porter en... voyons... était-ce en mil neuf cent sept ou huit?

— Voilà exactement ce qu'il nous faut. Je vous serais très obligé, Boreham, si vous pouviez me le prêter, pour le mettre pendant une journée à la disposition de Mr. Spode, que voici.

Le vieillard sortit, et reparut bientôt, portant sur le bras un très vieux costume noir. Il souleva, pour les faire examiner, l'habit et le pantalon. A la lumière du jour, ils paraissaient dans un état déplorable.

— Vous n'avez pas idée, monsieur, dit Boreham à Spode, du ton de quelqu'un qui cherche à se disculper, vous n'avez pas idée de la facilité avec laquelle on tache ses affaires avec de la graisse, de la sauce, et tout le reste. Quelque soin qu'on y apporte, monsieur, quelque soin qu'on y apporte.

— Je me l'imagine volontiers. — Spode se montra plein de sympathie.

— Quelque soin qu'on y apporte, monsieur.

— Mais, à la lumière, cela fera bon effet.

— Ce sera parfait, répéta lord Badgery. Je vous remercie, Boreham : on vous rendra ça jeudi.

— C'est de bon cœur, milord. — Et le vieillard s'inclina et disparut.

1. C'est le plus ancien des « grands magasins » de Londres, situé dans le quartier de Bayswater (N. du Tr.).

L'après-midi du grand jour, Spode porta jusqu'à Holloway un paquet renfermant l'habit de Boreham, ainsi que tous les accessoires nécessaires : chemises et faux-cols. Grâce à l'obscurité et aux défaillances de sa propre vue, Mr. Tillotson resta heureusement dans l'ignorance des défauts du complet. Il était dans un état d'agitation nerveuse extrême. Ce fut avec quelque difficulté que Spode réussit à l'empêcher, bien qu'il ne fût que trois heures, de se mettre sur-le-champ à sa toilette.

— Prenez votre temps, Mr. Tillotson, prenez votre temps. Il est inutile que nous partions avant sept heures et demie, n'est-ce pas.

Spode le quitta une heure plus tard, et dès qu'il fut pour tout de bon sorti de la chambre, Mr. Tillotson commença à faire ses préparatifs pour le banquet. Il alluma le gaz, ainsi que deux bougies et, clignant de ses yeux de myope devant l'image qui surgissait dans la glace minuscule posée sur sa commode, il se mit à l'œuvre, avec toute l'ardeur d'une jeune fille qui se prépare pour son premier bal. A six heures, lorsque les dernières touches eurent été données, il n'était pas mécontent.

Il déambula à travers sa cave, chantonnant la chanson joyeuse qui avait eu tant de succès au temps de sa cinquantaine :

Oh ! Oh ! Anna Maria Jones !
Reine du tambourin, des cymbales, et des osselets !

Spode arriva une heure plus tard, dans la Rolls-Royce numéro deux de lord Badgery. Ouvrant la porte du cachot du vieillard, il se tint un instant immobile sur le seuil, les yeux écarquillés d'étonnement. Mr. Tillotson était debout devant l'âtre vide, son coude posé sur le manteau de la cheminée, une jambe croisée devant l'autre, en une attitude dégagée, très digne d'un gentleman. La lueur des bougies éclairant son visage avait pour effet de renforcer d'une intense ombre noire chacune de ses rides ; il avait l'air immensément vieux. C'était une tête noble et émouvante. D'autre part, l'habit élimé de Boreham était tout simplement bouffon. Les manches et les basques étaient trop longues ; le pantalon se gonflait autour des chevilles en plis gigantesques. Quelques-unes des taches de graisse étaient visibles, même à la lumière des bougies. La cravate blanche, pour laquelle Mr. Tillotson s'était donné tant de mal et qu'avec sa vue basse il avait cru parfaite, chavirait fantastiquement d'un côté. Il avait boutonné son gilet de telle façon que l'un des boutons était veuf de sa boutonnière, et une boutonnière veuve de son bouton. Son plastron de chemise était barré du large ruban vert de quelque ordre inconnu.

Reine du tambourin, des cymbales, et des osselets,

termina Mr. Tillotson, d'une voix aigrelette.

— Ah ! Spode, vous voilà. Je suis déjà habillé, comme vous voyez. L'habit, je m'en flatte, me va très bien, presque comme s'il avait été fait sur mesure. Je suis pénétré de gratitude envers le gentleman qui a eu l'amabilité de me le prêter ; j'en aurai le plus grand soin. C'est une chose dangereuse que de prêter des vêtements. En prêtant, on perd souvent l'objet prêté, ainsi que l'ami. Le Barde a toujours raison.

— Un tout petit détail, dit Spode. Une retouche à votre gilet. — Il déboutonna le vêtement récalcitrant et le rajusta.

Mr. Tillotson éprouva un peu de dépit d'avoir été si ridiculement pris en faute.

— Merci, merci, dit-il d'un ton de protestation, en essayant de s'éloigner de Spode. Ça va très bien, voyez-vous ; je peux faire ça moi-même. Négligence stupide. Je crois que le costume me va très bien.

— Et peut-être la cravate pourrait-elle... hasarda Spode. — Mais le vieillard ne voulut pas en entendre parler.

— Non, non. La cravate va très bien. Je sais nouer une cravate, Mr. Spode. La cravate va très bien. Laissez-la telle qu'elle est, je vous en prie.

— Votre décoration me plaît.

Mr. Tillotson coula sur son plastron un regard complaisant.

— Ah ! vous avez remarqué ma décoration. Il y a bien longtemps que je ne l'ai portée. Elle m'a été décernée par la Sublime-Porte, savez-vous, pour services rendus lors de la guerre russo-turque. C'est l'Ordre de la Chasteté, la seconde classe. On ne donne la première classe qu'aux têtes couronnées, n'est-ce pas, aux têtes couronnées et aux ambassadeurs. Et il n'y a que les pachas du rang le plus élevé qui obtiennent la seconde. La mienne est de la seconde classe. On ne donne la première classe qu'aux têtes couronnées...

— Bien entendu, bien entendu, dit Spode.

— Croyez-vous que j'aie l'air convenable, Mr. Spode ? demanda Mr. Tillotson, avec un peu d'inquiétude.

— Epatant, Mr. Tillotson, épatant. La décoration est magnifique.

Le visage du vieillard s'éclaira de nouveau.

— Oui, dit-il, cet habit emprunté me va très bien. Mais je n'aime pas emprunter de vêtements. Car en prêtant, on perd souvent l'objet prêté, ainsi que l'ami. Et le Barde a toujours raison.

— Pouah ! Voilà un de ces sales cafards ! s'écria Spode.

Mr. Tillotson se baissa et fixa les yeux sur le sol.

— Je le vois, dit-il, et il écrasa un petit morceau de charbon, qui crissa sous son pied. J'achèterai certainement un hérisson.

Il était temps pour eux de partir. Une foule de petits garçons et de petites filles s'étaient rassemblés autour de l'énorme voiture de lord Badgery. Le chauffeur, qui sentait qu'il y allait de son honneur et de sa dignité, feignait de ne pas remarquer les enfants, mais, installé sur son siège, ainsi qu'une statue, fixait l'éternité. A la vue de Spode et de Mr. Tillotson, qui sortaient de la maison, il s'éleva un hurlement d'effroi et de dérision mêlés. Il fit place à un silence étonné lorsqu'ils montèrent dans la voiture. « Chez Bomba », ordonna Spode. La Rolls-Royce émit un soupir et se mit en mouvement. Les enfants poussèrent un nouveau hurlement, et accompagnèrent la voiture en courant, agitant les bras dans un délire de surexcitation. Ce fut alors que Mr. Tillotson, d'un geste empreint d'une noblesse incomparable, se pencha en avant et lança au milieu de la marmaille ses trois derniers gros sous.

IV

Dans la grande salle du café Bomba, les convives se rassemblaient. Les longues glaces aux cadres dorés reflétaient une singulière collection de gens. Des académiciens[1] entre deux âges lançaient des regards méfiants à des jouvenceaux qu'ils soupçonnaient, à juste titre d'ailleurs, d'être des iconoclastes et d'organiser des expositions de Post-Impressionnistes. Des critiques d'art rivaux, placés soudain face à face, frémissaient de haine contenue. Mrs. Nobes, Mrs. Cayman et Mrs. Mandragore, ces infatigables chasseresses

1. Il s'agit de l'Académie Royale, corps officiel comparable à notre Académie des Beaux-Arts (N. du Tr.).

du gros gibier artistique, se rencontrèrent à l'improviste dans cette ménagerie bien garnie, où chacune avait espéré chasser seule, et se sentirent pleines de fureur. Parmi ces remous de vanités contraires, lord Badgery circulait avec suavité, paraissant ignorer toutes les querelles et les haînes. Il s'amusait énormément. Derrière le masque de cire pesant qu'était son visage, en embuscade derrière le nez hanovrien, les petits yeux porcins sans éclat, les lèvres épaisses et pâles rôdait un petit démon méchant heureux qui s'amusait furieusement.

— Comme c'est aimable à vous d'être venue, Mrs. Mandragore, pour faire honneur au passé artistique de l'Angleterre ! Et je suis vraiment ravi que vous ayez amené cette chère Mrs. Cayman. Et il y a là Mrs. Nobes, aussi ? Mais oui, en effet ! Je ne l'avais pas encore remarquée. Comme c'est charmant ! Je savais bien que nous pouvions compter sur votre amour de l'art ! — Et il s'éloigna bien vite pour saisir l'occasion de présenter à l'éminent sculpteur, sir Herbert Herne, le jeune et brillant critique qui l'avait traité, dans les feuilles publiques, de marbrier.

L'instant d'après, le maître d'hôtel surgit à la porte du salon doré, et annonça d'une voix forte et impressionnante : « Mr. Walter Tillotson ! » Guidé par le jeune Spode, Mr. Tillotson entra dans la salle, d'un pas lent et hésitant. Sous l'éclat des lumières, ses paupières firent des battements lourds et douloureux, comme les ailes d'une phalène emprisonnée, devant ses yeux que paraissait recouvrir une taie. Une fois la porte franchie, il s'arrêta et se redressa, prenant pleine conscience de sa dignité. Lord Badgery se précipita vers lui et lui saisit la main.

— Soyez le bienvenu, Mr. Tillotson, je vous souhaite la bienvenue, au nom de l'art anglais !

Mr. Tillotson inclina la tête en silence. Il était trop saturé d'émotion pour être capable de répondre.

— Je voudrais vous présenter quelques-uns de vos jeunes collègues qui se sont réunis ici en votre honneur.

Lord Badgery présenta chacun des assistants au vieux peintre, qui s'inclina, serra les mains, fit de petits bruits de gorge, mais ne réussit pas à prononcer un mot. Mrs. Nobes, Mrs. Cayman et Mrs. Mandragore dirent toutes des choses charmantes.

Le dîner fut servi ; les convives prirent place. Lord Badgery s'assit au haut de la table, avec Mr. Tillotson à sa droite et sir Herbert Herne à sa gauche. Confronté avec la cuisine succulente de Bomba et avec les vins de Bomba, Mr. Tillotson mangea et but copieusement. Il avait l'appétit de quelqu'un qui s'est nourri de légumes verts et de pommes de terre depuis dix ans, parmi les cafards. Après le second verre de vin, il se mit subitement à parler. On eût dit qu'on venait de libérer un flot longtemps contenu :

— En Asie Mineure, commença-t-il, il est d'usage, lorsqu'on va dîner chez quelqu'un, de faire un hoquet en signe de plénitude appréciative. *Eructavit cor meum*, comme s'exprime le Psalmiste ; il était lui-même oriental

Spode s'était arrangé pour se trouver à côté de Mrs. Cayman ; il nourrissait des desseins à son endroit. C'était une femme impossible, bien entendu, mais riche et utile ; il désirait l'amener à acheter quelques-uns des tableaux de ses jeunes amis.

— Dans une cave ? disait Mrs. Cayman, avec des cafards ? Oh ! mais c'est épouvantable ! Pauvre vieux ! Et il a quatre-vingt-dix-sept ans, c'est bien ce que vous avez dit ? Voilà qui est affreux ! J'espère au moins que la souscription sera fructueuse. Bien entendu, l'on voudrait, personnellement,

avoir pu donner davantage. Mais, n'est-ce pas, on a tant de dépenses, et tout est tellement difficile, à présent.

— Je sais, je sais, dit Spode, avec émotion.

— Tout cela, c'est à cause du mouvement travailliste, expliqua Mrs. Cayman. Bien entendu, je serais absolument ravie de l'avoir, de temps à autre, à dîner. Mais quoi — j'ai le sentiment qu'il est réellement trop vieux, trop farouche et trop gâteux ; cela ne lui ferait pas plaisir, n'est-ce pas?... Ainsi vous travaillez avec Mr. Gollamy, à présent? Quel homme charmant! Quel talent il a! Quelle conversation!...

— *Eructavit cor meum*, dit pour la troisième fois Mr. Tillotson.

Dès neuf heures et demie, une atmosphère plus douce, due aux fumées du vin, avait assoupi les haines et les soupçons d'avant-dîner. Sir Herbert Herne avait découvert que le jeune cubiste qu'il avait pour voisin n'était point fou, et possédait une somme de connaissances véritablement étonnante sur les Maîtres anciens. De leur côté, les jeunes gens s'étaient rendu compte que leurs aînés n'étaient nullement malveillants ; ils étaient simplement fort bêtes et touchants. Ce n'était que dans le sein de Mrs. Nobes, de Mrs. Cayman et de Mrs. Mandragore que régnait encore la haine, intacte. Etant femmes et vieux jeu, elles n'avaient à peu près point bu de vin.

Le moment des discours arriva. Lord Badgery se leva, dit ce qu'on attendait de lui, et fit appel à sir Herbert pour porter le toast de la soirée. Sir Herbert toussa, sourit et commença. Au cours d'un discours qui dura vingt minutes, il conta des anecdotes sur Mr. Gladstone, lord Leighton, sir Alma Tadema et feu l'évêque de Bombay ; il fit trois calembours, il cita Shakespeare et Whittier, il fut folâtre, il fut éloquent, il fut grave... A la fin de sa harangue, sir Herbert remit à Mr. Tillotson une bourse en soie contenant cinquante-huit livres et dix shillings[1], montant total de la souscription. On but par acclamations à la santé du vieillard.

Mr. Tillotson se mit debout avec quelque difficulté. La peau de son visage, aussi sèche que celle d'un serpent, était congestionnée ; sa cravate était plus chavirée que jamais ; le ruban vert de la seconde classe de l'Ordre de la Chasteté avait réussi à remonter tout en haut de son plastron de chemise, chiffonné et maculé.

— Milords, mesdames, messieurs, — commença-t-il d'une voix étranglée, après quoi il s'effondra complètement. Ce fut un spectacle fort pénible et émouvant. Un sentiment d'intense malaise saisit tous ceux qui contemplèrent ces restes tremblants de ce qui avait été un homme. On eût dit qu'une bouffée d'un vent de mort avait subitement soufflé par la salle, dissipant les vapeurs du vin et la fumée du tabac, noyant les rires et les flammes des bougies. Les yeux erraient avec inquiétude de-ci, de-là, ne sachant où regarder. Lord Badgery, avec beaucoup de présence d'esprit, offrit au vieillard un verre de vin. Les invités l'entendirent qui murmurait quelques mots décousus : « Ce grand honneur... bonté qui me submerge... ce banquet magnifique... pas habitué à cela... en Asie Mineure... *eructavit cor meum...* »

Lorsqu'il en fut arrivé là, lord Badgery le tira vivement par l'une des longues basques de son habit. Mr. Tillotson s'arrêta, avala encore une gorgée de vin, puis continua, avec une cohérence et une énergie nouvelles.

— La vie de l'artiste est dure. Son labeur ne ressemble pas au labeur des autres hommes, qui peut se faire mécaniquement, par routine, et presque,

1. Environ 1.460 francs-or (N. du Tr.).

en quelque sorte, pendant leur sommeil. Il exige de lui une dépense constante de courage. Il donne continuellement le meilleur de lui-même, et il reçoit en retour beaucoup de joie, il est vrai — beaucoup de gloire, peut-être — mais, pour ce qui est des bienfaits matériels, fort peu de chose. Il y a quatre-vingts ans que j'ai commencé à consacrer ma vie à l'art ; quatre-vingts ans, et presque chacune de ces années m'a apporté une preuve nouvelle et pénible de ce que je disais : la vie de l'artiste est dure.

Ce retour inattendu au bon sens accrut la sensation générale du malaise. Il devenait nécessaire de prendre le vieillard au sérieux, de le considérer comme un être humain. Jusque-là, il n'avait été rien de plus qu'un objet de curiosité, qu'une momie vêtue d'un habit de soirée absurde, au plastron barré d'un ruban vert. Les assistants ne pouvaient s'empêcher de regretter de n'avoir pas souscrit un peu plus. Cinquante-huit livres et dix shillings, ce n'était pas énorme. Mais, heureusement pour la tranquillité d'esprit de l'assistance, Mr. Tillotson s'arrêta de nouveau, prit encore une gorgée de vin, et se mit à la hauteur de son propre personnage, en proférant des absurdités.

— Quand je considère la vie de ce grand homme, Benjamin-Robert Haydon, l'un des plus grands que l'Angleterre ait jamais produits... — Les auditeurs poussèrent un soupir de soulagement ; tout cela était bien comme il convenait. Il y eut une salve de bravos et d'applaudissements bruyants. Mr. Tillotson jeta par toute la salle un regard circulaire, de ses yeux affaiblis, et adressa un sourire reconnaissant aux formes brumeuses qu'il aperçut. — « Ce grand homme, Benjamin-Robert Haydon, reprit-il, que je suis fier d'appeler mon maître, et qui, mon cœur se réjouit de le voir, vit toujours dans votre souvenir et dans votre estime, ce grand homme, l'un des plus grands que l'Angleterre ait jamais produits, a mené une vie tellement misérable que je ne puis y songer sans verser une larme.

Et avec des répétitions et des divagations infinies, Mr. Tillotson rapporta l'histoire de B.-R. Haydon, ses emprisonnements pour dettes, sa lutte contre l'Académie, ses triomphes, ses échecs, son désespoir, son suicide. Dix heures et demi sonnèrent. Mr. Tillotson dénonçait les juges stupides et pleins de préjugés qui avaient refusé les dessins de Haydon pour la décoration du nouveau Parlement.

— Ce grand homme, l'un des plus grands que l'Angleterre ait jamais produits, ce grand Benjamin-Robert Haydon que je suis fier d'appeler mon maître, et qui, mon cœur se réjouit de le voir, vit toujours dans votre souvenir et dans votre estime..., devant cet affront, son grand cœur se brisa ; ce fut la blessure la plus cruelle de toutes. Lui, qui avait travaillé toute sa vie à faire reconnaître les droits de l'artiste par l'Etat ; lui, qui avait adressé pendant trente ans des pétitions à tous les premiers ministres, y compris le duc de Wellington, les suppliant d'employer des artistes à décorer les édifices publics ; lui, à qui était indéniablement dû le projet de décoration du Parlement... — Mr. Tillotson perdit pied dans sa syntaxe, et commença une phrase nouvelle. — Ce fut la blessure la plus cruelle de toutes ; ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. La vie de l'artiste est dure.

A onze heures, Mr. Tillotson parlait des Préraphaélites. Au quart, il avait recommencé à conter à nouveau l'histoire de B.-R. Haydon. A minuit moins vingt-cinq, il s'effondra sur sa chaise, incapable de dire un mot de plus. La plupart des convives étaient déjà partis ; les attardés se hâtèrent de s'en aller. Lord Badgery conduisit le vieillard à la porte, et l'enfourna dans la Rolls-Royce numéro deux. Le banquet Tillotson était terminé ; la soirée avait été agréable, mais un peu trop longue.

Spode rentra à pied à son logement de Bloomsbury, sifflant le long du chemin. Les lampes à arc d'Oxford Street se reflétaient sur la surface polie de la chaussée, — canaux de bronze sombre. Il faudrait mettre ça dans un article, un de ces jours. La Cayman avait été gagnée à sa cause avec beaucoup de succès.

Quand la logeuse de Mr. Tillotson vint le réveiller le lendemain matin, elle trouva le vieillard étendu tout habillé sur son lit. Il avait l'air bien malade et très, très vieux ; l'habit de Boreham était dans un état épouvantable, et le ruban vert de l'Ordre de la Chasteté était complètement perdu. Mr. Tillotson était absolument immobile, mais il n'était point endormi. Entendant un bruit de pas, il entr'ouvrit les yeux et poussa un faible gémissement. Sa logeuse abaissa sur lui un regard menaçant.

— C'est dégoûtant ! dit-elle ; moi, j'trouve ça dégoûtant. A votre âge !

Mr. Tillotson poussa un nouveau gémissement. Avec un gros effort, il tira de la poche de son pantalon une grande bourse en soie, l'ouvrit, et y prit une livre.

— La vie de l'artiste est dure, Mrs. Green, dit-il, lui tendant la pièce. Auriez-vous l'amabilité de faire venir le médecin ? Je ne me sens pas très bien. Et puis, ah ! que faire, au sujet de ces vêtements ? Que dire au gentleman qui a eu l'amabilité de me les prêter ? En prêtant, on perd souvent l'objet prêté, ainsi que l'ami. Le Barde a toujours raison.

ALDOUS HUXLEY

(TRADUCTION DE JULES CASTIER)

SOUVENIRS SUR
EDOUARD BOURDET

Lorsqu'Edouard Bourdet commença d'écrire « Vient de Paraître », il avait depuis longtemps l'idée de cette pièce. En 1922, un roman qui était le premier de son auteur, avait remporté un grand succès. Il traitait de la vie conjugale, sans hypocrisie ni concessions. On avait raconté à Edouard Bourdet que le romancier s'était beaucoup servi du journal de sa femme. Ce fut le grain qui fit germer l'idée d'une satire sur les gens de lettres. Et puis il avait abandonné ce projet pour écrire *La Prisonnière* dont le sujet le hantait. *La Prisonnière* fut jouée en 1926, et sitôt après il pensait de nouveau à *Vient de Paraître*. Il offrit même à François Mauriac d'écrire la pièce avec lui. Il lui semblait qu'un homme de lettres seul pouvait lui donner la note exacte et la documentation indispensable.

Mauriac qui ne se sentait peut-être pas encore mûr pour le théâtre refusa, et il fit sagement. Ni l'un ni l'autre n'étaient faits pour une collaboration, et celle-ci leur eût peut-être coûté leur amitié. Edouard Bourdet, alors, demanda simplement à Giraudoux de l'emmener chez son éditeur, où il passa une matinée, à tout observer, et écrivit d'un seul jet son premier acte.

(A la répétition générale, l'éditeur qui avait servi de modèle était reconnu par tout le monde, sauf par lui qui s'esclaffait et tourné vers un ami qui se trouvait deux rangées de fauteuils derrière lui, criait bruyamment : « C'est épatant, c'est tout à fait Gallimard ! »)

Il en était donc là quand Quinson, alléché par le long succès de *la Prisonnière*, lui demanda de lui donner sa prochaine pièce à la Michodière, où il lui réservait le premier tour à l'automne. Mais il fallait un rôle pour Victor Boucher. D'où de longues hésitations. Evenos ne paraissait pas à première vue devoir convenir à cet acteur, mais son talent l'emporta finalement sur la vraisemblance du personnage, et Quinson eut gain de cause.

Et c'est lesté de cet engagement qu'Edouard Bourdet partit cette année-là chez un de ses amis, à Trianel. Il comptait commencer là son deuxième acte, mais l'atmosphère amicale et paresseuse ne lui fut pas favorable. L'idée de travailler à date fixe, comme son personnage, le dérangeait et semblait tarir l'inspiration. Aussi, sans fournir d'explications, il monta un soir dans sa

voiture et rentra à Paris, où son premier soin fut de téléphoner à Quinson pour lui dire : « Ne comptez pas sur ma pièce. Je n'en sors pas, et sans doute je ne la finirai jamais. »

Quinson consterné eut comme Moscat son explication avec Jacqueline. Et celle-ci, comme dans *Vient de Paraître*, lui affirma que son mari terminerait sa pièce, qu'elle s'en portait garant.

Et toujours comme dans *Vient de Paraître*, ces atermoiements, ces discussions, ces complots, eurent leur effet stimulant sur l'imagination de l'auteur et la pièce fut jouée en novembre 1927, sans que la critique se doutât jamais qu'Edouard Bourdet y avait fait sa propre satire aussi bien que celle des hommes de lettres en général.

■ ■

Ce séjour à Trianel et l'impossibilité où il fut de travailler détermina Edouard Bourdet à se retirer dans la solitude quand il écrivait une pièce.

A Paris, quai d'Orsay, son cabinet de travail isolé au fond de l'appartement lui aurait assuré une paix relative, s'il n'y avait pas eu le téléphone auquel il ne pouvait pas toujours se dérober. Sa Maison Blanche de Tamaris dominait la rade de Toulon et la beauté de ce lieu qu'il aimait étalait trop de distractions à sa vue et l'empêchait de se concentrer sur la page commencée.

Il prit donc l'habitude d'aller s'installer à Versailles, au Trianon, d'où il pouvait revenir facilement à Paris pour un dîner ou un spectacle qui le délassait.

L'altitude lui réussissant, il alla aussi plusieurs fois l'été à Saint-Moritz. Il descendait au Suvretta, lieu tranquille pour gens âgés et fatigués, où le confort parfait et la lourde solennité de ce Palace lui assuraient l'ennui et le travail. (Il y aperçut une fois, caché au plus profond d'une famille, un personnage dégénéré et plein de tics qui lui inspira le Bob Laroche des *Temps Difficiles*.)

Il écrivait vite ; il lui suffisait de six semaines ou deux mois pour achever une œuvre. Seulement auparavant il y avait pensé longuement. Il ne faisait jamais de plan, mais la construction d'une comédie était l'objet de minutieuses méditations. Des jours durant, il « promenait » un sujet. Il marchait infatigablement dans Paris. Quand il était las, il s'asseyait sur un banc ou une chaise dans un square, le regard dans le vide, ne voyant rien ni personne. Un été particulièrement chaud il avait adopté le premier étage de la Tour Eiffel, où il tournait en rond dans les courants d'air.

Il lui arrivait aussi d'essayer à mi-voix quelques répliques, ce qui pouvait surprendre les passants sans qu'il s'en souciât le moins du monde, car personne ne fut moins attentif que lui à l'effet qu'il pouvait produire.

Ce n'est que lorsqu'il avait ses trois ou quatre actes solidement établis dans la tête qu'il commençait à les écrire. Il ne se lançait jamais, comme tant d'autres, à l'aveuglette, sur la foi d'une jolie idée de premier acte, comptant sur ses personnages pour lui apporter le dénouement. C'était presque toujours la solution à une situation, l'aboutissement logique d'un caractère qu'il trouvait d'abord, et il réfléchissait en quelque sorte à rebours, inventant peu à peu le milieu et les personnages engendrant le conflit.

Certains critiques lui ont reproché, par exemple, le dénouement brusqué des *Temps Difficiles*, la soudaine intrusion du cinéma dans la vie d'Anne-Marie, lui apportant la possibilité de gagner l'argent qui aidera sa famille

ruinée. Or c'était cela le point de départ de la pièce ; la Beauté devenue capital-or. C'est pour exploiter cette idée qu'il avait conçu l'étonnante famille Antonin Faure, le singulier Bob Laroche, et entrevu l'écroulement des plus sûres valeurs bourgeoises.

Mais au Théâtre il y a une loi plus forte que toutes les autres, c'est celle du dernier métro. Il faut tout dire en moins de trois heures. Pour l'esprit fécond d'Edouard Bourdet et pour une pièce aussi riche que *Les Temps Difficiles*, c'était un peu court. Et voilà pourquoi Anne-Marie prédestinée par l'auteur à sauver les siens par sa beauté, sembla n'y penser qu'un quart d'heure avant le baisser du rideau, ce qui choqua des esprits chagrins.

Le dialogue ne lui donnait jamais aucun mal à composer et il écrivait scrupuleusement, dans l'ordre rigoureux de la construction de la pièce, les scènes les unes après les autres jusqu'à la dernière.

Mais au plaisir d'en avoir fini succédait immédiatement une longue période d'angoisse. Edouard Bourdet n'était jamais content de ce qu'il avait fait, et tant que la carrière d'une de ses œuvres se poursuivait il conservait des doutes sur sa valeur ou son succès.

Les répétitions étaient une suite d'épreuves dont il sortait les nerfs brisés. Il est sans doute déprimant de voir ânonner ou écorcher son texte pendant des semaines. Peu d'acteurs en effet ont la conscience d'arriver à une première répétition sachant leur rôle, même si celui-ci leur a été distribué des mois plus tôt. La plupart comptent sur le travail en commun pour fixer leur mémoire. Et puis il y a ceux qui adoptent, une fois pour toutes, une expression incorrecte, un mauvais tour de phrase, enrichi de préférence d'une faute de français. L'admirable Julienne Cheirel ne put jamais, au premier acte du *Sexe Faible*, dire autrement que : « Monsieur je suis ici chez moi, et je vous prie d' « en sortir. » « De sortir, Madame », criait chaque fois Edouard Bourdet dans l'ombre de la salle. Elle le regardait étonnée, ne comprenant pas cette manie de l'interrompre au milieu d'une scène véhémente, qu'elle enlevait dans un si bon mouvement.

Et puis il y a encore l'étoile, la vedette, qui soudain se désaffectionne de son rôle. Ainsi Victor Boucher, au bout de quelques répétitions de ce même *Sexe Faible*, conçut subitement des inquiétudes sur l'opportunité d'interpréter un personnage qui pour la première fois de sa carrière ne fût pas un amoureux. — « Vraiment vous n'avez pas besoin de moi pour jouer le maître d'hôtel, n'importe qui ferait aussi bien l'affaire », disait-il à l'auteur. Celui-ci mit des heures et beaucoup de patience et d'éloquence à le convaincre que, justement, il était indispensable, et jusqu'à son triomphe devant le public, le cher Boucher resta inquiet, ce qui ne rassurait pas non plus Edouard Bourdet, à qui il n'en fallait pas tant pour désespérer.

Il indiquait merveilleusement aux acteurs l'intonation exacte. Mais il faisait peu de compliments, ce qui les affligeait aussi. Marguerite Deval raconte qu'après de laborieuses répétitions de *La Fleur des Pois*, où elle avait l'impression de ne jamais contenter l'auteur, celui-ci lui dit un soir : « C'est très bien maintenant ». Elle ne s'en doutait pas, et fut si déconcertée, après ces longues après-midi énervantes, par ce compliment mesuré, que sortant du Théâtre elle se mit à marcher droit devant elle et se retrouva, étonnée, place de la République.

Quelquefois, tout de même, Edouard Bourdet avait la joie de voir ses pièces comprises, sues, et interprétées dans le sentiment même où il les avait écrites, dès la première répétition par ses principaux interprètes. Et il aimait aussi à rappeler le bonheur que lui avaient donné Yvonne Printemps et Pierre Fresnay, la veille de la Générale de *Margot*, en jouant en tenue de

ville toute la pièce, avec une intelligence, une sobriété, une émotion que le public n'a peut-être jamais discernées, distrait qu'il était par les ravissants décors et costumes de Bérard.

Le jour de ses répétitions générales, Edouard Bourdet, était, comme sans doute tout auteur dramatique digne de ce nom, extrêmement nerveux. Mâchonnant son éternelle cigarette, il montait assister au spectacle tout en haut du théâtre « aux petites places ».

Un crayon à la main il notait ce qu'il remarquait, aussi bien les réactions du public que les défaillances d'un comédien, les erreurs d'un machiniste ou celles d'un électricien, descendant rapidement les étages pour signaler un projecteur qui ne marchait pas, ou une porte mal fermée.

Une fois seulement, il n'eut pas le courage d'être dans la salle. C'était pour *La Prisonnière*. En 1926 le sujet risquait de choquer et pouvait provoquer un scandale qui eût rendu pénible à l'auteur de se trouver mélangé au public. Durant le deuxième acte, Edouard Bourdet, dissimulé en coulisse derrière un portant, écoutait anxieusement la scène des deux hommes, celle où d'Aiguine explique à Jacques quel est le véritable danger qui menace son foyer. La qualité du silence faisait bien augurer de l'intérêt que les spectateurs prenaient à cette révélation, mais les tonnerres d'applaudissements qui saluèrent la sortie de Jean Worms qui jouait d'Aiguine et qui, au dire de son habilleuse, risquait l'emboîtage, firent de cette épreuve un des meilleurs souvenirs de théâtre qu'eurent jamais l'auteur et l'interprète : ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre avec cette émotivité que suscite la rampe.

Edouard Bourdet remporta toujours des succès. Les uns éclatants, tous incontestables. Et jamais il ne fut satisfait. Il disait, au soir d'une brillante « Couturière » : « Oui cela a bien marché, mais il n'y avait que des amis, attendons la critique ». Le lendemain, celle-ci se laissait-elle aller à l'applaudir qu'il doutait encore : « Cela ne veut rien dire, il faut voir ce que dira le public ». La première était-elle triomphale, il hochait la tête dubitativement : « Ce qui comptera ce sera le premier samedi. » Jouait-on à bureau fermé ce samedi-là et les suivants : « C'est une pièce qui part en flèche, mais qui ne durera pas longtemps. » Et que disait-il quand elle tenait l'affiche un an, deux ans comme cela s'est vu quelquefois : « Oui, mais Brisson m'a fait un mauvais article ».

■ ■

Edouard Bourdet était un admirable lecteur de ses pièces. Il les racontait très mal, lentement, modestement, avec une mauvaise volonté évidente, craignant de se trahir, de déformer sa pensée. Mais il les lisait avec un art consommé. Aurait-il pu les jouer ? Cette idée ne l'effleura pas, mais beaucoup de ses personnages, n'auront jamais été interprétés avec le tact, la justesse ou l'émotion contenue qu'il savait si bien indiquer. Les comédiens qui avaient de l'oreille profitaient grandement de ces lectures qui leur laissaient si peu à deviner sur la psychologie de leur personnage.

Mais en plus de la lecture indispensable aux comédiens, il y avait la lecture aux amis. Lecture traditionnelle, à laquelle Edouard Bourdet attachait une grande importance. C'était la première « sortie » de la pièce, son premier contact avec le public. Même si celui-ci n'est formé que d'amis, ses réactions sont très tangibles. On discerne aisément si son silence est fait de distraction, d'ennui ou d'intérêt.

Cette épreuve préliminaire servait aussi à Edouard Bourdet pour découvrir les longueurs. Ce n'était pas en interrogeant son auditoire, mais s'il

l'avait senti inattentif, il était fixé. Et encore disait-il : « Ce n'est jamais les répliques dont l'auditeur a semblé se désintéresser qu'il faut couper, c'est avant, bien avant ».

Ce petit choix d'élus qui accourait fidèlement sur un coup de téléphone annonçant une lecture, Edouard Bourdet ne le composait pas au hasard. Il ne comprenait pas que les meilleurs amis. Beaucoup parmi ceux-là n'étaient pas convoqués, ne le furent jamais : ils conservaient ainsi leur fraîcheur d'impression pour la représentation. Mais il y avait d'abord ceux qui avaient demandé à venir et ceux qui par leurs réactions diverses pouvaient apporter d'utiles enseignements. Par exemple celui qui sans s'en douter représentait le « gros public », celui-là le bon sens. Celle-ci n'était là que parce qu'elle riait très bien, cette autre parce qu'elle ne retenait pas ses larmes et ceux-ci parce que le sujet pouvait les toucher particulièrement. (Mais s'en apercevaient-ils toujours ?)

Et puis Francis Poulenc, parce qu'il adore le théâtre, Marcel Achard parce qu'il aimait et admirait Edouard Bourdet, Jean Cocteau parce qu'il trouvait des choses ravissantes à dire, François Mauriac, parce qu'il était très difficile à contenter, et Jacques Février parce qu'il exprimait toujours crûment non seulement ce qu'il pensait, mais encore ce que les timides ou les hypocrites lui confiaient de leurs impressions.

Si tous n'étaient pas toujours d'accord sur la pièce, ils l'étaient cependant sur un point : le talent de lecteur de l'auteur. Tous ceux qui l'ont entendu lire *Le Sexe Faible* entre autres, n'ont jamais oublié la maestria avec laquelle il prenait tous les accents étrangers. Certains ont prétendu même que cette comédie, pourtant jouée de façon éblouissante, ne retrouva jamais à la scène la parfaite unité d'interprétation qu'il savait lui donner.

Sa voix mesurée, d'un timbre émouvant, assourdie et cependant claire et nette ne se fatiguait pas. Et il allait sans défaillance et sans verre d'eau, jusqu'au bout des actes les plus longs.

■ ■

C'est à Tamaris que se décida pour Edouard Bourdet sa carrière d'Administrateur à la Comédie-Française.

Il venait de terminer *Fric-Frac* et se reposait non seulement d'avoir écrit cette comédie, mais d'avoir dû aller pour se documenter dans de mauvais lieux en compagnie de mauvais garçons.

C'était en 1936. Il avait fait jouer le 30 janvier 1934, *Les Temps Difficiles* et cette satire de la bourgeoisie française avait été décrétée par certains inopportune. On se souvient en effet du 6 février 1934 qui suivit de peu la première représentation de cette œuvre prémonitoire. « Monsieur Edouard Bourdet, écrivait-on, dans *Candide*, serait bien inspiré en retirant de la scène, son sombre drame anti-bourgeois ».

Dans une époque troublée comme celle où l'on entrait, la satire devient malaisée et Edouard Bourdet décida, pour changer, d'écrire une comédie à laquelle on ne pourrait reprocher aucune tendance sociale. Et après avoir fait jouer *Margot* en 1935, pièce où l'inceste, sujet qui le tentait, était effleuré, il s'amusa beaucoup à composer *Fric-Frac*.

Il avait fait la connaissance d'un chef de figuration au Studio Nathan. Et celui-ci qui l'avait pris en amitié, l'initia à l'argot, langue difficile et qui change de saison en saison.

Ils allaient ensemble dans les bals musettes chez Canava, chez Bouscatel,

à la Valence ou au Petit Balcon, et là Edouard Bourdet consentait à passer pour un « cave » pour jouer à « la passe » avec les habitués de l'endroit.

Il alla aussi avec son fidèle cicerone, voir les bonneteurs à la sortie du Tremblay. Les rabatteurs, les « barons », l'amenaient jusqu'aux « Tapeurs », ceux qui tiennent les cartes, et il perdait tout ce qu'il voulait bien perdre.

Il fit aussi la connaissance de Radek le Tunisien, qui avec une canne piquante ramassait les tickets gagnants du Pari-Mutuel jetés par erreur, et qui lui expliqua les soins qu'exigeait la pointe de son bâton.

« J'ai vu là, écrivit-il à quelqu'un, la lie de la population, des figures « atroces, écœurantes. Un seul visage fin, énergique, aux contours précis, « lèvres serrées, menton saillant, pas une once de graisse, des muscles, de la « résolution. C'était un tueur : Le Peau-Rouge. »

On conçoit qu'après ces études de mœurs, il ait eu besoin d'air pur. Il partit donc à la fin de juillet pour sa Maison Blanche. Il y était depuis une quinzaine de jours, quand un matin le Directeur des Beaux-Arts lui téléphona pour lui demander s'il accepterait de diriger la Comédie-Française.

Jean Giraudoux allant à Cannes, s'était arrêté la veille à Tamaris pour dîner avec lui, et lui avait raconté qu'à la suite de conversations entre Jean Zay, le ministre de l'Education Nationale, et Jouvet, on lui avait proposé la même chose, mais qu'il avait refusé : « Parce que, disait-il, je n'ai pas le goût de l'autorité qu'il faut exercer et aussi parce que je tiens au poste que j'occupe en ce moment aux Affaires Etrangères, et que j'ai même l'intention de développer d'ici peu. Mais ajoutait-il, je sais qu'on va vous pressentir, et je trouve que vous devriez accepter. Car il est important que des gens comme vous entrent dans l'équipe de fonctionnaires du pays. »

Le coup de téléphone qu'Edouard Bourdet reçut le lendemain le trouva donc préparé. « Je veux 200.000 francs de traitement, répondit-il nettement, n'entrer en fonctions que le 15 octobre (à cause des répétitions de *Fric-Frac*) et liberté de manœuvres pour le choix et la distribution des pièces. » Approuvant par ailleurs le projet de la collaboration des quatre metteurs en scène, Baty, Copeau, Dullin et Jouvet, qui était une vieille idée à lui exposée à Mandel un an et demi plus tôt.

Et le lendemain, il partait pour Paris, où il resta quarante-huit heures pour voir le ministre Jean Zay.

« Pour faire venir les gens à la Comédie-Française, lui dit-il, il faut donner de beaux spectacles. Pour donner de beaux spectacles, je vois trois conditions. La première que vous avez déjà résolue de la façon que je préconisais moi-même ; les quatre metteurs en scène, qui ont prouvé ailleurs qu'ils savaient monter de beaux spectacles. La deuxième que ce ne soit pas les comédiens qui choisissent lesdits spectacles. La troisième, que ce ne soit pas les comédiens qui les distribuent. »

« D'accord, d'accord, répondit le ministre pressé et attendu au Sénat. Vous avez carte blanche. » Ce n'était pas là façon de dire, et Jean Zay ne fut jamais pour la Comédie-Française un de ces ministres zélés qui confondent la technique théâtrale avec la politique. Il n'encombra pas l'Administrateur de conseils superflus ou de protégés de son choix. Il fut durant quatre ans fidèle à la parole donnée ce jour-là, et Edouard Bourdet dut à sa loyauté de mener à bien la tâche qu'il lui avait confiée.

C'est donc en plein mois d'août 1936, le treize, qu'Edouard Bourdet fut nommé Administrateur de la Comédie-Française. « J'aurais préféré une autre date, disait-il souvent ».

Son entrée en fonctions se fit comme il l'avait demandé le 15 octobre 1936 au lendemain de la générale de *Fric-Frac*.

Il était assez amusé en pensant que ses débuts dans la carrière de fonctionnaire de la République coïncidaient avec l'apparition sur une scène du Boulevard de sa pièce la moins solennelle, la plus éloignée qui soit du ton Comédie Française.

C'est donc avec bonne humeur qu'il prit possession du bureau de l'Administrateur. C'est une pièce carrée, avec deux hautes fenêtres donnant sur la place et entièrement tendue de tapisseries, y compris le plafond. Ce qui donne l'agréable sensation d'être isolé et calfeutré dans une boîte. Dans une maison où les murs ont des oreilles, où les querelles intestines résonnent comme le bruit de la mer dans un coquillage, il est plaisant de se sentir à l'abri des vents et des marées, dans un réduit bien clos. Trop clos aussi, car l'Administrateur ne peut sortir sans emprunter l'escalier des Comédiens et sans passer devant la loge du concierge de la place du Théâtre Français, redoutable officine de potins et de ragots. Edouard Bourdet déplora toujours, que l'adjonction d'un bar blanc et or d'un style 1925 qui jure fâcheusement avec le grand foyer auquel il est contigu, eût amputé son bureau d'un escalier particulier qui lui aurait permis de rentrer dîner quelquefois à l'heure, sans être obligé de passer par un palier où l'attendaient toujours nombre de solliciteurs.

Pourtant une fois où il descendait seul ledit escalier, il fut le témoin d'une scène assez réjouissante. Le Doyen des Sociétaires arrêté devant un buste de Molière qui orne l'une des marches, après avoir pieusement déposé sur son socle un petit bouquet, lui faisait ses dévotions à haute voix : « Eh bien, mon bon maître, disait-il, êtes-vous content de moi ? Trouvez-vous que j'ai bien mérité de votre Illustre Maison, etc... » et ne s'arrêta, faussement confus, que quand il vit l'Administrateur passer devant lui, plus étonné que touché par cette mise en scène.

■ ■

Les coulisses de la Comédie-Française sont uniques au monde. Partout des tapis rouges et jamais, comme à l'Opéra par exemple, de ces couloirs aux parquets ternes, où l'arrosoir doit déposer des huits humides pour retenir la poussière. Une profusion de bustes et de tableaux évoque un long passé. Tout contre la scène, la loge de Rachel, basse et mystérieuse, semble encore retenir entre ses boiseries grises sa petite ombre ardente. Au Foyer des Artistes, le sourire de Jeanne Samary immortalisé par Renoir scintille sur le mur. Les étages qui montent aux loges d'acteurs portent des noms qui leur font battre le cœur : Talma, Samson, Mars, Rachel encore, et il n'est pas jusqu'aux magasins d'accessoires, à qui leurs fenêtres ne confèrent luxe et poésie en ouvrant sur le Palais-Royal.

Edouard Bourdet était sensible à cette atmosphère de maison bien entretenue et embellie par des générations successives. Quelques récentes innovations lui parurent cependant moins heureuses, et il chercha tout de suite à effacer leur trace.

On avait enlevé, par exemple, l'ancien rideau de la scène, une magnifique draperie rouge peinte en trompe l'œil et dont les plis pompeux et profonds, soulevés par des cordelières d'or, semblent tout gonflés des secrets du spectacle. On l'avait remplacé par un rideau sans mystère que le nouvel Administrateur fit tout de suite enlever pour replacer le premier, que, par bonheur, on avait roulé et conservé dans un coin.

Il eut plus de mal pour remettre en état l'éclairage de la scène. Les quatre metteurs en scène consultés avaient déclaré les soi-disant améliorations apportées précédemment inutiles, et même fâcheuses, et Jouvet, en une séance qui divertit fort Edouard Bourdet, se chargea de dire tout crûment ce qu'il en pensait à l'architecte responsable. « Votre cyclorama... vos tourelles blindées... vos projecteurs... toutes vos casseroles... tout ça c'est très joli, mais ça ne sert à rien, qu'à limiter la profondeur de la scène, et à rétrécir le manteau d'Arlequin ». Et Jouvet obtint à peu près les modifications qu'il voulait, sauf pour le cyclorama qui resta, mais dont il ne se servit jamais.

■ ■

Pour établir un contact étroit entre les quatre metteurs en scène qui devenaient ses collaborateurs, Edouard Bourdet institua, chez lui, un déjeuner du jeudi qui les réunissait tous.

Louis Jouvet était déjà un ami. Mais une prévention contre les auteurs dits du « Boulevard » avait toujours éloigné les trois autres de toute relation directe avec l'auteur de *La Prisonnière*. C'est pourtant en allant précisément assister aux représentations de cette pièce à New-York que la glace avait légèrement fondu entre lui et Copeau pendant la traversée qu'ils avaient faite ensemble sur le même bateau. Mais ils n'avaient, depuis lors, guère eu l'occasion de se revoir. Baty et Dullin lui étaient personnellement inconnus. Et c'est avec une grande curiosité qu'ils s'observèrent durant ces premières rencontres.

Gaston Baty, froid en surface, prudent, mais en même temps chaleureux et enthousiaste, lui plut tout de suite, et il sentit qu'il pourrait s'entendre avec lui.

Avec Charles Dullin, plein de méfiante réserve, la confiance ne s'établit que peu à peu. Mais Edouard Bourdet appréciait ses jugements sûrs et presque toujours conformes aux siens.

Pour ce qui est de Copeau les choses ne furent pas aussi simples. Il procédait par questions : « Est-ce que vous ne croyez pas que... ? Est-ce que vous n'avez pas pensé que... ? » Edouard Bourdet souffrait de ses réticences, de ses précautions oratoires, de ses phrases commencées et brusquement interrompues. Il se plaignait aussi de ne jamais pouvoir lire sur son visage.

Quant à Jouvet, à ces déjeuners, il faisait un peu figure d'enfant terrible. Une longue pratique de Copeau, qui avait été son patron au Vieux-Colombier, lui avait enseigné comment il fallait le prendre et il amusait Edouard Bourdet par un franc parler qui décontenançait souvent les autres.

Dès le premier jour ils se mirent tous d'accord, sur ce que Baty appelait un « époussetage », Dullin un « nettoyage » et Jouvet un « rapetassage » des classiques.

Certains décors dont on se servait alors étaient tels que, disait Edouard Bourdet, « les baladins de village qui jouent sur un tréteau n'oseraient pas se contenter de ça ».

Aussi l'on commanda à l'architecte Sue un décor transformable pour la tragédie et quelques pavillons Louis XIII pour les extérieurs de Molière. Un intérieur XVIIe siècle fut exécuté par Jean-Michel Frank, pouvant servir aussi bien pour *Tartuffe*, *Le Malade Imaginaire* ou *Le Légataire de Régnard*, et c'est encore Jean-Michel Frank qui fit un salon XVIIIe pour jouer Marivaux.

Et l'on se mit à l'œuvre, les Quatre se partageant la besogne.

Ils n'étaient pas toujours d'accord, ou bien au contraire, se rencontraient dans leur même désir de monter une pièce. C'est ainsi que Copeau et Jouvet se disputaient *Don Juan* et *Le Menteur* (qu'ils ne montèrent finalement ni l'un ni l'autre). Baty méditait une nouvelle mise en scène de *Bérénice*, ramenant entièrement la sympathie du public sur Titus. Il songeait en outre à la première partie du *Faust* de Gœthe, à *Psyché* et ne cachait pas son goût pour le père Dumas. Dullin disait à Edouard Bourdet : « Pour fixer vos idées, lorsque vous penserez à ce que je peux faire : de préférence le genre fort et très coloré, ou bien la farce ».

■ ■

Le premier spectacle des Quatre fut *Le Misanthrope*, remonté par Copeau. Jouvet avait refusé de s'en occuper, parce que disait-il, il n'y avait pas d'acteur pour jouer Alceste. Copeau se contenta de Clariond, dont la vague ressemblance, sous sa perruque Louis XIV avec Molière, était assez émouvante. Marie Bell avait une robe de couturier, exagérée et sans style ; cependant Edouard Bourdet connut une de ses premières joies d'Administrateur en surveillant les répétitions. Il aimait à raconter l'une des dernières.

Assis avec Copeau dans l'ombre solennelle de cette grande salle, sur la scène on « filait » la pièce déjà sue, et, plaisir de roi, on jouait pour eux seuls. Le décor était planté, et les acteurs étaient en costumes de ville. La comédie est si belle, qu'elle ne souffrait pas de cette disparité, et gagnait au contraire une couleur nouvelle. Marie Bell-Célimène en petit tailleur écossais à jupe très courte, dédaignant de s'aider d'aucun accessoire, fumait des cigarettes et à la fin de sa scène avec Arsinoë, fit pirouetter d'une main dans l'autre sa boîte d'allumettes avec tant de désinvolture, que le jeu du traditionnel éventail n'aurait pu mieux traduire son insolence. Edouard Bourdet citait ce trait, comme celui d'une actrice-née, celui d'une parfaite « bête de théâtre », selon une expression favorite du vieil Antoine.

Marie Bell, indisciplinée, folle, charmante et tellement douée devint de ce jour une véritable amie pour Edouard Bourdet. Leurs relations avaient débuté par une brouille. Elle avait pris quelques années plus tôt la direction du Théâtre des Ambassadeurs, et désirait représenter une pièce d'Edouard Bourdet. Leurs rapports de directrice à auteur, avaient été orageux, et s'étaient terminés par un procès. Mais comme elle l'avait souhaité spirituellement dans une lettre qu'elle lui écrivit quand il devint son Administrateur, « le Roi de France sut oublier les injures faites au Duc d'Orléans ».

■ ■

Gaston Baty, abandonnant des projets plus ambitieux, se décida, pour ses débuts à la Comédie-Française, à remettre en scène le *Chandelier*. Il s'agissait de ramener rue de Richelieu le public, le grand public, aussi bien que le gros public, et l'on pensa qu'une pièce d'amour y réussirait. Ce fut un triomphe. On adora le décor de Marty, cette petite maison compartimentée et réglée comme une boîte à musique. Personne ne souffrit du vertige quand Clavaroche prit Jacqueline sur ses genoux, au premier étage, sur le bord dangereux du praticable. Nul ne s'étonna du ruissellement d'électricité que l'arrosoir déversait sur les bégonias. On était enchanté, grâce à la plantation permettant de surveiller à la fois le jardin, l'étude du notaire, la chambre de Jacqueline, les couloirs où Maître André promenait sa bougie, de voir pour la première fois la comédie de Musset, ingénieusement découpée, se dérouler sur un rythme facile à suivre.

Et puis c'était joué à la perfection. Madeleine Renaud et Julien Bertaut étaient « le couple idéal ». De fait, la malice, la grâce, la tendresse de celle-là et la timide ardeur de celui-ci pouvaient difficilement s'égaler.

Edouard Bourdet donna le soir de la première une réception au Grand Foyer du public. Tout le Théâtre était fleuri, des gardes municipaux en uniforme de gala formaient la haie sur le Passage du Président de la République. Un buffet, un orchestre pour danser, tout contribua au succès de cette soirée, où avait été convié, comme disent les journaux, le Tout Paris des Lettres, des Arts et du Monde.

Et six semaines après l'entrée en fonction d'Edouard Bourdet et des Quatre, la Comédie-Française se trouvait remise à la mode.

■ ■

Louis Jouvet s'attaqua à une œuvre difficile. Il voulut inaugurer le cycle Corneille pour le tricentenaire du *Cid*, en montant *L'Illusion Comique*. Il demanda à Christian Bérard de faire les décors. Cette collaboration donna lieu à un spectacle magnifique, précieux, rare, mais qui fut mal compris du public. La pièce bizarre et mal construite le déconcerta. L'intrigue lui parut compliquée, difficile à suivre, les vers assez plats, les plus jolis se trouvant dans la partie parodique de la pièce, et ne pouvant par conséquent être dits de façon à en exprimer le charme et la grâce.

Pourtant c'était la première fois qu'on voyait une mise en scène se dérouler sur ce rythme rapide et mystérieux. Jamais le rideau ne se baissait. Les changements se faisaient « à vue » et cependant sans qu'on les vît se faire. Des draperies de velours noir permettaient l'apparition imprévisible de la grotte du magicien, de la maison d'Isabelle avec son perron et ses vases de plâtre, du cygne qui lui servait de chariot, du petit théâtre doré. Tout cela surgissait miraculeusement lumineux grâce au mercure employé par Jouvet, soit du fond de la scène, soit du côté « cour » ou du côté « jardin », tandis que la prison de Clindor, grande cage aux barreaux blancs, descendait des cintres. C'était une féerie où l'attention du spectateur n'était jamais lassée.

Edouard Bourdet que la perfection technique de cette réalisation aussi bien que la beauté des décors et des costumes enchantait, fut profondément déçu de ne pas faire de salles combles avec cette pièce « capricieuse », comme Corneille l'avait qualifiée lui-même.

■ ■

Charles Dullin accepta de mettre en scène *Chacun sa vérité*. Il fit lui-même un décor qu'exécuta avec goût et raffinement Suzanne Lalique.

Edouard Bourdet qui connaissait depuis longtemps le talent de Suzanne Lalique la chargea de diriger à la Comédie-Française l'atelier des costumes, et éventuellement de faire ou retoucher certains décors. C'est une personne tranquille et doucement entêtée, qui sut se faire aimer et écouter de tous. Ce n'est pas une tâche aisée, quand on songe que les grandes occasions de drame, à la veille d'une première, naissent toujours des robes des femmes et des complets des hommes, et à plus forte raison des costumes quand il y en a. Il faut une grande diplomatie et une patience d'ange, pour aplanir les difficultés qui surgissent entre les acteurs, les couturiers, les dessinateurs et les couturiers. Suzanne Lalique sut avoir l'une et l'autre.

L'œuvre de Pirandello fut admirablement jouée. Tous les rôles étaient très bien distribués, et Edouard Bourdet remarquait avec satisfaction l'avantage pour une pièce d'être interprétée par une troupe de comédiens, quand on réussit à la discipliner, et que chacun du plus petit jusqu'au plus grand connaît son métier.

■ ■

Edouard Bourdet, dès qu'il était dans la salle, assis aux répétitions, derrière cette grande table de travail que l'on pose sur les fauteuils d'orchestre, entre un téléphone le reliant aux machinistes et le fidèle Mathis, directeur de la scène, qui devint vite son plus précieux et plus dévoué collaborateur, était heureux et se passionnait pour son labeur difficile. Il aimait aussi écouter les représentations, ou certains moments de celles-ci, dans l'ombre de son avant-scène. Un petit sofa adossé à la cloison, lui permettait de tourner le dos au public, d'en être ignoré et d'assister au spectacle, comme Philippe II à l'Escurial assistait à la messe, caché à tous les yeux, dans une petite salle derrière l'autel.

Mais à ses plaisirs d'homme de théâtre s'ajoutaient les difficultés de l'administration. Les Sociétaires et les Pensionnaires lui causaient beaucoup de soucis. Ils étaient au nombre d'une soixantaine, ne s'entendant pas tous entre eux, et tous avaient leurs récriminations et leurs doléances, qu'ils entendaient exposer en particulier à leur Administrateur. Celui-ci eût été débordé, si Emile, important personnage, chef des huissiers, n'eût monté bonne garde. Une Sociétaire, au début, lasse sans doute de n'être jamais reçue ou convoquée, avait trouvé ce « truc » de dire à Emile : « Voulez-vous demander à l'Administrateur s'il m'attend ? » espérant que, distrait un jour, Edouard Bourdet dirait oui.

Car il eut vite la réputation auprès de certains d'être sévère et redoutable. Madame Dussane l'avait surnommé Assuérus.

Il s'attaqua tout de suite à la question des « Chefs d'emploi ». Est chef d'emploi tout Sociétaire à part entière. C'est-à-dire que jusqu'à leur retraite ces sociétaires peuvent jouer un rôle d'ingénu ou d'amoureux s'il est de leur emploi. Edouard Bourdet qui trouvait inadmissible de ne pas voir les rôles jeunes interprétés par des jeunes, fut quelquefois cruel en effet dans sa lutte contre cet abus. Une des sociétaires d'alors, jouant dans une ville de province, avec un camarade plus jeune qu'elle, appela celui-ci dans sa loge pendant un changement. « Viens voir », lui dit-elle, et ouvrant un peignoir sous lequel elle était nue : « Voilà ce que monsieur Bourdet appelle une vieille femme. »

■ ■

Edouard Bourdet, au cours de son passage à la Comédie-Française eut le bonheur de susciter et d'encourager les débuts de François Mauriac au théâtre. Il lui avait demandé, pour accompagner *L'Illusion Comique*, un à-propos sur Corneille. Mauriac refusa parce que, dit-il, « Corneille est le seul auteur du XVIIe siècle avec lequel je n'ai aucune communication ». Et il parla ensuite à Edouard Bourdet d'un projet de Tartuffe moderne, qu'il avait eu, mais auquel il avait dû renoncer. Celui-ci l'engagea vivement à l'écrire, et c'est ainsi qu'*Asmodée* fut représenté au Théâtre Français. Ce fut Copeau qui assuma la responsabilité de le mettre en scène, et il le fit avec un tact et une intelligence de l'œuvre, dont Mauriac lui sut toujours gré. *Asmodée*, on le sait, est toujours au répertoire du Théâtre Français et y fait encore des salles combles.

Jean Giraudoux, à qui son ami avait demandé de lui donner une pièce pour marquer son règne d'Administrateur lui avait promis de lui faire une Electre, à laquelle il songeait depuis longtemps. Ce fut finalement l'Athénée qui en bénéficia, et à Edouard Bourdet qui se plaignait amèrement, Jean Giraudoux apporta un soir le *Cantique des Cantiques*. Il lui en fit lecture en soupant quai d'Orsay avec lui et Jouvet. Cet acte ravissant eut en outre le bonheur d'avoir Vuillard comme décorateur. Jean Giraudoux avait de l'amitié pour Vuillard qui avait fait un très beau portrait de lui, et il fut heureux de le retrouver aux répétitions. Mais le public qui adore Giraudoux chez Jouvet, l'aime moins à la Comédie-Française. Pourquoi ? C'est encore un de ses mystères.

■ ■

Il y avait quatre ans qu'Edouard Bourdet avait quitté la Comédie-Française lorsque, en juin 1944 le gouvernement d'Alger lui fit demander de prendre en mains la réorganisation de tous les théâtres français. Il ne croyait devoir assumer cette charge que dans la clandestinité et, à titre provisoire, pendant quelques semaines après la Libération. Il fut au contraire nommé Directeur des Spectacles et de la Musique aux Beaux-Arts. Tâche considérable à laquelle il se donna entièrement comme à tout ce qu'il entreprenait, qui ne lui laissait aucun loisir et qui l'épuisa.

La carrière d'Edouard Bourdet commença par *Le Rubicon* qui fut joué pour la première fois le 17 janvier 1910.

Trente-cinq ans plus tard, le 17 janvier 1945, il était en train de lire, quand un peu après minuit un malaise le prit soudain. C'était une embolie. Tout fut fini en quelques instants.

DENISE BOURDET

IMAGES DE LA VIE DU PARADIS[1]

IV

Leurs longues ailes repliées et serrées dans un étui tout à fait invisible sous leurs blouses de chimistes, les anges travaillaient devant des tables d'agate. Les uns trituraient, au mortier, de l'argile, des sels, des pépites. Les autres, attentifs à la cucurbite ou au serpentin d'un alambic, observaient la distillation des liqueurs. D'autres encore malaxaient des pâtes et en formaient des sphères ou des anneaux. La lumière était vive et prodiguée. Le Père déambulait de long en large, dans l'espace libre entre les tables. Il était, ce jour-là, vêtu d'un sarrau sans macule et portait, sur ses cheveux gris, une calotte toute semblable à celle des chirurgiens. Jezraël le suivait pas à pas, qui est l'ange de la genèse permanente.

De temps en temps, une grande flamme jaillissait d'un creuset. L'ange, avec une longue pince, aussitôt, saisissait un globe incandescent et le présentait au Seigneur de toutes choses. Alors, Jezraël disait, de sa voix placide et nette :

— Maître, c'est la maquette du quatorzième satellite de l'astre Nadeth, de la constellation d'Urie. Vous savez, Maître, que cela ne tournait pas rond, là-dedans. Ils demandaient un quatorzième satellite...

Le Père, d'un mouvement de la tête, fit entendre qu'il n'avait rien oublié de l'astre Madeth. Puis il dit, laconique :

— Quels éléments ?

— Maître, répondit le conseiller à la création continue, c'est un astre de la vingt-troisième classe. Constitution M[8]. Un fond de tellure et d'uranium. Beaucoup de titane et de zambrium. Une pincée de plomb, une idée d'osmium et, pour finir, un nuage de phogor irradiant. En tout, quatre-vingt-sept mille trois cents combinaisons possibles, dont plus de deux milliers correspondent à votre dernière définition de la matière vivante, au sens moderne du mot, mon cher Seigneur.

Sans répondre, le Père saisit le globe, le lança dans l'air, telle une balle, et souffla dessus, comme ferait un enfant sur une bulle de savon. Aussitôt, le globe se mit à tourner d'un mouvement régulier, puis il parut bientôt saisi d'un autre mouvement, giratoire celui-là, et commença de décrire les cercles dans l'espace du laboratoire céleste. Tous les anges, leur travail suspendu, venaient de se mettre à genoux. Alors le Père fit un geste et le globe incandescent, orienté soudain, prit l'essor par une fenêtre ouverte, comme une colombe messagère. Tous les anges s'étaient mis à chanter, saluant ce

1. *Résumé des précédents chapitres* (livraison de novembre) :
Sébastien Maillebois est mort. En compagnie de son ange gardien Siloë il est transporté au Paradis. Petit à petit il découvre les divers aspects du céleste séjour.

nouveau monde qui venait de gagner le large. A peine hors des Demeures, le globe commença de s'éloigner pour rejoindre son poste. Au fur et à mesure qu'il s'éloignait, les anges le voyaient grossir, tournoyer, lancer des rayons et des flammes. Et le Père, cependant, prononçait à mi-voix les paroles sacramentelles par lesquelles il salue toujours la naissance de ses œuvres, même des plus ténues.

— Père, dit alors Jezraël, oserai-je vous rappeler que vous avez promis audience à mon frère Uriel et qu'il se consume de mélancolie en espérant votre bon vouloir ?

— C'est vrai, murmura le Père, qui écarta les bras en un geste d'embarras. J'aime beaucoup Uriel, et ses rapports, toujours bien faits, me sont aussi fort agréables ; mais je ne te cacherai pas, mon ami, que je suis parfois recru. Ils disent, les hommes, dans leur Livre, que je me suis reposé, jadis, le septième jour. C'est une légende, mon pauvre enfant. Je me le rappelle très bien, le septième jour, rien n'était achevé, là-bas. Il me restait à mettre la dernière main partout et à donner le suprême coup d'œil. Se reposer ! Se reposer ! C'est vite dit. A quatre heures de l'après-midi, je n'avais pas encore trouvé le temps de me laver les mains. A cinq heures — oh ! je ne l'oublierai jamais — je venais de passer une tunique propre, et que vois-je arriver ? Je te le demande. Une délégation de crustacés et de mille pattes qui se trouvaient je ne sais où au moment de la distribution des yeux et qui n'en avaient point reçu. Je peux bien avouer que j'étais sincèrement désolé. Que faire ? Je n'allais pas reprendre la blouse, les pinces et le carnet à souche. Et puis, des yeux, des yeux, où en trouver, un dimanche ? Le stock était épuisé. C'est alors que j'ai eu, mon ami, une excellente inspiration. J'ai fait loger, provisoirement, par Melalomas, tous ces aveugles dans les cavernes où l'on n'a pas besoin d'yeux, puisqu'il n'y a pas de lumière. La semaine suivante, je les ai envoyé chercher pour les accomplir, pour leur donner enfin des yeux. Figure-toi, mon cher enfant, qu'ils m'ont fait dire, toujours par Melalomas, qu'ils s'étaient très bien accoutumés à cette vie dans les cavernes, qu'ils me remerciaient pour les yeux, mais qu'ils n'en sentaient plus du tout l'utilité. Avoue que c'est drôle, mon ami, avoue que c'est drôle, la vie ! Alors, tu me parlais d'Uriel...

— Il vous attend, mon cher Seigneur.

— Je ne peux le recevoir ici, fit le Père en fronçant les sourcils. Il ne faut pas confondre les services. Nous allons passer dans le laboratoire des êtres vivants. Fais savoir à Uriel que je l'attends là-bas, sur l'heure, au laboratoire des êtres vivants, dans mon cabinet personnel.

Le laboratoire des êtres vivants est une construction rayonnée, divisée en un grand nombre de secteurs et dominée par une coupole où le Père a fait aménager son cabinet de lecture et de méditation. C'est une grande salle ronde, pleine de livres, de tableaux, d'estampes, de sphères et d'appareils variés. S'il regarde vers le haut, le Père aperçoit les espaces infinis où se meuvent les mondes. S'il regarde vers le bas, il voit un balcon circulaire, qui s'ouvre sur les salles du laboratoire et qui permet de les explorer d'un seul coup d'œil. A l'appel du maître, les anges de la vie prennent leur vol. C'est le vol ordinaire, celui qui se fait par translation simple, sans le secours des ailes. Ils abordent au balcon et viennent présenter au Maître de l'univers le dernier modèle d'araignée, le projet de cornes lumineuses pour les habitants de la planète Nachora, les spécimens des grains de pollen prévus pour la fougère Semeil, qui poussera parmi les glaçons des mondes refroidis, un modèle d'anneau interchangeable pour les vers des marais Sichar, vers fameux parce que le Seigneur les a recommencés onze fois, le nouvel élytre du Galad, qui ressemble à un ongle de Noami, l'ongle de Noami devant ressembler à un pétale de Jasper, le pétale de Jasper ayant été fait par le

Seigneur à l'image de la propre joue de Miamilla, le plus petit des Séraphins.

Le Père s'assit dans le vieux fauteuil couvert d'une peau de mammouth toute pelée par l'usage et mangée aux mites depuis la période Corozaïn. Un long moment, le Père demeura plongé dans une sombre méditation. Puis il poussa deux ou trois soupirs et murmura :

— Je vais dormir une minute.

Les anges du Palais firent silence et Dieu s'endormit.

Parfois, au cours de la longue éternité, Dieu s'endort ainsi pendant une minute pour se délasser de ses fatigues indicibles. A de tels instants, un silence miraculeux tombe sur les mondes. Les hommes de la Terre cessent, tous ensemble, de parler, de crier, de rire ou de se plaindre et ils murmurent, après, qu'un ange a passé. Les plantes s'arrêtent de croître, de fleurir et de fructifier. Le vent tombe sur les plaines marines et les voiles des pêcheurs pendent inertes le long des mâts. Le Père dort une minute seulement, il a les yeux ouverts et c'est en de tels moments de rêverie et d'absence apparente qu'il entend les prières des âmes les plus délicates et les plus humbles, les prières qui ne sont pas formées avec les mots et le souffle de la poitrine, mais par l'offrande et l'élévation d'une âme brûlante.

Bien vite, le Père sortit du sommeil et il dit :

— Que l'on conduise ici mon ange Uriel.

Aussitôt, Uriel parut, car il attendait non loin, dans une fervente méditation, les bonnes grâces de son Maître.

— Qu'as-tu vu, sur la Terre, mon cher fils? dit l'Eternel en passant distraitement les doigts dans la chevelure du voyageur. Ta mission personnelle est d'observer les actes et les travaux des hommes doctes. Qu'ont-ils faits? Que disent-ils?

— Seigneur, répondit Uriel, d'ordinaire, les missions que vous voulez bien me confier durent juste un siècle humain. Si je reviens plus tôt, cette fois, c'est que je vous apporte des nouvelles d'importance.

— Parle donc, mon enfant.

— Seigneur, les hommes ont trouvé le moyen d'apercevoir le peuple infini des tiamons, que vous aviez dérobé, jusqu'à présent, à leur regard.

Le Père éternel répéta deux ou trois fois en hochant la tête : « Tiamons! Les tiamons! » Puis il se prit à rire. C'était un rire généreux, charmant, jeune, comparable au rire d'un enfant, mais si puissant et si clair que, pendant un long temps, on l'entendit rouler et se propager d'astre en astre dans les prairies du ciel.

— Les tiamons! répétait-il. C'est admirable! Ils ont fini par découvrir la multitude immense et variée des tiamons!

— Oui, Seigneur. Et ils ont appelé vos tiamons des microbes, ce qui veut dire, dans leur langage de savants : être vivants très petits.

— Accepté! s'écria le Seigneur en frappant du plat de la main sur la table. Va pour microbes, mon Uriel! Et que l'on me donne les livres, ceux de la première genèse. Les tomes XI et XII, les livres des tiamons ou, si tu préfères, des microbes.

Les anges bibliothécaires prirent leur vol et rapportèrent aussitôt deux gros volumes in-folio qu'ils déposèrent sur le pupitre du Père des mondes. Il venait de retirer ses lunettes. Il les essuya soigneusement, avec un carré de lin très pur. Puis il ouvrit les livres et commença de parler, moitié pour soi, moitié pour les anges qui l'entouraient avec respect.

— Il ne tenait qu'à moi, disait-il, de donner aux hommes des yeux capables de voir distinctement les tiamons, les microbes. Mais, si je l'avais fait, les hommes auraient toujours leur attention dirigée vers des choses infimes, vers des êtres minuscules. Oh! Oh! je les connais, mes enfants, les hommes!

Si je leur avais fait un œil fortement grossissant, ce qui n'était quand même pas d'une difficulté insurmontable, ils n'auraient plus regardé que les extrêmement petits. Ils auraient été subjugués, hypnotisés, fascinés par le tiamon qui fait aigrir le lait, et ils n'auraient même pas vu la vache. Ils auraient observé passionnément le tiamon de la fièvre quarte et ils auraient oublié de considérer le cachalot. Non ! Non ! c'est une question d'échelle, c'est un problème de proportions. Je me suis senti obligé de leur dissimuler d'abord les tiamons, les microbes, comme ils disent. Et voilà qu'ils ont trouvé un moyen de les voir ! Ah ! les monstres ! Je suppose que, pour voir les tiamons, ils se servent d'un jeu de loupes grossissantes.

— Justement, mon cher Seigneur.

— Les tiamons ! les tiamons ! reprit le Père en feuilletant les gros livres, mais c'est qu'il y en a des milliers d'espèces, des dizaines et des centaines de milliers d'espèces. Oh ! je n'oublie rien, je n'oublie personne ! N'empêche qu'il faut avoir la tête à tout sens, réparer ici, rectifier là, trancher les différends, réhabiliter, prendre des sanctions. Les tiamons de la Terre, car je ne parle que ceux de la Terre, sont parmi les œuvres de la troisième grande journée. Quelle multitude ! Certains sont de déliés champignons, d'autres des animalcules, d'autres des algues poudroyantes et verdoyantes. Ah ! que je me suis diverti, jadis, à en dessiner les modèles ! J'avais, pour ce travail, pris mes yeux de l'époque Phti, ceux qui me permettent d'apercevoir, d'ici, un puceron sur un églantier dans un buisson de cette planète qu'ils appellent Vénus ! — je vous demande un peu... — Je dessinais sans relâche, et les anges de la première heure avaient beaucoup de travail. Je leur disais : « Plus fin ! Toujours plus fin ! Toujours plus délicat, toujours plus menu ! » C'était mon plaisir. Car il y a un principe de vertige à toucher, à reculer les limites. J'ai fait ainsi des choses surprenantes : les levures et les infusoires, les diatomées et les amibes, les bâtonnets et les tiamons qui sont ronds comme des cerises, ceux qui bougent sans cesse et ceux qui vivent dans la torpeur, ceux qui ont besoin d'air et ceux qui se développent à l'étouffée, ceux qui cherchent de grasses nourritures et ceux, patients et misérables, qui subsistent dans l'eau déserte et se contentent de la clarté de mon soleil, d'aliments imperceptibles...

— Eh bien ! Seigneur, fit Uriel, comme le Père partait à rêver, les hommes savants ont trouvé tout cela.

— Pourquoi non ! fit le Père, au fond, je ne leur avais pas défendu de le trouver. Je suis même étonné qu'ils y aient mis si longtemps.

— Seigneur, dit Uriel, ils avaient besoin de ce qu'ils appellent là-bas une méthode.

— Oui, oui, je comprends. Je leur ai donné la raison. C'est un instrument excellent, mais somme toute, d'un emploi limité. Alors, cette méthode dont tu parles, ils l'ont trouvée. Qui d'entre eux l'a trouvée ?

— Père, un homme nommé Louis Pasteur.

— Beau nom, cher Uriel.

— Oui, Seigneur. Un beau nom. Et cet homme a compris beaucoup de choses extraordinaires. Il a compris que nombre de maladies des hommes et des animaux étaient dues aux tiamons. Il a recherché ces tiamons, il a vu certains d'entre eux. Il est même arrivé à les faire vivre dans de petits ballons de verre et il s'en est servi pour redonner la maladie à d'autres animaux, montrant ainsi l'excellence de sa méthode.

— Il a fait tout cela, s'écria le Père en riant à pleine gorge. Et où est-il ? Vit-il encore ?

— Seigneur ! Il y a près de cinquante ans qu'il est au nombre de vos élus.

— Cherchez-moi la liste, cria le Père. Et nous allons lui donner de l'avancement. Une promotion exceptionnelle. Je vais l'introduire, à côté des anges

préférés, au laboratoire des êtres vivants. Je vais le mettre à l'ouvrage.

— Père, il est digne de cette grâce. Mais sachez que, depuis un demi-siècle humain, les hommes, ses successeurs, ont beaucoup travaillé dans son sillage.

— Pourquoi non? Tout cela m'enchante. Je leur ai donné le monde et c'est bien dans l'espoir qu'ils finiront par le comprendre. Et qu'ont-ils donc fait encore?

L'ange Uriel continua longtemps de parler des tiamons. Le Père ne l'écoutait pas continûment. Il se laissait parfois aller à des distractions monologantes. Il soupirait : « Cette question des parasites... Je ne saurais te dire, mon cher enfant, comme elle m'a troublé et tourmenté. Pourtant, il faut que tout le monde vive et que les plus puissants et les plus riches hébergent les plus dépourvus. Le malheur est que, comme toujours, ceux qui donnent sont avares et ceux qui reçoivent sont ingrats. Le malheur est que la bonne entente est somme toute impossible. Que me disais-tu, mon Uriel?

— Seigneur, les hommes vont très loin dans leurs songeries. Ils en sont maintenant à parler d'être vivants solubles, cristallisables, chimiques. Que sais-je encore! Ils se sont disputés là-dessus pendant un demi-siècle et ils vont finir par inventer encore quelque chose en ce sens.

Le front du Père éternel venait de se rembrunir.

— Attends, dit-il. Tu m'inquiètes beaucoup. De quoi parles-tu, mon ami? D'êtres vivants solubles et cristallisables? Mais, mais, je ne suis pas du tout sûr d'avoir jamais créé des êtres semblables. Ne fais-tu point erreur? Si les hommes de la Terre commencent maintenant à trouver des choses que je n'ai pas faites, que je ne suis pas bien sûr d'avoir faites... Après tout, c'est à vérifier. J'ai créé tant d'êtres, de par l'univers, que la prudence me conseille de me défier un peu de ma mémoire. Qui vient là? C'est toi, Jezraël?

— Père, dit Jezraël, c'est une députation des tiamons de la Terre qui arrive justement dans les Demeures.

— Et que veulent-ils, mon fils chéri?

— Ils ne sont pas heureux, depuis que les hommes ont trouvé le moyen de les voir et de les détruire. Ils souhaitent bénéficier de nouveau de l'invisibilité. Ils disent que les hommes leur font une guerre sans merci, qu'ils sont, eux aussi, des créatures de vos mains et que vous agréez parfois leurs prières.

Le Père s'était mis à marcher tout le long du balcon d'où l'on découvrait le laboratoire et le travail infini des anges. Il grondait, la voix irritée et tremblante d'émotion :

— Les tiamons demandent à dévorer tranquillement les hommes et les hommes s'arrangent de leur mieux pour détruire les tiamons. Et c'est une vieille histoire qui me ronge et me désespère. Vous savez, vous deux, Uriel et Jezraël, qu'il existe, dans le Conseil, un fort parti de vos aînés qui me pressent de prendre des décisions pour revenir à l'état d'Eden. Tous les êtres vivants se nourriraient d'air pur, de soleil et d'eau fraîche. Mes pauvres enfants! Et nos expériences passées, nos innombrables expériences! Je le connais, l'état d'Eden. Il a duré un certain temps. Mes bons amis, les êtres vivants languissaient. La vie leur était si douce qu'elle n'avait plus pour eux aucun prix. J'ai vu des rossignols et des tourterelles bâiller d'ennui. Car, ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que les victimes ordinaires étaient les premières à se plaindre. Alors, ma foi, qu'ils se débrouillent! Ils demandent tous l'indépendance à cors et à cris, eh bien! qu'ils en jouissent!

Le Père avait saisi la rampe à deux mains et il la secouait avec mécontentement :

— Oui, poursuivit-il, qu'ils fassent l'épreuve de leurs vertus. Car la victoire, après tout, n'est pas toujours au plus brutal, et ni même au plus malin, mais parfois au plus naïf et au plus touchant. J'ai longtemps, longtemps

espéré qu'ils s'arrangeraient pacifiquement entre eux. Il paraît que c'est impossible. Comme ils ont tous des mérites divers, nous verrons bien qui gagnera la partie.

— Seigneur, fit Jezraël en levant un doigt, vous devenez, dirait-on, évolutionniste et même partisan de la sélection naturelle.

— Oui, en vieillissant, oui. Pourquoi non? Ce sont tous ces pauvres êtres qui m'y contraignent. Je deviens ce que tu dis, à contre-cœur. Mais comment y échapper? Allons, je vais aller dans le petit parloir et recevoir cette députation de tiamons. Après quoi, mon doux Uriel, tu reprendras ton rapport. Offre-moi ton bras, mon garçon. Et toi, Jezraël, pendant ce temps, surveille de près les anges de la vie. Ils sont pleins de bonne volonté, mais on ne peut pas les quitter de l'œil. Une minute de distraction et ils vous font des monstres avec des cous trop longs, des antennes trop lourdes, des cornes trop tordues, des dents inutilisables. Donne-moi ton bras, mon Uriel. Il me semble que je boite.

Le Père s'en fut au bras d'Uriel dans la direction du petit parloir. Il disait, hochant son chef chenu :

— Tu me raconteras la suite de tes histoires dans un moment. Je te promets de t'écouter. Vois-tu, mon enfant, c'est un métier terrible que d'être Dieu. On fait des créatures. On les aime. Il paraît qu'elles doivent m'adorer. Mais, mon pauvre Uriel, l'adoration, si elle est quelque part, c'est dans mon cœur, avant tout. Elle n'est que là. Ces pauvres enfants que l'on a faits, on les suit dans leur existence avec une chaude sollicitude. On voudrait tant qu'ils fussent heureux ! Ouiche ! A peine lâchés, ils commencent à se détester, à se battre, à se dévorer de toutes les manières. Quelle tristesse ! Quelle tristesse ! Chacun d'entre eux entend vivre à sa façon et ne renoncer à rien. Et ne crois pas, surtout, que j'aie plus de satisfaction avec les êtres dits inanimés. C'est la même chose. Sur l'astre Sourza, de la constellation Zambriote, il y a de grands cristaux rocheux qui luttent depuis des siècles de siècles, qui luttent presque sans bouger. Les cristaux bleus grossissent un peu plus vite que les cristaux blancs et ils s'efforcent donc de les repousser, de les chasser, de les réduire au désespoir. Voilà ! Et c'est ainsi de tout. Et c'est ainsi partout ! Sur les globes en fusion comme dans la neige des planètes mortes. Ah ! Ah ! Ces créatures ! Je les connais ! Ah ! Ah ! les hommes ! Je commence à les connaître. Ou bien je ne leur laisse aucune liberté, et alors ils disent que cela ne vaut pas la peine d'être au monde. Ou bien je leur donne une certaine liberté, une liberté très modeste, et ils en font tout de suite un usage épouvantable... Mon enfant, je vais dire mon sentiment aux tiamons. Ne t'éloigne pas, car, après tout, c'est la suite de ton affaire et nous n'avons pas fini de mettre ce problème au net. Nous n'en aurons jamais fini.

V

— Ah ! s'écria Sébastien, on dirait d'un escalier prodigieux !

Siloë venait de prendre le voyageur par le col, en un geste fraternel ; il le faisait tourner sur lui-même et murmurait :

— Regarde, mon ami ! Regarde bien ! Et sache que tu ne te lasseras jamais de cette contemplation, car, ici, les âmes heureuses ne connaissent point la détestable satiété.

Les deux compagnons portaient une tunique blanche, légère, nouée à la taille par une cordelette de soie. Ils avaient chaussé des sandales de feutre et Siloë avait dit en les nouant : « C'est pour te donner tout apaisement,

car les chemins d'ici ne peuvent blesser personne. Les souvenirs de la Terre sont si forts et si vivaces que la plupart des élus font, instinctivement, le geste de se protéger contre le froid, contre le chaud, contre cent périls abolis. Et le Père, qui comprend tout, donne tout ce qu'on lui demande, même des choses déraisonnables. Il se contente de rire. Il y a, parmi les familiers de la Demeure suprême, un saint qui, depuis huit siècles, fait, malgré lui, le geste de chasser un moustique. Parfois, le Seigneur lui envoie un moustique et, au moment où le pauvre saint veut le chasser, le moustique se prend à jouer de la trompette. C'est l'archange Gabriel. Et tout le monde éclate de rire et le saint rit de bon cœur. »

— Quel escalier magnifique ! dit encore une fois Sébastien.

Le paysage, en effet, évoquait un escalier dont chaque marche eût été formée par un spacieux plateau. Chacun de ces plateaux était un jardin. Les plateaux étaient reliés l'un à l'autre par de larges escaliers de jade. Sur les côtés, s'élevaient des palais, des tours et, à toutes les fenêtres, flottaient des oriflammes. Dans les allées des jardins, cheminaient les bienheureux, les uns seuls ou apparemment seuls et les autres par groupes animés. Au sommet de l'escalier, on apercevait la Demeure du Père, toute pareille à une basilique de marbre et d'or aux coupoles étagées.

— Nous sommes ici, dit le gardien, dans l'étage du jardin hollandais. Les allées sont de dalles irrégulières entre lesquelles croît une fine fourrure de gazon. Les tulipes et les crocus s'ouvrent par touffes sur les pelouses. Et tu vois aussi d'autres fleurs que tu ne connais pas, car le Père a réuni, dans ces jardins, toutes les plantes de la création, même celles qu'il se réserve de révéler plus tard.

— Est-il vrai, dit ingénument Sébastien, que Dieu connaît tout l'avenir ?

— C'est un problème très grave, presque terrible et dont les gens de notre rang s'abstiennent de parler. Mais je t'en dirai quelque chose plus tard, si le Père le permet. Admire les beaux vases épars parmi les arbustes et les fleurs. Et note que toutes les fleurs ne poussent pas ensemble, et qu'il y a, même au Paradis, de mystérieuses saisons. Nous traverserons, tout à l'heure, les jardins chinois, qui semblent faits, surtout, de pierres assemblées avec art ; mais, entre les rocailles, croît une végétation presque insensible qui réserve au promeneur des surprises délicieuses. Plus loin, sont les jardins anglais, qui tâchent d'imiter les nobles hasards de la nature ; puis les jardins à la française, pareils à des tapisseries éclatantes, à un rêve d'ordre et de raison. Tout ce que les hommes ont fait d'heureux et d'harmonieux, ils le retrouvent ici, car le Père ne méprise pas la création de ses créatures. Mais il arrive qu'il accomplisse l'œuvre de ces génies fragiles. A côté des jardins andalous, tu verras des palmeraies, tu verras des oasis. Tu verras et tu aimeras de ces paysages mystérieux qui n'existent qu'au ciel et peut-être aussi dans les œuvres des vieux peintres. Quand un artiste, quand un miniaturiste invente un paysage de rêve, Dieu s'en divertit beaucoup et il ordonne que le paysage existe ici, pour la délectation de tous, avec son fleuve de turquoise, ses montagnes déchiquetées, ses pâtres en prière. Il y a, dans le haut, vers les Demeures, des jardins où tout est nouveau pour vous autres, les végétations, le sol, les clartés ; les hommes s'y aventurent avec une sorte d'angoisse et il leur faut beaucoup de temps pour s'y accoutumer. Continuons notre promenade. Tu ne vois que les jardins ; mais il y a des solitudes, il y a des déserts. Certains élus, pour être heureux, demandent la thébaïde, le sable et le roc stérile. Les ermites vraiment singuliers sont assez rares, ici comme dans l'histoire. Quand ils arrivent dans le séjour suprême, ils ne deviennent pas plus sociables, au contraire. Ils disent que leur bonheur éternel sera d'être seuls, farouchement. Et le Père, qui comprend aussi cela, leur donne une retraite profonde.

Ainsi cheminant et devisant, les deux compagnons parvinrent dans un jardin, qui descendait en pente douce vers un large et long quai d'albâtre.

— Oh ! s'écria Sébastien, qui ne put se retenir de battre des mains, oh ! voici la mer !

L'ange Siloë partit d'un grand éclat de rire, prit son compagnon par la main et l'entraîna vers le quai, courant parmi la foule des passants et des promeneurs. Parvenus au bout du quai, les deux voyageurs s'arrêtèrent et Sébastien recula, saisi de crainte.

— Oh ! murmura-t-il, ce n'est pas la mer !

Ce n'était pas la mer, en effet. Le large quai de marbre s'arrêtait au bord d'un abîme infini. C'était un océan libre et transparent d'espace. Tout au fond, brillaient des étoiles. Pareilles à des poissons parés pour les noces, des comètes bigarrées nageaient entre les mondes. Par essaims, des navigateurs célestes abordaient de toutes parts, sur le quai blanc, et s'y posaient un moment avant de reprendre leur course. Ils s'interpellaient aussitôt, joyeusement, dans une foule de langues différentes ; mais chacun, en ce lieu, comprenait le langage des autres. Parfois, un ange en mission extraordinaire passait, très vite, ses longues ailes déployées, il faisait songer, mais avec plus de grâce et de puissance, à une grande mouette candide. Parfois, un nautonier s'élançait en chantant sur des vagues invisibles et sa barque se perdait en roulant et en bondissant vers le large. Comme Sébastien s'abandonnait à la rêverie devant ce spectacle, il vit arriver, escortée et soutenue par deux anges à la tunique d'azur, une jeune femme qui portait sur ses bras un bel enfant douillet et gazouilleur.

— Vois, lui dit Siloë, cette jeune mère a quitté la vie terrestre en même temps que son bébé. Et elle en avait grande tristesse. Mais le Père a décidé qu'elle aurait le bonheur de garder son cher bébé tout petit jusqu'à la fin des temps. C'est une incroyable consolation. Et maintenant, je vais t'apprendre à voler.

— Tu ne vas pas, dit Sébastien avec un mouvement de recul, tu ne vas pas me précipiter dans ce vide très effrayant.

— Non, non, fit l'ange attentif. Tu t'y lanceras toi-même bientôt si le cœur t'en dit. Non, retournons dans les jardins. Ici, pour voler, les créatures du Seigneur n'ont point à mettre en œuvre d'artifices mécaniques. Le seul obstacle qu'il leur faille vaincre, c'est le souvenir, oui, c'est le souvenir de la pesanteur, c'est le souvenir de la crainte. Non, je ne vais pas, pour commencer, te jeter dans l'abîme sans fond. Le vol est l'une des joies de ce séjour et il ne convient pas de commencer en tombant, comme le plongeur, mais bien en s'élançant, mais bien en surmontant. Regarde ces grands buissons de rhododendrons, tu vas les franchir en volant. Je te recommande surtout de ne point te servir de tes muscles, de tout ce qui faisait ta force terrestre, mais seulement d'accomplir, dans ton cœur, un sincère et chaleureux effort de volonté, un effort d'amour et d'essor. Tiens-toi bien droit, bien souple et suis-moi.

L'ange, d'un mouvement calme et gracieux, venait de quitter le sol. Il inclinait la tête de côté pour voir si Sébastien allait le suivre ; et, déjà, il s'était éloigné en s'élevant. Alors Sébastien, peut-être saisi par la crainte de perdre son compagnon, fit une ardente prière et il sentit qu'il se détachait du sol. Un moment, toujours à la poursuite de l'ange, il eut peur de tomber, peut-être de s'accrocher aux branches. Il fit encore un nouvel effort et sentit qu'aussitôt il s'élevait bien au-dessus des buissons fleuris. L'ange venait de se retourner et l'encourageait du regard et de la voix.

— Suis-moi, disait-il, et ne pense pas à l'ancienne Terre, avec toutes ses servitudes, toutes ses misères, toutes ses frayeurs. Tu viens de faire un calme bond en hauteur. C'est que tu as eu la foi. C'est que tu n'as point douté de

ton nouveau pouvoir. Nous allons, maintenant, passer tous deux par-dessus la chapelle que tu vois ici noyée dans les verdures.

Sébastien redoubla de ferveur et eut la joie de comprendre qu'il s'élevait avec une belle régularité. Peu d'instants après, il aperçut, au-dessous de lui, les toits et les clochetons de la chapelle. Des élus se promenaient dans les jardins et, levant la tête, le considéraient avec sympathie. Sébastien percevait leurs voix, leurs appels, leurs rires.

— Asseyons-nous ici, dit l'ange, en se posant bientôt au faîte d'une haute tour. Tous les compagnons du Paradis ne savent pas voler. Il en est qui ne parviennent jamais à s'affranchir du sentiment de la pesanteur, il en est qui, même au ciel et dans la lumière de Dieu, n'oublient jamais la crainte.

L'ange pencha le front d'un air méditatif et dit encore :

— L'égalité est une rêverie des hommes de la Terre, mais elle n'existe même pas au ciel. Nous savons que le Père a retourné ce problème dans tous les sens et qu'il a renoncé à le résoudre, dans sa profonde sagesse ; mais il n'a pas interdit aux hommes de persévérer dans leur noble désir. Et maintenant, repartons. Nous allons nous élever vers les jardins supérieurs. Je te sens beaucoup plus à l'aise. Déjà, tu peux te retourner, regarder sans frayeur autour de toi et au-dessous de toi. Déjà tu peux parler en volant et accomplir l'effort de volonté nécessaire sans y consacrer toutes les ressources de ton esprit.

— Te l'avouerai-je, mon ange, murmura Sébastien, cela me rappelle fort bien un rêve que je faisais de temps à autre, avant d'être mort.

— Comment peux-tu parler ainsi ? Fus-tu jamais plus vivant, plus librement vivant qu'aujourd'hui ?

— C'est vrai, compagnon ; mais il me faut lutter encore contre les mots et toutes les lois du langage. Sache donc qu'il m'arrivait, oh, non point souvent, mais une fois ou deux par lustre, de rêver que je m'élevais dans l'espace, et que je m'élevais, comme je le fais en ce moment, par un effort soutenu de la volonté, sans remuer ni les bras ni les jambes. J'ai, de ce rêve, un souvenir très fort qui, au lieu de me paralyser, m'a plutôt aidé dans l'expérience actuelle. Et figure-toi...

— Du calme, du calme, ô frère. Dans ton ardeur à me parler, tu oublies la loi secrète du vol et tu perds la belle et nécessaire régularité. Que dois-je me figurer ?

— Figure-toi que des savants m'ont expliqué, là-bas, sur la Terre, que ce rêve, qui visite beaucoup d'hommes, est dû à des souvenirs de nos organes, à des souvenirs très anciens, à celui, par exemple, de la vessie natatoire qui permet aux poissons de se maintenir dans l'eau.

Siloë repartait à rire.

— Ah ! fit-il, voilà le professeur d'histoire naturelle qui reparaît.

— Et même, fit Sébastien riant à son tour, le professeur d'histoire naturelle, en parlant de souvenirs organiques, donne à penser qu'il n'a pas refusé toute créance aux belles fables évolutionnistes.

— Il aurait vraiment tort de les rejeter, dit rêveusement le gardien. Les anges de la première heure, ceux qui ont longtemps travaillé avec le Père, ont coutume de nous dire que si les espèces animales et végétales ne viennent pas les unes des autres dans la nature et dans l'histoire, elles viennent les unes des autres, visiblement, dans la pensée de Dieu, dans l'imagination de Dieu. Attends un peu, avec la pointe de l'index, je vais t'écrire tout cela sur ce beau nuage de neige.

Ainsi devisant et plaisantant, les deux promeneurs se rapprochaient petit à petit du haut pays et des jardins qui entourent les Demeures du Père.

— Je vois, dit Sébastien, je vois une petite foule de nos concitoyens célestes, une petite foule qui semble s'acheminer vers les portes du palais. Vont-ils y entrer librement ?

— Tout le monde, fit Siloë, peut voir librement le Père dans sa maison. Mais tout le monde ici a mille façons de l'apercevoir ailleurs, autrement, et même de l'entretenir et de l'adorer. Quant à cette petite cohorte, veuille m'attendre une minute et je vais savoir ce qui l'anime. Descendons, je te prie, et assieds-toi sur les balustres de la terrasse.

Sébastien s'assit sur la rampe de marbre qui dominait les frondaisons opulentes d'un bosquet de manguiers aux fruits mûrs et odorants. De son poste d'observation, il vit Siloë descendre jusqu'à l'allée centrale, prendre contact avec le sol d'une façon toute naturelle, aborder les pèlerins et leur adresser la parole. Presque aussitôt, l'ange reprit son vol et vint se poser auprès de son compagnon.

— C'est, dit-il, un groupe de pétitionnaires.

— De pétitionnaires? répéta Sébastien d'un air interrogateur. Et c'est au Père que ces gens vont présenter un placet.

— Sans aucun doute. Le Père en reçoit ainsi des milliers et cela ne l'empêche pas d'écouter les prières des gens de là-bas, et même l'humble prière de la graine de peuplier qui tourbillonne à la dérive dans un remous de la bourrasque.

— Tais-toi, tais-toi, fit Sébastien, en se cachant le visage dans le pli de son coude. Ne parle pas de la Terre, ne parle pas du vent de mon pays, ne parle pas de la musique des peupliers, car j'aurais peut-être grand'peine à m'empêcher de pleurer.

— Je sais, je sais, murmura Siloë, vous êtes tous les mêmes. Vous avez ici des jardins merveilleux et, si vous souhaitez de les voir, des vallées verdoyantes, des campagnes fleuries. Mais que l'on vous parle de la Terre et vous commencez de divaguer.

— Pardonne-moi, murmura Sébastien et dis-moi ce que ces gens vont demander au Seigneur.

— Ce sont, répondit l'ange, des hommes qui ont quitté la Terre tous en pleine jeunesse et le même jour. Ils avaient ourdi tous ensemble un complot contre l'ennemi de leur nation. Celui-ci les a surpris et il en a fait un massacre. Ils sont morts courageusement et de manière si noble que, tout bien pesé, le Père les a tous admis dans le séjour de l'harmonie, sauf un d'entre eux, nommé Gérald, qui est vindicatif et cruel et que le Seigneur a repoussé. Les nouveaux élus sont navrés de cette mesure. Ils ont composé de leur mieux une pétition pour demander la grâce de Gérald. Ils ont signé tous ensemble et ils ont fait signer aussi une demi-douzaine de vieux bienheureux très illustres et qui sont toujours prêts à signer un manifeste ou un placet, toujours prêts à demander la grâce, même de gens qu'ils ne connaissent pas. Ces vieux bienheureux sont affiliés presque tous au parti des Abiates.

— Se peut-il, murmura Sébastien, qu'il y ait, au séjour céleste, des clans et des partis? Et que sont donc ces Abiates dont tu viens de parler devant moi?

Siloë baissa la voix et dit, l'air inquiet :

— Ce sont les partisans de l'ange Abia. Sache-le, mon ami, l'ange Abia, qui est un des anges de la première heure, a fait, avec Asa et Axa, un parti que l'on appelle ici le parti de l'amnistie. Je te parlerai de ce parti un jour prochain, si le Père le permet.

— Mais, dit Sébastien, ces noms que tu viens de prononcer là sont des noms d'hommes, je les ai vus dans les livres anciens et ils étaient donnés à des hommes.

— Non, ce sont, comme Gabriel ou Raphaël ou Michel, des noms d'anges. Les hommes, qui ne craignent vraiment rien, se les sont appropriés et le Père, une fois de plus, n'a rien dit.

— Arrive-t-il au Seigneur de revenir sur des décisions graves?

L'ange Siloë demeura quelques instants sans répondre. Il hochait lentement les épaules d'un air absorbé :

— Ah ! fit-il enfin, voilà encore un de ces problèmes terribles qui rendent le Père si malheureux. Le principe d'un châtiment éternel, il ne l'admet que si les condamnés refusent eux-mêmes, avec opiniâtreté, l'idée d'un rachat, d'une libération. Alors il a pensé, dans sa grande sagesse, à des condamnations à temps. C'est ce que vous nommez le purgatoire. A première vue, c'est simple et juste. Eh bien ! non, ce n'est pas si simple. La plupart des grâciés apportent ici un très mauvais esprit. Un d'entre eux, un de l'époque Phti, qui avait mérité sa grâce par une conduite exemplaire, à peine dans les Demeures, a déclaré qu'il s'ennuyait beaucoup et qu'il n'avait demandé aucune faveur, qu'on l'avait distingué contre son désir, qu'il était bien obligé de supporter tout, même le ciel, mais que s'il était en son pouvoir de décliner l'honneur... Cet homme peut se vanter d'avoir fait verser au Père des larmes d'amertume. D'ailleurs, tout cela touche à des difficultés vraiment très pénibles et même déchirantes. Il y a longtemps, longtemps, le Seigneur a laissé dire que les damnés pourraient se libérer par la contrition sincère. L'effet a été bien étrange. Les hommes de la Terre ont alors commencé de se livrer au désordre et ils pensaient « on arrangera tout cela plus tard, en enfer ». C'est alors que le Seigneur, cruellement navré de ses créatures, a parlé de châtiments éternels et l'on a partout parlé de châtiments éternels. Néanmoins la porte demeure ouverte. Nous le savons fort bien, ici. Que les damnés fassent un petit effort et, tout de suite, on parle d'une mesure de clémence. La miséricorde du Père est telle qu'il a même voulu, une fois, amnistier un pécheur fameux, un criminel connu de tout le monde qui, en définitive, se conduisait assez bien. Comme le Père avait quelque raison de penser que la grâce de ce misérable allait soulever des critiques, il a décidé que le personnage devrait changer d'identité. C'était un léger subterfuge plein d'indulgence. Mais le personnage a commencé de pousser des cris. Il disait : « Si l'on me force à changer de nom, la grâce ne m'intéresse plus. »

Un long silence tomba, pendant lequel on entendit une rumeur étrange, un bruit de houle et de ressac.

— Qu'est cela ? demanda Sébastien, l'oreille dressée.

— Ne t'inquiète pas, petit frère. C'est le bruit que fait l'éternité les jours de grandes marées, quand elle vient battre comme un océan les quais du Paradis. Nous allons redescendre la colline et nous promener sur les plages du ciel.

— Je vais peut-être, fit le nouvel élu, poser une question indiscrète ; mais... Pardonne-moi, Siloë, j'ai presque honte à prononcer le mot... Mais, avez-vous des resquilleurs ?

— Quelques-uns, comme partout. Je t'ai déjà raconté, ce qui t'a fait rire, l'histoire du marchand d'Asiongaber, qui s'était enrichi par le dol et l'imposture et qui, sentant venir sa fin, crut possible d'acheter l'âme d'un juste qu'il avait ruiné. Rappelle-toi : à peine au Paradis, le misérable fut saisi par le remords et le dégoût de tous ses crimes. Il commença d'avouer. Le Père dit toujours qu'il ne faut pas s'irriter de tels mensonges et que les resquilleurs, pour reprendre ton expression, finissent par se dévoiler eux-mêmes. D'ailleurs, ils s'ennuient beaucoup ici. Non, de tels fourbes ne sont guère dangereux pour la paix des Demeures. L'orgueil les trahit tout de suite. Le Père dit souvent que l'orgueil est le seul péché, que l'orgueil revêt toutes les formes, qu'il est ainsi plus difficile à reconnaître et que ce terrible orgueil est si bien lié à l'existence qu'il est impossible de l'en séparer et même de l'en distinguer. Il arrive que les plus modestes, les plus humbles deviennent orgueilleux de leur belle modestie, de leur touchante humilité. Le Père les châtie en leur donnant une parcelle de pouvoir. Ils font alors tant de sottises

qu'ils finissent par voir clair et par se repentir. Le Père leur dit : « Pas trop de contrition ou cela va mal tourner, une fois de plus. » Les effets et les progrès de l'orgueil inquiètent beaucoup le Seigneur. Les rapports qu'on lui fait chaque jour à ce sujet sont déconcertants. Sur l'astre Caleb, vit en ce moment un puceron, nommé Thamarmaboth, qui a causé, en fanatisant tous ses semblables, de grands dommages à la végétation, autrefois prospère. Thamarmaboth crie tout le jour qu'il est le chef et le prophète choisi par la Providence pour instaurer l'ordre définitif, qu'il va conquérir le monde et y établir sa domination pour mille années Caleb au moins. Or l'année Caleb vaut deux cent dix-sept années terrestres ! Sur un petit satellite de la planète Chaerée, vit, aussi en ce moment, un limaçon nommé Izcarabad. Il a fondé une fameuse école de philosophie. Il prétend expliquer toutes les lois de l'univers, enseigne à ses disciples, désormais innombrables, que le créateur de toutes choses est un escargot gigantesque auquel il convient d'élever des temples en forme de coquilles spirales. Toutes ces folies tourmentent beaucoup le Père. Et ce qui l'afflige encore bien davantage, c'est de trouver des traces d'orgueil chez ses serviteurs les plus proches, même chez les anges les plus timides, les plus effacés.

Un long silence tomba. Sébastien et Siloë se promenaient maintenant sur une large plage de sable blanc, au bord de l'abîme étoilé. Comme Sébastien ne parlait point, le gardien reprit son lent monologue.

— Ce qui navre le Père, c'est que ceux des anges qui semblent le moins touchés par l'orgueil sont aussi les moins diligents, les moins zélés. Le Père dit volontiers que l'orgueil est en même temps une condition de la vie et néanmoins un adversaire de la vie, un principe de ruine et de destruction. Tout cela, nous le savons, ne laisse pas de l'obséder. Il a fondé, jadis, une commission pour l'étude et le traitement de l'orgueil. Cette commission comprend quatre mille sept cent soixante-sept anges savants. Ils travaillent jour et nuit depuis la fin de l'éternité Chneix. Ce sont des anges historiens et des anges moralistes, tous spécialisés. Ils ne désespèrent point de nous donner, pour commencer, d'ici à huit ou dix mille ans, une définition de l'orgueil propre à répondre à tous les cas particuliers. Par malheur, les chefs de la commission sont devenus très orgueilleux : ils affirment qu'ils sont les seuls à bien connaître ce grand et redoutable sujet. Quand l'Eternel les presse de conclure, ils répondent, comme tous les techniciens, avec beaucoup de hauteur. Le Père endure tout cela patiemment. Depuis l'histoire des mauvais anges, il vit dans l'horreur de la sédition. Il détourne la tête, hausse les épaules et murmure qu'il voudrait pouvoir faire tout lui-même et que rien n'est plus difficile que d'être correctement secondé.

— Se peut-il, demanda Sébastien, que l'on commette encore quelque péché dans le séjour du salut éternel ?

— Les êtres qui parviennent jusqu'ici, répondit l'ange en esquissant un geste d'embarras, sont en général délivrés de l'envie, de l'avarice, de la luxure, de la gourmandise, de la colère, de la paresse, mais ils ne sont pas souvent délivrés de l'orgueil. Si le Père interdisait l'accès de son domaine aux âmes orgueilleuses, aux âmes qui ont au moins une fois péché par orgueil, sans doute n'y aurait-il personne au Paradis. Ah ! cher Sébastien, nous avons grand tort de parler de ces misères à l'heure même où tu pénètres dans le lieu de toutes les félicités. Dis-moi plutôt quels sont tes désirs.

— Que pourrais-je désirer maintenant ? fit le nouvel élu avec un bel élan. Puisque je suis ici, tous mes désirs se trouvent comblés.

L'ange Siloë secoua la tête d'un air moqueur.

— Tous les élus, dit-il, parlent ainsi quand ils arrivent dans les Demeures. Ils ne tardent pas, ensuite, à sentir leurs vieilles pensées les poindre. J'entends les plus nobles, les plus justes pensées. Il y en a qui recommencent

presque tout de suite à rêver de la quadrature du cercle ; d'autres demandent un laboratoire « comme là-bas », pour y reprendre leurs recherches sur la mutation des corps simples, sur les transformations de l'énergie ou même sur la reconstitution de la cellule vivante ! Le Père leur fait donner tout ce qu'ils veulent. Il dit seulement : « Amusez-vous et ne pensez plus à la souffrance. » Il en est qui sont quand même tentés, oui, jusque dans les retraites paradisiaques, tentés par la curiosité, par exemple, qui est, encore aujourd'hui comme au premier jour du monde, le commencement du savoir, mais aussi le commencement de l'ambition et de l'orgueil. Ceux-là, Dieu les envoie, avec une petite mission très honorable, passer une semaine en enfer. Il les envoie prendre des mesures, étudier la température, interroger les condamnés, dresser des statistiques ou des tableaux. Au retour, ils sont calmés et passent de grands moments dans une parfaite béatitude. Mais toi, Sébastien, arrives-tu vraiment sans désirs dans les Demeures de la paix éternelle ?

Sébastien souriait. Après un long moment, il dit :

— Tu m'as promis qu'un peu plus tard, j'apprendrais à voir la Terre et les êtres chers que j'y ai laissés. A compter de ce jour, je ne désirerai plus rien si ce n'est assurément de comprendre.

— Comprendre ?

— Oui, comprendre ce que je vois, ce que j'entends. Comprendre ce que tu as la bonté de m'expliquer. Qu'il me soit donné de comprendre et je ne désirerai plus rien.

— Ah ! dit l'ange en riant, tu es plus ambitieux que tu ne le penses. N'as-tu pas quelque autre désir, bien que celui-ci suffise à l'éternité ?

— Quand j'étais un homme respirant et souffrant, dit encore Sébastien, j'avais coutume, à mes instants d'humeur, de dire que le Paradis, c'était, ce devait être l'endroit où l'on était sûr de trouver chaque chose à sa place. Crois bien, mon ange, que ce n'était point une définition médiocre. Pour une intelligence humaine, l'amour de l'ordre va des plus menus objets aux plus considérables. Il m'est nécessaire de trouver en son juste lieu mon crayon, mon livre, ma lampe, mais aussi les esprits, les idées, les lois et les empires.

— Alors, dit Siloë, tu seras heureux dans les Demeures du Père. C'est ici le Paradis, parce que l'ordre et la justice se trouvent si bellement mêlés qu'on ne les distingue pas l'un de l'autre. C'est ici le Paradis, parce que vous, les élus, vous perdez petit à petit le désir de comprendre ce qui est incompréhensible et qu'ainsi vous ne souffrez plus. C'est ici le Paradis, parce que la grâce, qui n'est donnée sur terre qu'à très peu de créatures et qui n'est pas de toutes les heures, vous est ici prodiguée pendant toute la suite des temps. C'est ici le Paradis, parce que vous êtes capables d'accomplir l'effort sans toutefois en souffrir. C'est ici le Paradis, parce qu'il vous est donné de prier librement et prier n'est pas toujours demander, c'est plus souvent encore célébrer et remercier. Prier, c'est percevoir Dieu. C'est ici le Paradis, parce qu'il vous est donné de rencontrer Dieu face à face et de jouir à tout moment de sa présence.

— Pourrais-je, dit Sébastien, être admis bientôt à la contemplation de Dieu ?

Siloë saisit son compagnon par le bras et commença de le gourmander :

— Si tu ne l'as point encore vu, c'est que tu n'en as pas encore formé le vœu brûlant, c'est que les écailles ne sont pas encore tombées de tes yeux, c'est que tu as oublié déjà notre voyage sur la nef. Dieu ! Dieu ! Mais pense à lui, tout de suite, avec force et il sera près de toi, il sera au-dessus et autour de toi, il sera en toi. Si tu souhaites de le voir sous l'aspect d'un père, il sera soudain devant toi avec la tête grisonnante, le sourire inquiet et le regard interrogateur d'un père. Si tu penses à lui comme à un enfant, il

viendra trébucher et chantonner entre tes genoux. Il est le premier à se réjouir de ses métamorphoses. Il est le premier à en rire. Nul ne rit comme le Père. Il nous dit souvent que le rire est la meilleure de ses inventions. Mais tu vas apprendre à le connaître. Un jour, j'étais sur la terre des hommes, non loin de toi. J'ai ramassé un petit caillou et le petit caillou s'est mis à parler et il m'a raconté toutes les premières journées du monde. Un jour, je buvais un verre d'eau fraîche, car à force de vivre près des hommes, parmi les hommes, nous éprouvons leurs soifs et leurs faims, je buvais un verre d'eau fraîche et l'eau s'est mise à chanter en voyageant le long de ma gorge. C'était lui, je l'ai reconnu tout de suite. Un jour, une coccinelle s'est posée sur ma main droite et à peine avait-elle replié ses ailes sous les élytres, elle m'a donné sa bénédiction. Je n'ai eu que le temps de me jeter à genoux.

— Sais-tu, cher ange, murmura Sébastien, que, chez vous, en France, nous appelons justement la coccinelle bête à Bon Dieu?

— Je ne le savais pas, dit Siloë, mais je l'aurais deviné, surtout après cette aventure. Tous ces visages, tous ces personnages, tous ces êtres ne sont que des aspects de Dieu, ce sont les aspects qu'il prend pour ne point nous intimider, pour se mettre à notre mesure. Ce n'est pas toujours ainsi. Parfois, même dans les Demeures, même dans les jardins éternels, nous percevons de tout autres signes. Il arrive qu'une nuée se forme et gagne de proche en proche. Alors tous les élus sont saisis d'une merveilleuse émotion. Il arrive qu'un grand vent s'élève et tout le monde ici s'incline et tremble. Parfois, dominant la belle et pure clarté des séjours éternels, une lumière surprenante envahit l'espace et ceux qui, même ici, ont formé quelque pensée secrète ne savent plus où se cacher, car il n'y a plus où se cacher. Parfois, c'est un cri, une voix qui vient de tous les points de l'univers en même temps, et qui nous traverse tous comme elle traverserait des brouillards et des fumées. Parfois, c'est seulement une idée, parfois une sorte de douleur, oui, une douleur au Paradis! Ces jours-là, c'est que Dieu est triste, c'est qu'il souffre, ces jours-là, et notre joie à tous est de souffrir avec lui. Parfois, toutes les conversations, tous les chants s'apaisent et il passe un silence non pas effrayant, mais délicieux comme du lait pur. Les jours de silence total sont, pour tous, ici, les jours de grande félicité et cela te montre combien les âmes qui sont parvenues jusque dans les Demeures ont triomphé d'elles-mêmes. Et tout cela, mon ami, tout cela, c'est toujours Dieu, lui, la cause, le principe, la substance.

Un long moment, les deux promeneurs demeurèrent sans parler et Sébastien finit par dire avec naïveté :

— Le silence qui vient de passer, était-ce le grand silence dont tu m'as parlé?

— Mais non, répondit Siloë ; quand tu sentiras le silence de Dieu, je n'aurai pas besoin de te le dire. Tu l'entendras comme le plus beau langage de l'univers.

Les deux voyageurs étaient assis sur un haut promontoire à l'herbe rase. A leurs pieds, ils entendaient les vagues de l'éternité battre le rivage et soupirer. Sébastien demeura longtemps immobile, puis il tendit la main.

— Que vois-je? dit-il enfin. Quelle est cette petite barque?

Une légère embarcation, pourvue d'une voile blanche et bien gonflée, cinglait vers le rivage. Elle fut bientôt si proche que Sébastien et Siloë pouvaient distinguer quatre anges navigateurs, aux tuniques bordées de noir, et, à l'avant de l'esquif, un personnage vêtu de bure, au visage maigre, au regard ardent et chaleureux.

— Qui est-ce? demanda Sébastien fort troublé.

— Oh! dit l'ange avec jubilation, tu le reconnaîtras sans doute quand il va passer près de nous. Quelle chance de le rencontrer! Il est si rarement ici!

Le voyageur, d'un bond, venait de sauter sur le rivage. Il dit quelques mots aux anges nautoniers, les congédia du geste et se mit en route vers le haut pays.

— Il me semble, fit tout bas Sébastien, le regardant s'éloigner, il me semble que je l'ai déjà vu, sur un beau tableau que j'admirais beaucoup dans mon jeune temps de la Terre. Il ressemble à saint François.

— C'est lui, dit Siloë avec un geste de respect. C'est saint François d'Assise. As-tu regardé ses pieds et ses mains? As-tu vu la trace des plaies. Il va sûrement prier le Seigneur. Il se hâte. Il doit porter quelque message d'importance. Suivons-le, de loin, veux-tu?

Sébastien et Siloë gagnèrent les jardins, à la suite du voyageur et, soudain, Sébastien demanda :

— Verrai-je d'autres saints? Où demeurent les saints?

— Je pensais, répondit l'ange, t'avoir déjà parlé de ce grave et bouleversant problème. Tu verras bien évidemment des saints, et surtout les jours de fête. Tu verras des saints contemplatifs, des savants, des sages ; mais la plupart des saints ne sont pas ici d'ordinaire.

— Où sont-ils donc? demanda Sébastien, stupéfait.

— Oh ! reprit l'ange, c'est toute une affaire. La plupart des saints passent le meilleur de leur temps en enfer.

— En enfer ! s'écria Sébastien en se couvrant le visage de ses mains. En enfer ! Mais c'est impossible.

— C'est tout à fait possible et c'est même très naturel, penses-y. La plupart des saints ont consacré leur vie terrestre à se dévouer pour les malheureux, c'est-à-dire pour les pécheurs. En arrivant dans les Demeures, ils sont tout désorientés. Le bonheur éternel, pour la plupart d'entre eux, ressemble encore trop à l'oisiveté, à l'indifférence. Alors ils sollicitent des missions. Ils demandent au Père qu'il les envoie en enfer pour prêcher les condamnés et pour sauver encore quelques âmes. Le Père ne refuse point ; il ne refuse jamais ce qui est juste et beau. Si bien que les saints sont presque toujours en enfer et ils disent que leur bonheur éternel c'est de partager l'éternelle souffrance des misérables.

— Je ne suis pas un saint, dit tout bas Sébastien ; mais il me semble que je comprends quand même cette manière de voir. Je t'en prie, cher Siloë, ne perdons pas les traces de notre frère François. Sa vue me fait battre le cœur. Il a l'air en même temps soucieux et joyeux. Comme j'aimerais de savoir ce qu'il vient dire au Père.

— Nous le demanderons à Zorobabel, mon ami. Peut-être nous le dira-t-il. J'ai commis l'imprudence de t'annoncer tantôt que tu serais délivré de bien des choses dans les Demeures et même de la curiosité. Je me suis trop engagé. mon cher, et tu es encore un peu trop de la Terre. Mais patience ! Tout oubli viendra.

VI

Pour gagner les Demeures de l'altitude, pour s'élever jusqu'aux palais du Maître, le petit frère hésitait entre plusieurs moyens et plusieurs routes. Il choisit d'abandonner les jardins et non point de voler, mais de cheminer à pied dans les campagnes du Paradis. Elles n'étaient pas désertes. On voyait, ici et là, des bienheureux qui labouraient, hersaient et emblavaient le sol. Ce spectacle n'étonna point le pèlerin. Depuis plusieurs siècles, il fréquentait le séjour des âmes. Il savait que certains élus ne peuvent trouver l'éternelle félicité que dans le travail. Il savait que nombre d'entre eux, à peine fran-

chies les frontières du Royaume, avaient, avec une sorte d'angoisse, regardé tout autour d'eux et qu'ils s'étaient jetés à genoux en demandant une charrue et une faux. Le saint, suivant les impulsions de son génie humain et fraternel, parcourait depuis longtemps les campagnes et les villes du ciel. Il savait que, là-bas, sur l'autre versant de la montagne sainte, s'élevaient des fabriques. Il savait que beaucoup d'élus, un moment enchantés par les grâces du loisir éternel, sollicitaient bientôt le bonheur de reprendre le marteau, la pince ou le compas et que leur plaisir était de peiner une partie du temps pour pouvoir, après, disaient-ils, goûter justement les délices de la quiétude. Et quand le Père les engageait à jouir d'une éternité sans fatigue, ils répondaient en souriant qu'il leur avait donné, qu'il continuait de leur donner lui-même l'exemple du travail et de la création, que lui, le Père, besognait toujours jusqu'à l'extrême limite de ses forces et qu'à ce prix seulement il entendait goûter le repos du septième jour.

Le petit frère se mit donc en route par les champs et les boqueteaux. A sa vue, les oiseaux venaient de loin, voletant et chantant. C'étaient de beaux oiseaux du Paradis, les âmes des merles, des pinsons et des bergeronnettes. Car, petit à petit, cédant à la prière incessante de ses ouailles humaines, et pour leur rendre plus agréable le séjour suprême, le Père avait tiré du Paradis qui leur était expressément réservé les créatures que les hommes souhaitaient de retrouver pendant le séjour céleste. Il avait replacé les bouvreuils sur les murailles, les alouettes dans les nuages, les hirondelles dans le vent, les pies à la cime des peupliers et les élus, reconnaissants, avaient entonné des actions de grâce.

Le petit frère un moment s'arrêta, entr'ouvrit la besace qu'il portait en bandoulière et en tira une miche de pain blanc. Il le rompit, en fit des miettes et commença de les présenter aux oiseaux dans le creux de sa main droite.

— Mangez, mangez, disait-il. C'est du pain de la Terre qu'un ami m'a fait tenir comme je remontais des lieux maudits. Mangez tout votre content.

Quand les oiseaux entendirent que ce pain venait de la Terre, ils accoururent en si grand nombre que le petit frère en fut couvert et qu'il dut même les écarter pour n'en être point abasourdi.

— Mangez, disait-il encore, d'une voix moins allègre. Voici que je ne suis pas sûr de n'avoir point fait une faute en vous apportant ici du pain de contrebande. Que le Seigneur me pardonne, car je n'ai pas voulu l'offenser mais seulement vous faire plaisir.

Cependant que François interrogeait ainsi sa conscience, les oiseaux du Paradis avaient mangé tout le pain. Ils entonnèrent ensemble un hymne de leur façon, puis retournèrent à leurs tâches et à leurs divertissements. Le bouvreuil recommença d'imiter le bruit du serrurier qui pousse la lime, l'alouette remonta, par élans successifs, vers le plus haut de la nuée, l'hirondelle repartit à tracer des figures géométriques dans l'espace et les sansonnets se réunirent en conseil pour préparer un voyage imaginaire, comme ils faisaient autrefois, sur la Terre, aux approches de l'arrière-saison.

Alors le petit frère reprit sa route vers le haut pays. Lui, si riant d'ordinaire, était, ce jour-là, sombre et soucieux. Il ne regardait point le ciel mêlé d'azur et de nuages voyageurs. Il ne s'amusait point à la vie et aux aventures des bestioles de l'herbe, il ne tirait plaisir ni des eaux courantes, ni des verdures et ni des brises. Il répétait en se frappant la poitrine avec son poing fermé : « Seigneur, Seigneur, j'ai peut-être péché par orgueil en acceptant de porter ce message ; mais, si j'avais refusé de le porter, n'aurais-je pas démérité de votre fils chéri qui n'est que miséricorde, n'aurais-je pas démérité de vous même qui souffrez tant, je le sais, de ne pouvoir tout pardonner ? »

Le petit frère continua de marcher tête basse et la prière brûlait et sautait dans son cœur comme une flamme souffrante.

Quand il parvint aux portes du Palais, le petit frère, tout de suite, fut salué par Zorobabel, qui lui ouvrit les bras, lui donna l'accolade et le conduisit en devisant dans les salles dont les gais vitraux racontaient les jours de la première création.

— Le Père t'attend, dit l'ange de la porte. Il a, par trois fois, ce matin, parlé de ta visite prochaine.

Le petit frère s'assombrit encore et tira son capuchon sur sa tête, en signe de douleur et d'angoisse.

— Le Père a dit, reprit Zorobabel, qu'il était las de toutes les visites reçues depuis ce matin, et qu'il attendait la tienne comme une coupe d'eau pure.

A ces mots, le pauvre saint posa ses doigts sur son front pour ne pas laisser voir qu'il versait des larmes chaudes. Et il suivit l'ange entre les colonnes de marbre, dans la buée de l'encens, dans l'arome du santal, dans la senteur de l'ambre et du nard.

Le petit frère passa la porte de cèdre, puis la porte d'ivoire, puis la porte de cristal, puis dix autres portes de substances étranges et rares que les hommes de la Terre ne connaissent pas, puis encore une porte de vapeur, une porte de rayons et une porte d'eau courante et murmurante. Après quoi, restait à passer la porte des harmonies et les âmes incohérentes n'en pouvaient franchir le seuil, même quand elles étaient sauvées, même quand elles étaient pardonnées. Enfin le petit frère sentit qu'une lumière surnaturelle se répandait sur lui, une lumière qu'il connaissait, qu'il chérissait et qui était le regard même du Père.

Alors il se prosterna.

Il était ainsi depuis longtemps, priant et balbutiant, quand le Père vint le relever et le saisit par la main.

— Que vas-tu m'apprendre, François? disait la voix grave et triste.

— Seigneur, soupira le petit frère, je ne peux vous apprendre que ce que vous savez.

— Parle quand même, cher enfant, dit le Seigneur. C'est de toi que je veux, aujourd'hui, savoir ce que je sais.

Le Père était, ce jour-là, revêtu d'une robe de bure grise. Il avait fait asseoir le petit frère sur les marches de sa cathèdre et il caressait en parlant la main du messager, comme on flatte la joue d'un enfant. Alors le petit frère osa lever les yeux.

— Seigneur, dit-il, j'ai vu Cédron.

Le Père hocha les épaules et reprit bientôt, l'air indifférent :

— Et que dit Cédron?

— Vous le savez, Seigneur, répondit tout bas frère François, vous le savez, Cédron souffre. Il se repent : il demande le pardon et la paix.

A ces mots, le Père se dressa tout droit et cria d'une voix terrible :

— Alors qu'il se déclare et qu'il cesse de m'envoyer des émissaires. Qu'il sorte courageusement de l'empire inférieur et qu'il vienne devant moi confesser son erreur et ses crimes. Depuis mille ans, il me fait dire qu'il veut obtenir son pardon et il ne se décide point. Alors qu'il reste où il est et qu'on ne me parle jamais de lui.

Frère François se prit à sangloter de toute son âme et resta longtemps sans répondre, pendant que la voix du maître s'éloignait comme un tonnerre dans les profondeurs du palais. Enfin, il reprit courage et murmura :

— Seigneur, son désir est sincère, je peux vous l'affirmer. Il n'était point fait, vous le savez mieux que personne, pour ce combat exténuant et stérile. Ce sont les autres qui l'y ont entraîné, ce sont les autres qui l'y maintiennent. Et ils l'y maintiennent de force. Accaraoth, Béhémoth, Hermon, Isbo-

seth sont les plus acharnés. Ils sentent bien que Cédron souffre de nostalgie, qu'il est tourmenté par le souvenir du ciel et par le désir de concorde. Alors, ils lui font tout le jour les menaces les plus odieuses. Ils ont mis au cachot les plus chers amis de Cédron, vous connaissez leurs noms, Seigneur : Benoni, Amaliadec et Nabal sont traités comme des otages et les conjurés inventent chaque jour des supplices nouveaux pour les amis de celui qu'ils considèrent déjà comme un transfuge. Ils font tant et si bien que le malheureux Cédron ne peut se détacher. Il continue à suivre leur sarabande et, qui pis est, à tourmenter des âmes. Il continue à faire œuvre de démon. Mais il pousse des cris de souffrance et demande...

— Que demande-t-il ? fit le Père d'une voix soudain très lasse.

— Seigneur, murmura le petit frère, il demande votre assistance. Il dit que si vous faites un geste, il pourra se libérer.

Le Père quitta sa cathèdre et commença, comme il faisait cent fois le jour, à se promener dans la salle. Frère François marchait dans son ombre et baisait de temps en temps, pour se donner du courage, les plis de la robe de bure.

— C'est toujours ainsi, disait le Père, en nouant et en dénouant les mains qui avaient fait tant de mondes et tant de créatures. Vous, mes saints, vous voulez aller en enfer pour, dites-vous, continuer votre ministère, pour soulager la peine des damnés qui ne méritent somme toute aucune pitié, pour tâcher de ramener encore quelques âmes — et cette dernière pensée est la seule qui me retienne et m'ébranle. Ainsi donc, je vous donne des missions et vous me créez, là-bas, ici et partout, une foule de complications diplomatiques. Vous inventez de toutes pièces des problèmes dont je préférerais ne jamais entendre parler. Les problèmes, les problèmes, c'est votre grande affaire à vous, les hommes, et, dirait-on, votre distraction. Et moi, je dois toujours tout résoudre et tout arranger.

— Père, Père chéri, soupirait François dans les larmes. Je ne songe qu'à votre service et qu'à votre gloire. C'est vous qui m'avez fait tel, vous qui m'animez et me poussez sur mes chemins. Moi, je ne suis que votre jouet fervent.

— Tu ne peux savoir, tu ne peux comprendre, fit le Père d'une voix tremblante d'émotion. Ces anges des ténèbres, ces esprits de la souffrance et de la destruction, comment te dire que je les ai chèrement aimés ? Je me demande parfois si je ne les aimais pas mieux que les autres. Ils étaient parmi les plus forts, parmi les plus beaux de mes anges. J'avais mis en eux toutes mes complaisances, et voilà qu'ils m'ont trompé, voilà qu'ils m'ont trahi. Je les ai crus plus intelligents que les autres. Quelle douleur, mon ami ! Et quelle surprise bouleversante. Je les ai comblés de présents et de tendresse. Alors ils ont pensé qu'ils pouvaient tout se permettre. Ils m'ont bafoué ; ils ont tenté de salir ma création. En fait, ils l'ont corrompue. Et, depuis, je ne connais plus le repos ni la joie. Imagine un peu : ce Cédron que tu as rencontré dans l'empire inférieur, il s'appelait d'abord Cadès. C'est lui-même qui a choisi le triste surnom de Cédron, au moment de la révolte. Et il a été, dès l'abord, parmi les plus acharnés. Et j'ai fait un effort épuisant pour les oublier tous, pour me détacher d'eux tous, de ce Cédron comme des autres. Leurs noms même, que j'avais voulus éclatants, que je prononçais, au commencement de tout, avec la joie d'un jeune père, leurs noms me sont devenus odieux. Ils me semblent laids et durs. Quelle souffrance, mon pauvre enfant ! Mais comment les oublier ? Ils se rappellent chaque jour à moi par quelque action burlesque ou dramatique. Oui, oui, je dis burlesque, et je devrais dire stupide. Car, avant tout, avant tout, bien qu'on les appelle des esprits malins, ils sont, ils sont... comment te dire ? ils sont inintelligents, ils ne comprennent rien à la vie. Ils sont la risée de la vie. Ainsi donc, maintenant,

ce malheureux Cédron demande une paix séparée. Cela devrait me soulager, me réjouir, après tant de discordes. Eh bien ! non, mon pauvre enfant, cela m'attriste et me dégoûte.

— Seigneur, dit le petit frère, à la faveur d'un silence, il dit qu'il trouvera seulement la force de se détacher si vous prononcez un mot, si vous faites une promesse, une simple petite promesse.

— Attends, mon enfant, dit le Père en regagnant sa cathèdre, attends, je vais prier.

A ces paroles prononcées si simplement, à l'annonce que Dieu lui-même se préparait à prier, frère François fut saisi d'une émotion profonde et se jeta la face contre le sol. Dans les moments qui suivirent, il demeura prosterné, n'osant pas relever le front. Mais, comme il était curieux, malgré son admirable respect, il finit par risquer un œil et voici ce qu'il aperçut :

Le Père, enveloppé dans sa robe grise, était assis sur la haute chaise de marbre, les mains sur les accoudoirs, le menton contre la poitrine. Le silence était profond. La lumière elle-même, la radieuse lumière des Demeures, semblait immobile, arrêtée dans sa vibration éternelle. Au-dessus de la tête du Père, le petit frère aperçut avec frayeur quelque chose qui devait être la pensée la plus intime du Seigneur. C'était, dans la clarté, une clarté plus sereine et plus pure. Cela se balançait insensiblement comme un oiseau qui plane dans un souffle de vent et pourtant il n'y avait pas de vent. Cela était distinct du Père et pourtant c'était comme l'âme du Père un moment détachée de sa personne sensible. Et le petit frère se hâta de tirer son capuchon sur sa tête en songeant : « Voilà ! J'ai vu le Saint-Esprit ».

Un long moment passa, qui peut-être était un siècle, peut-être une minute. Alors frère François entendit la voix bien-aimée. Elle était douloureuse et nette. Elle disait : « Mais non ! Mais non ! Je ne peux sauver Cédron contre lui-même. S'il veut s'échapper, s'il veut sincèrement venir à moi, il saura bien braver toutes les menaces de ses complices. Et s'il ne vient pas, c'est qu'il n'en a point le ferme propos. »

Le Père venait de quitter la cathèdre. Il était de nouveau semblable à un vieil homme, en même temps très robuste et très affligé. Il releva le petit saint, lui saisit de nouveau, pour les caresser, les mains marquées d'une cicatrice et il recommença d'expliquer les choses éternelles :

— Comprends bien, mon pauvre petit. J'ai fait la loi morale et, moi qui ai tout pouvoir, je n'ai pas celui d'enfreindre ma propre loi, celle que j'ai faite moi-même. Comprends bien, petit frère...

A ce moment, la porte des harmonies fut entr'ouverte et parut un des anges du Palais. Il disait, balbutiant de confusion :

— Père, ce sont les représentants de l'Association des Martyrs ignorés. Ils disent que vous leur avez promis audience.

— Oui, oui, dit le Seigneur en écartant les bras du corps. Je ne peux pas les faire attendre, surtout ceux-là. Je te reverrai bientôt, François. Que veux-tu ? mon enfant, je ne suis jamais tranquille. Tout le monde me demande la paix. Je la donne, je la donne. Mais je finirai par ne plus même savoir ce que les mots de paix et de repos peuvent encore signifier. Au revoir, mon François. Faites entrer la délégation.

VII

Les anges Saaph et Dina tenaient leurs réunions dans une caverne ouverte au flanc de la montagne, à l'endroit même où les derniers jardins jouxtent la solitude rocheuse. Ils avaient appelé leur club la Communauté des Purs, et le Seigneur leur disait parfois : « Mes pauvres enfants ! Je sais bien que

vous êtes purs ; mais, à vous entendre, on pourrait croire qu'il en est, dans les Demeures, qui sont moins purs que vous autres, qui sont peut-être même impurs. Avouez que c'est fâcheux. Allons, mes enfants, soyez sages ! »

Ce jour-là, qui était le quatre-vingt-septième du mois Hus, treizième âge de l'éternité de Vidkou, l'ange Saaph avait assemblé ses fidèles pour célébrer l'anniversaire des mondes Héliotes et la joie des commencements. On voyait là presque tous les anges de la première heure, ceux qui étaient présents quand le Seigneur avait dit : « Que le firmament soit fait au milieu des eaux et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux. » Il y avait là Joram le bien-aimé. Joram n'était pas dans l'ombre de Dieu, pendant la genèse des Héliotes, parce que le Père lui avait dit soudain : « J'entends que, dans les Mélibabeth, là-bas, à l'autre extrémité de cet univers, les nuées Halmaoth se sont rebellées contre les rayons qui sont les signes de ma volonté. Il faut donc, ô mon fils, que tu me quittes pour aller parler aux nuées Halmaoth, pour pacifier les nuées des Mélibabeth et recommander la clémence aux rayons qui ne doivent pas triompher comme des glaives, mais comme les enfants de ma lumière. » Joram avait accompli sa mission, mais il regrettait encore de n'avoir pu assister au commencement des Héliotes et surtout à la naissance de cette petite Terre en laquelle le Seigneur avait mis tant d'amour et qui, depuis, lui donnait de si poignantes inquiétudes.

Étaient présents, dans la caverne toute pleine d'ombre azurée : Elehanan, qui avait accompli maintes missions secrètes et qui portait sur sa tunique la croix de la Perpétuelle-confiance ; Phanuel, qui veille presque toujours dans la chambre voisine de celle où rêve et travaille le Père ; Isaïas, maître des cérémonies célestes ; Malaléel, conducteur des musiciens et des chantres ; Zacharion, dont la mémoire est sans mesure et qui se tient derrière le Père pour lui rappeler ce qu'il pourrait oublier, dans les grandes fatigues de chaque jour ; Oziel, qui porte le tonnerre ; Jeraméel, à qui l'on s'adresse en secret parce qu'il a le don de fléchir le Maître de toutes choses, même à l'heure du grand courroux. Etaient présents aussi : ceux qui vont annoncer aux rois que leur temps est consommé ; ceux qui apparaissent aux jeunes épouses, à l'aube, pour leur dire que leurs prières sont exaucées et qu'elles vont avoir un enfant de leur amour ; ceux qui volent au ras du blé vert pour s'assurer que les fleurs porteront grain ; ceux qui visitent les hommes, aux jours des fêtes intérieures, sous l'aspect d'un papillon blanc aux ailes frémissantes ; ceux qui réveillent les montagnes et ceux qui vont porter les ordres aux poissons de la profondeur.

Ils étaient tous assemblés dans la caverne et Saaph leur versait le vin d'Ithamar, que Dieu fait couler à profusion pour les créatures sauvées et qui n'enivre pas, mais procure une vision lucide.

— Malaléel, dit l'ange Isaïas, vous plairait-il de nous faire chanter l'hymne du temps Phti, qui est agréable à Dieu ?

Tous les anges se dressèrent, Malaléel leva le bras et l'assemblée, en chœur, entonna le chant : *Que la flamme fasse alliance avec le brin de paille !* C'est un chant qui se chante à quatre voix, sans harpes, sans flûtes et sans trompettes. Après quoi les anges s'assirent. Dina mit ses lunettes, ouvrit un livre et dit :

— Notre assemblée reste soucieuse de savoir si nos frères voyageurs ont des nouvelles de Moria, de Jaïritis et de Bartimé.

Un grand silence régna. La plupart des anges laissèrent tomber leur tête en avant avec douleur. Cependant, d'une voix inflexible, Dina parlait encore :

— Moria, Jaïritis et Bartimé, disait-il, ont été condamnés en même temps que ceux des ténèbres. Ils n'étaient toutefois pas présents au jugement. Depuis, il nous a été totalement impossible de retrouver leurs traces. Nos

missionnaires, qui visitent sans cesse l'enfer, par ordre du Maître, ont, à notre requête, fait des recherches pour déceler la présence de ces trois malheureux. Ces recherches sont demeurées vaines. On a dit, un moment, dans les Demeures, que Jaïritis vivait à Vollaroïm sous les apparences d'une chenille mouchetée. Ce n'est pas vrai. Nos amis de Vollaroïm nous en ont donné l'assurance. On a dit que Bartimé est caché sous un roc aveugle dans la planète Nachora, mais ce n'est pas vrai non plus : les anges de Nachora n'ont aucun doute à ce sujet. Amis, je vous prie de penser chaque jour à ces frères coupables qui ne sont pas encore châtiés.

— Qui vous dit, frère Dina, murmura Jéraméel, qui vous dit que ces trois malheureux ne sont pas encore châtiés? Le Père, en les laissant errer, a sans doute voulu les abandonner au châtiment qu'ils s'étaient eux-mêmes choisi.

— Il nous est peut-être permis de penser, prononça l'ange Dina, dans un grand silence, que la bonté du Père est surprise et que ce châtiment est trop doux.

— Dina, s'écria enfin Jéraméel, avec un accent de reproche, vous êtes toujours plus sévère que le Maître lui-même.

Dina, de la main droite, fit le geste de trancher verticalement l'espace devant lui.

— Le Maître lui-même, un soir de l'éternité Chneix, après la révolte des Onamédom, le Maître m'a dit d'accomplir tout ce qu'il pourrait oublier lui-même. Je prends les intérêts de mon Maître, même contre sa volonté de l'instant.

— L'avez-vous seulement consulté, demanda Phanuel, au sujet des trois invisibles?

— Je m'en garderais bien, répondit roidement Dina. Je m'en garderai du moins en cette minute. Au surplus, Phanuel, vous qui avez le privilège de vivre sans cesse près du Seigneur et même dans la chaleur de son haleine, vous avez toujours mille bonnes raisons de nous empêcher de le voir.

— C'est vrai, dit Maasias en fronçant les sourcils. Quand je suis revenu, l'autre mois, de Salmanazar, je vous ai demandé de m'introduire auprès du Père et vous m'avez répondu que je pouvais faire mon rapport à vous-même, que le Père était las et triste, qu'il convenait de le ménager.

Elehanan se leva pour demander la parole dans le tumulte. C'est un ange de taille élevée qui porte et brandit une lueur semblable à une épée. Son col est entouré d'un ruban couleur de turquin auquel pend une étincelle vivante. Il parla comme un ange soldat.

— J'ai combattu, cria-t-il, trois siècles Aram, pour la gloire de notre Maître, et quand je suis revenu pour l'adorer, vous étiez sur le seuil, Phanuel, et vous m'avez dit que le Maître recevait une délégation, qu'il ne voulait voir personne d'autre.

Un murmure s'éleva soudain de la foule des anges. Elehanan répétait d'une voix forte :

— Je suis, moi aussi, un ange de la première heure, comme vous tous ici. Et j'ai les mêmes droits que vous.

Phanuel haussait les épaules, l'air soudain morose et opiniâtre.

— Il y a longtemps, murmura-t-il, à la faveur d'un petit silence, il y a longtemps que le Père ne parle plus des trois invisibles et peut-être même qu'il n'y pense plus.

— Qu'en savez-vous? reprit Dina. Pour nous, nous connaissons notre devoir et nous y tenons. Sachez donc, ô compagnons de la caverne, sachez que d'après les rapports secrets de certains frères, nous avons lieu de penser que Moria, Jaïritis et Bartimé sont cachés dans les propres Demeures du Père, qu'ils vivent sous l'aspect modeste de bienheureux inconnus, qu'ils

voient eux aussi la lumière, qu'ils respirent eux aussi les senteurs du Saint Séjour, qu'ils entendent nos chants et qu'ils affectent même, peut-être, d'y mêler leur voix impure, pour mieux se cacher ainsi.

A ces mots, tous les assistants s'inclinèrent avec douleur et la plupart commencèrent de murmurer une oraison. Seul, Jeraméel demeurait bien droit, l'air calme, les lèvres closes et le regard plein de tristesse. Il dit enfin :

— S'il en est ainsi, reconnaissez donc, ô frères, que le Maître a trouvé pour eux le plus cruel des châtiments. Car ils ne peuvent pas, comme les misérables de l'abîme, s'enivrer de leur crime et de leur orgueil. Force leur est de jouer la comédie du bonheur et de la paix. Quelle peine plus amère pouviez-vous imaginer, ô anges de la première heure !

Une grande confusion suivit, durant laquelle tous les hôtes de la caverne se mirent à parler en même temps, avec véhémence et parfois même avec fureur.

— Taisez-vous, disait Isaïas. Taisez-vous, j'étais déjà présent à la droite du Père quand il a crié : « Que paraisse l'élément aride ! »

— Et moi aussi, disait Zacharion, j'étais là quand il a prononcé la séparation des eaux.

— Moi, s'écria Malaléel, j'ai chanté le premier chant quand le Père a déclaré que la lumière était bonne.

— Moi, murmura Phanuel de sa voix triste, j'étais mêlé à la substance du Père quand il errait sur la face des eaux.

— Moi, dit avec force Elehanan, en faisant tournoyer son épée de lumière, moi... moi...

— Vous allez peut-être, soupira Phanuel, vous allez peut-être nous dire, Elehanan que vous étiez là avant lui !

Elehanan, s'arrêta, l'air interdit, rougit vivement, s'assit et posa son épée sur ses genoux.

— Ah ! murmura Phanuel, vous êtes sages et saints quand vous êtes parmi les fous et les impies ; mais quand nous sommes réunis tous ensemble, vous donnez le spectacle du désordre et de la déraison, oui, de la déraison des anges. Et le plus triste, c'est que je me sens aussi, en cet instant, ingrat, malheureux et déraisonnable.

Dina venait de chausser de nouveau ses bésicles. Il criait : « Silence ! Silence ! » Et soudain, peut-être parce qu'ils étaient tous recrus de bruit, le silence commença de faire son œuvre.

— Il nous semble nécessaire, articula l'ange aux lunettes, avec une belle constance, il nous semble nécessaire à la paix des Demeures et à la gloire du Père de travailler tous ensemble à retrouver les trois invisibles sous leur déguisement et, dans ce dessein, de nommer une sainte commission d'enquête qui recevra tous les pouvoirs, comme celui, par exemple, d'arrêter dans les Demeures et d'interroger tous les élus dont la renommée ne serait pas éclatante et l'identité parfaitement établie...

Dina continuait de lire, le nez sur son texte, l'index rigide. Phanuel murmurait tout bas :

— Qui de nous n'a pas fait de faute ? Qui de nous ne s'est pas trompé ? Seigneur ! Seigneur !

Dina lisait encore, dans un silence profond, des mots que nul n'écoutait plus que d'une oreille distraite. Alors Phanuel cria tout haut :

— Rappelez-vous, ô mes frères, ô vous tous, anges de la première heure, que le Père a condamné les malheureux de la grande révolte au châtiment perpétuel, mais qu'il n'en a tué aucun, anéanti aucun, car Dieu lui-même ne peut supprimer aucune de ses créatures, serait-elle la plus détestable.

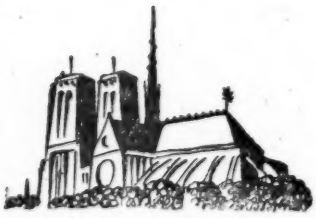
Cette phrase fut le signal d'un nouveau tumulte et les anges de la caverne se mirent à crier, car chacun souhaitait de faire ainsi prévaloir son sentiment.

La caverne était spacieuse. Sous la voûte s'accumulaient des ténèbres de saphir où l'on voyait parfois passer des globes d'opale ou de lait, des gerbes, des étoiles, des bouquets de lueur. Au-dessous s'étendait une fine couche de buée lumineuse. Au-dessous encore régnait une ombre vivante et mouvante de la couleur de la dauphinelle. Plus bas, circulaient des rayons qui entraient par les trous de la rocaille, entre les touffes de sedum et de saxifrage et qui venaient parfois se poser sur la face des orateurs.

Soudain, parut, dans un de ces rayons, un être ailé qui ressemblait à une grande libellule. Presque aussitôt, les anges de la première heure cessèrent de crier et de se quereller. La libellule n'était pas bleue, ni verte ; mais toute dorée et ses yeux à facettes lançaient des flammes comme fait le diamant taillé. Elle se prit à voler dans l'espace de la caverne. Elle volait comme volent les libellules, c'est-à-dire que tantôt elle traversait l'espace avec la vitesse d'une pensée, tantôt elle s'immobilisait au dessus d'un des assistants et semblait suspendue en l'air par l'effet de quelque miracle. Elle parcourut ainsi toute la caverne et, cependant, la paix revint de proche en proche dans les esprits. La libellule enfin monta, par secousses, jusqu'au milieu des ombres bleues. Là, elle demeura parfaitement immobile. Alors un grand silence tomba. Tous les anges de la première heure, saisis de crainte et d'amour, priaient, face contre terre.

GEORGES DUHAMEL
de l'Académie française.

(La fin dans le prochain numéro.)



RÉQUISITIONS DE LOGEMENTS

(L'ORDONNANCE DU 11 OCTOBRE 1945)

POURQUOI quelques dizaines de lois sur les loyers n'ont-elles provoqué que la satisfaction ou l'indifférence du public, tandis que l'ordonnance n° 45-2394 du 11 octobre dernier suscite tant d'inquiétude et de mécontentement ? Les six ministres qui l'ont signée après le Chef du Gouvernement provisoire n'ont-ils pas été animés d'excellentes intentions en l'intitulant « Mesure exceptionnelle et temporaire en vue de remédier à la crise du logement » ?

Si ce texte suscite un émoi général c'est parce qu'il ne s'en prend pas uniquement à la minorité que constituent les propriétaires, mais à la masse des locataires en prévoyant, outre la réquisition des locaux inoccupés, celle aussi de ceux insuffisamment occupés.

Votre foyer familial, lectrices devenues électrices, risque désormais d'être requis en partie pour y loger côte à côte avec vous, avec vos enfants, un monsieur ou une dame, voire même un ménage avec ou sans enfant, qui ne seront pas fatalement des indésirables, mais qu'infailliblement vous n'aurez pas désirés.

Disons-le franchement : une série de situations déplaisantes va se présenter. Une des garanties auxquelles le Français tient le plus, l'inviolabilité du domicile, va disparaître. Demain, des inspecteurs vont visiter les logements et l'on pourra imposer à chacun les plus désagréables des cohabitations. Qui se sentira en sécurité « chez soi », dès lors que des inconnus y auront pris pied, qui auront toute licence de troubler votre travail, votre sommeil — en fait : toutes les occupations qui représentent la trame même de votre vie privée. Quelle détente pourra-t-on connaître dans un appartement où s'imposeront des présences qui peuvent être suspectes et pourront vite devenir odieuses ? Va-t-il falloir proclamer la fin de la vie privée, de la vie intime ?

■ ■

Avant de considérer les modalités d'application de cette ordonnance, il faut évoquer les circonstances qui l'ont provoquée. Certes la guerre est en partie à l'origine du mal dont nous souffrons. Mais elle n'est pas seule responsable.

De 1914 à 1945, nos divers gouvernements se sont ingéniés à édicter des règlements en vue d'assurer ou de conserver gratis ou à un faible prix, un logement à chaque habitant, français ou non. Ces lois ont appauvri le patrimoine des propriétaires d'immeubles à usage d'habitation. Il était interdit, en effet, aux loyers de suivre l'ascension des prix autorisée pour tous les autres services sociaux, agriculture, commerce, industrie, professions libérales, etc... alors que les obligations de ces propriétaires, notamment les impôts et le coût de l'entretien et des réparations suivaient normalement la courbe ascendante des prix.

Nous n'élevons pas une plainte rétrospective. Nous constatons un état de fait.

Ce qui est étrange, c'est que les conséquences à prévoir au moment du vote de ces lois aient pu échapper non seulement à l'ensemble des législateurs, agissant il est vrai, trop souvent, sous une impulsion démagogique, mais à toute une population trop heureuse de bénéficier des avantages dont seuls les propriétaires faisaient les frais.

Dès 1924, j'attirai l'attention, dans mes écrits, sur les résultats à prévoir. Je me suis toujours heurté à une opinion publique ironique et à une presse trop souvent hostile.

En 1925, je collaborai à l'ouvrage si vivant de M. Gilles Normand intitulé: « Les lois qui tuent. L'Agonie de nos Cités ».

Pour mieux faire ressortir ce que deviendrait Paris par suite du chômage imprudemment provoqué dans le Bâtiment, l'auteur débute par un conte à la Wells où il donne une vision du Paris futur. Il imagine un explorateur anglais qui après un séjour dans une île perdue d'Océanie, revient à Paris pour y retrouver la belle capitale qu'il avait aimée.

Il n'y voit qu'immeubles délabrés, une collection de baraques aux toits de carton. En quête d'un gîte, il se heurte à une administration du logement qui l'engage à rentrer dans son pays, car il est impossible de trouver un local. C'est du roman ? Soit. Mais voici la réalité :

Aujourd'hui, pouvez-vous trouver un logement à Paris ?

Notre voyageur anglais avait quitté Paris sans comprendre. Il ne disposait pas des statistiques publiées par l'Institut de Conjoncture, organe officiel qui, dans une étude sérieuse sur le logement à Paris fait ressortir l'écart qui, depuis 1914, s'est instauré entre le coût de la vie et le montant brut des loyer. Un loyer de 100 francs par exemple qui, en 1914, permettait d'acquérir pour 100 francs de marchandises, est devenu aujourd'hui, par suite de la taxation, un loyer qui n'eût permis, en 1914, que d'acquérir pour 18 centimes de la même marchandise.

Cette chute du rendement immobilier est une des causes essentielles du ralentissement de la construction depuis 1914.

Le domaine immobilier de la capitale comprend 84 372 immeubles d'habitation qui abritent la population. Sur ce nombre, 22 290 immeubles ont plus de 100 ans d'âge. (La plupart de ces vieilles constructions ne seraient-elles pas à démolir et à reconstruire ?)

Les autres furent érigées après 1850 au rythme suivant : entre 1851 et 1880, on a construit en moyenne, par an, 830 immeubles. Entre 1881 et 1914, on a construit en moyenne, par an, 836 immeubles.

Ainsi, pendant 65 ans, la moyenne des immeubles construits annuellement est restée à peu près constante.

Entre 1915 et 1925, la moyenne tombe à 206.

Entre 1928 et 1935, la moyenne remonte à 799.

Entre 1935 et 1941, elle retombe à 70.

La recrudescence constatée entre 1928 et 1935 s'explique en grande partie par l'espoir qu'avait donné la discussion de la loi sur les loyers promulguée en 1929. Cette loi prévoyait et préparait en effet le retour au droit commun par paliers ; mais quand, en 1935, on s'aperçut que les majorations et le retour au droit commun prévus par la loi n'étaient qu'un leurre, que le Parlement, chaque année, votait des dispositions suspendant les effets de cette loi, que, par surcroît, le décret Laval réduisant de 10 p. 100 le montant brut des loyers, diminuait ainsi de 25 p. 100 le revenu des propriétaires déjà sévèrement taxé, la construction et les réparations stoppèrent.

Pour avoir prédit ce résultat dès 1925, des organisations extrémistes de locataires m'accusent d'avoir encouragé et préconisé le malthusianisme de la construction et des réparations. Les propriétaires seraient ainsi responsables de la crise actuelle du logement, du mauvais état des immeubles, ainsi que du chômage qui régna dans les industries du bâtiment entre 1935 et 1940.

Il est difficile de contester que le rendement immobilier s'avérait en 1935 comme nettement insuffisant pour assurer à la fois la rentabilité des immeubles et leur entretien. Le sort des ouvriers du bâtiment m'apparaissait comme lié à celui des propriétaires existants ou futurs et cette considération me semblait devoir être notre principale force.

Je ne me trompais pas, car en 1936 le Ministre socialiste de l'Economie nationale se pencha avec anxiété sur ce problème du chômage dans le bâtiment et il me demanda d'en étudier avec lui les remèdes. De cette étude résultèrent les décrets de 1937 relatifs aux bonifications d'intérêts en faveur des capitaux personnels et des emprunts affectés à de nouvelles constructions destinées à l'habitation ou à des remises en état.

Les résultats de ces dispositions sont soulignés par l'exécution d'environ deux milliards et demi de travaux exécutés grâce à l'attrait de ces bonifications. Leur taux ne fut cependant pas suffisant pour encourager dans la capitale la construction d'immeubles à loyers. Le déficit de leur exploitation était très important. Il n'en est pas moins certain que les dispositions adoptées sur ma proposition provoquèrent dans le pays une recrudescence appréciable de travaux dans le bâtiment et une diminution notable du chômage.

Si la crise actuelle du logement est due en grande partie à la guerre, l'exposé des motifs de l'ordonnance du 11 octobre confirme que « dès 1939, certaines grandes villes connaissaient des difficultés dans le domaine du logement ».

Par ailleurs, comme le reconnaît aussi cet exposé, les réquisitions massives, nous ajoutons inconsidérées, ont trop souvent porté sur des immeubles d'habitation et ont ainsi encore accentué la crise. On a laissé s'ouvrir des bars, des clubs, sous le couvert même parfois, m'a-t-on dit, d'œuvres de bienfaisance dans des locaux qui eussent pu aussi bien être affectés à l'habitation. Ces transformations seront dorénavant interdites. En attendant, la situation est devenue tragique pour une quantité de sans-logis. C'est la raison invoquée par le Gouvernement pour justifier les dispositions de son ordonnance révolutionnaire.

Pourtant, les locataires qui m'ont confié leurs doléances estiment qu'avant de s'en prendre aux particuliers et de bouleverser leur vie, l'Etat aurait dû commencer par mettre à la disposition des sans-logis tous les immeubles qu'il a lui-même réquisitionnés. Que d'hôtels, que de bureaux, que d'appartements occupés par des administrations coûteuses (d'aucuns disent même inutiles) ; la plus élémentaire justice, protestent ces mêmes locataires, n'eût-elle pas commandé que ces organismes nouveau-nés évacuent d'abord

les locaux qu'ils occupent ? On a préféré s'en prendre aux familles. Beaucoup s'en montrent révoltés.

Quelle est la composition des logements à Paris ?

L'ensemble des immeubles d'habitation loge 1 116 000 ménages. L'administration classe ces logements en trois grandes catégories :

633 119 logements « ouvriers ».
329 700 logements « semi-bourgeois ».
129 262 logements « bourgeois ».

Les autres sont des logements mixtes ou commerciaux. Les logements dits ouvriers correspondent sans doute à ceux dont les prix actuels sont au-dessous de 2.000 francs. Les « semi-bourgeois » seraient ceux qui sont au-dessous de 15 000 francs. Ce n'est évidemment pas dans les logements ouvriers, facilement pleins, que l'on trouvera beaucoup de places supplémentaires. Les 2/3 des logemeuts dits semi-bourgeois sont généralement occupés d'une manière normale. L'ordonnance du 11 octobre 1945 intéresse donc plus spécialement les 230 000 autres ménages. C'est surtout dans cette catégorie que l'on espère trouver les quelque 300 000 pièces que l'on recherche, en utilisant les salons, salles à manger, les bureaux, les lingeries, etc... qui sont mis — ce qui pourra devenir une source d'abus — sur le même pied que les chambres à coucher.

L'article 1er de l'ordonnance du 11 octobre en indique le but : assurer une meilleure répartition des locaux de manière que puisse être assurée l'installation de ceux qui, en raison de leur travail et de leur situation de famille, doivent être pourvus d'un logement.

Des services municipaux du logement seront créés partout où besoin est de lutter contre la crise.

Dans le département de la Seine, c'est sous l'autorité du Préfet, secondé par un Comité Consultatif départemental que seront opérées les réquisitions. Les organisations extrémistes de locataires ont émis le vœu que les maires aient seuls, à l'avenir, le droit de réquisitionner et de louer tous les locaux vacants ou insuffisamment occupés. Ce serait la suppression de l'initiative des propriétaires et de celle des locataires principaux. (Les maires seraient-ils aussi chargés d'administrer les immeubles ?).

Cette ordonnance du 11 octobre atténue la portée de la loi du 16 avril 1942 autorisant les sous-locations à l'encontre de toute clause contraire insérée dans les baux.

Cette loi a été le signal d'un marché noir et de reprises éhontées entre bien des locataires principaux et ceux auxquels ils abandonnaient leur appartement. Dans un récent communiqué la Préfecture de police condamnait ces opérations, mais les attribuait aux propriétaires ! On peut se demander avec quels meubles et avec quels locaux ces derniers auraient pu trafiquer.

Dorénavant un locataire ne pourra sous-louer que les pièces en excédent de celles auxquelles il a droit dans l'appartement où il est domicilié et qu'il continue à occuper effectivement.

Dans les communes pourvues de services municipaux de logement, à Paris dès que le Comité consultatif départemental sera créé, les nouvelles locations ou sous-locations ne pourront être consenties qu'aux personnes justifiant d'une occupation suffisante des locaux. Un décret annexe en définit l'insuffisance :

Sont considérés comme insuffisamment occupés les locaux comprenant un nombre de pièces principales d'habitation supérieur à celui des personnes qui y ont effectivement leur résidence principale, augmenté d'une unité pour chacune des deux premières personnes. Un arrêté pourra, en fonction de la crise du logement, modifier les conditions minima d'occupation ci-dessus spécifiées.

Les cuisines, antichambres, salles de bains, toilette, n'entrent pas en ligne de compte. On réservera aux professionnels le nombre de pièces supplémentaires qui leur sont nécessaires.

Mais à l'heure où nous écrivons, on ne sait pas encore exactement comment ces mesures seront appliquées, de telle sorte que médecins, écrivains, avocats, ingénieurs ignorent si on leur laissera véritablement la jouissance des pièces qui leur sont nécessaires. On sait trop bien en effet, disent-ils que les plus claires évidences peuvent être contestées. « Une bibliothèque ? Mais vous n'en avez aucun besoin... Une salle d'attente pour vos clients ? Et pourquoi donc ? ». Il faut reconnaître que ces inquiétudes sont plus que légitimes.

L'ordonnance stipule que la résiliation aura lieu de plein droit lorsque le sous-locataire ne jouira pas des lieux paisiblement en bon père de famille. Souhaitons que les contrevenants possibles soient expulsés sans délai, mais... la justice n'est pas toujours rapide, surtout quand il s'agit d'expulsion.

L'ordonnance énumère ceux qui ont droit à ces réquisitions, les étudiants en font partie, et aussi les personnes « dont le défaut de logement peut apporter un trouble grave à l'ordre public ». L'énonciation de cette dernière catégorie qui n'est pas mieux définie laisse rêveur et paraît redoutable. Suffira-t-il de « manifester » pour avoir droit à un logement ?

Tel est le système auquel s'est résigné le Gouvernement provisoire de la République, sur la proposition sans doute du Ministre chargé de la Reconstruction et de l'Urbanisme.

Ce système de réquisition n'est pas nouveau. Il fut appliqué en U.R.S.S. L'autorité soviétique s'était vue, elle aussi, en proie à de graves difficultés en ce qui touche l'habitation. De 1917 à 1921, on avait laissé les immeubles entre les mains de Soviets de locataires qui les mirent dans un tel état que des 221 386 immeubles existant à Moscou en 1917 au moment où Lénine prit le pouvoir, il n'en restait plus que 163 651 en 1921. Il fallait cependant comme aujourd'hui, en France, loger un nombre considérable de fonctionnaires.

Les locataires dénommés parasites, c'est-à-dire ceux qui n'étaient ni fonctionnaires ni ouvriers durent céder leur place. En outre, les familles qui avaient une ou deux pièces de plus que le nombre de chambres strictement nécessaires se virent resserrées et imposer des inconnus.

Un journal officiel « Administration communale » qui paraissait à Moscou, publia ses impressions à ce sujet, dans son numéro de mars-avril 1922. Il écrivait :

La mesure dite de resserrement fait table rase des coutumes et des caractères des divers groupes de la population. En bien des cas, elle a des conséquences désastreuses, car les nouveaux locataires ignorant l'usage des appareils mis à leur disposition s'en sont servis d'une manière telle que l'habitation entière a été bientôt complètement endommagée et rendue inutilisable. Chacun vit dans l'appréhension constante de se voir resserré dans son logement par l'introduction forcée de personnes appartenant à un élément tout à fait étranger. Chacun craint de se voir dépouillé de ses meubles et expulsé d'un logement bien aménagé. Ainsi s'est perdu l'amour précieux du foyer et le désir de le protéger contre le délabrement.

L'élément étranger installé par force est, pour le moins, indifférent au logement que lui a assigné l'administration. De pareils occupants emploient comme combustible les portières, les lames de parquet, les meubles qu'ils jugent superflus, les poutres de la charpente que, dans leur ignorance, ils considèrent comme sans objet.

Il est entendu que les Français sont le peuple le plus policé du monde et que tout se passera chez nous dans des conditions bien différentes... En principe, c'est entendu. En fait, les difficultés que la cohabitation fait surgir resteront cependant des plus graves. Ici, c'est la place des meubles, là

l'usage du gaz, de l'eau, de l'électricité, des w. c., ailleurs les difficultés nées de maladies ou de questions d'hygiène, ou encore la maladresse de certains occupants ou leur sans-gêne ou simplement leur humeur, qui contribueront à empoisonner la vie des compagnons de logement forcés. Tous ces inconvénients la Loi ne peut les empêcher.

Ce régime pourra rendre la vie odieuse à un grand nombre de Français. Il multipliera les injustices. L'ordonnance d'octobre est, il faut en convenir, d'une simplicité excessive. Elle ne tient même pas compte de la disposition des appartements, disposition si variée qu'il est parfaitement absurde de raisonner sur des « pièces » comme si elles étaient toutes semblables. Il est des logis où les pièces se commandent et où, quelqu'en soit le nombre, l'introduction d'étrangers peut être particulièrement pénible. Il est des « studios » dont la pièce principale a les dimensions de six ou huit petites pièces d'appartement modeste... On peut imaginer bien d'autres cas. L'application équitable de la loi exigerait des qualités dignes de diplomates.

■ ■

Les vrais remèdes, c'est du côté d'une saine politique du logement qu'il aurait fallu les chercher : j'ai bien souvent fait ressortir dans mes articles et ouvrages sur le logement que les prorogations accordées par les lois sur les loyers, jointes aux prix dérisoires des locations avaient cristallisé les locataires en place dans beaucoup d'appartements qui ne correspondaient plus aux besoins des occupants. Mais j'ai montré aussi que si, dès 1922, les loyers avaient suivi la courbe ascendante des prix de la vie, comme le prévoyait la loi promulguée à cette époque, dite loi définitive, et comme je l'avais préconisé au sein du Comité consultatif des loyers institué en 1925 sous la présidence de M. Painlevé, alors Président du Conseil, chacun se serait logé petit à petit selon ses ressources et ses besoins. De nouveaux immeubles auraient surgi prêts à loger toutes les familles. L'assiette du logement se serait établie normalement. Les capitaux privés, au lieu de fondre dans des spéculations boursières, genre Oustric, Stavisky et autres, se seraient normalement investis dans la pierre et se seraient transformés en cette fortune essentiellement française qui ne peut se dissimuler ni fuir à l'étranger.

C'est cette fortune qui, avec la connivence de la majorité de la population et sous l'impulsion haineuse de fédérations de locataires, a été la plus attaquée et la plus appauvrie. Aujourd'hui, l'émoi que fait régner dans le public l'imminence de l'application de l'ordonnance du 11 octobre ouvrira-t-il les yeux sur le danger d'être légalement logé à trop bon marché ?

La fixation de loyers bas a été faite à une époque où les locataires, visés aujourd'hui, auraient pu choisir un autre appartement conforme à leurs ressources et à leurs besoins. Aujourd'hui, un locataire principal dont l'appartement comprend des pièces en surnombre a, provisoirement, la possibilité de choisir dans ses proches ou dans ses relations, et d'accueillir sous son toit la ou les personnes qui occuperont ces pièces, ce qui lui permettra d'éviter le paiement d'un impôt, car il y aura un impôt élevé à payer pour les pièces supplémentaires non occupées. Cet impôt sera, on le sait, égal à la moitié de la cote mobilière, pour une seule pièce ; pour deux pièces, l'impôt atteindra une fois et demie cette cote ; puis pour chaque pièce en excédent à ces deux premières, ce sera deux fois le montant de la cote immobilière que l'on devra verser au percepteur.

Concluons. — Ce ne sont ni les restrictions ni les taxations qui créent le bien-être. Vous pourrez taxer les œufs tant que vous voudrez, les poules ne pondront pas un œuf de plus et vous n'inciterez pas les cultivateurs à nourrir

une poule de plus. Tout ce qui tend à raréfier aboutit à la privation. C'est l'abondance seule qui nous en préservera.

C'est parce qu'il n'a pas été tenu compte de ces principes primordiaux que nous manquons de logements dans les villes non sinistrées.

Le Président de la Chambre des propriétaires de Paris affirme-t-il là une vérité qu'il serait seul à faire ressortir pour les besoins d'une cause dont il se fait l'avocat depuis vingt-deux ans ? Il place sa bonne foi sous la garantie d'une personnalité politique qui ne fait figure ni de réactionnaire, ni de conservateur. Voici ce qu'écrivait le rapporteur du projet qui allait devenir la loi du 1er avril 1926, loi qui a été le point de départ de la ruine de notre patrimoine immobilier :

> Les lois d'exception sur les loyers ont détourné des placements immobiliers de nombreux capitaux. Mais comme le seul moyen de faire cesser la crise est de construire, on peut soutenir que le contre-coup fâcheux de ces lois a été de provoquer l'arrêt presque total de la construction.

Ce député socialiste n'était autre que le Président Félix Gouin. Le jugement qu'il a émis dans son rapport et rappelé à la Chambre des Députés en 1926, est l'expression même de la réalité économique. C'est parce que l'on s'est écarté de cette réalité que l'on aboutit aujourd'hui aux expédients de l'ordonnance du 11 octobre 1945.

Aussi, est-ce avec intention que, dix-neuf ans plus tard, je cite les paroles du Président Félix Gouin et les contresigne :

TRUTIÉ DE VARREUX

UNIVERS ET RÉALITÉ

L'ESPRIT ET LE RÉEL

Nous rappelons que le dialogue ici institué (et dont la première partie a été publiée dans la Revue de Paris *de novembre) se déroule entre un « amateur » (A), curieux de connaître les conséquences qu'entraîne dans l'ordre intellectuel la transformation récente des sciences physiques et un physicien (B).* *(N.D.L.R.)*

A. — Vous venez de m'instruire de la chimie nucléaire qui présidait aux destinées des étoiles, comme de cette étrange « dépersonnalisation » qui paraît être le propre des particules élémentaires de la matière, mais j'avoue avoir en votre présence quelque peu le vertige et il me vient une pointe de scepticisme. Comme si tout ce que vous m'exposez n'était qu'une construction de l'esprit humain, édifice peut-être admirable, mais sans rapport avec le réel.

B. — Qu'appelez-vous le réel ? Quel est selon vous le critère de la réalité ?

A. — Que voici une ennuyeuse question, et qui mériterait d'être commentée ! Mais permettez-moi d'abord d'achever ma pensée. Je ne veux pas ériger le doute en système ; parvenir à faire naître le doute est un exercice banal, que tout bon professeur de philosophie sait exécuter avec adresse devant un auditoire de « moins de vingt ans ». Nous nous sommes tous laissés entraîner, ravis, à l'issue de notre phase scolaire, et quant à moi, je me souviens d'être devenu, un temps, incapable de saisir un bouton de porte sans être pris de doute philosophique devant la réalité de l'objet à saisir, autant que devant l'opportunité du geste à faire pour le saisir... Reconnaissez pourtant que les objets que vous manipulez, vous autres physiciens, sont autrement difficiles à reconnaître et à saisir que le bouton de porte. Vous classez les électrons par niveaux énergétiques, vous sondez la structure nucléaire et rangez soigneusement, bien étiquetés par degré d'énergie, protons et neutrons, dans un domaine de l'infiniment petit où nul œil animal ne s'aventurera, ce qui est déjà inquiétant pour l'homme de la rue. En fin de compte, vous nous avouez que l'électron, et même tout « grain » d'énergie que vous nous présentiez au début comme une singularité quasi ponctuelle est, à

nouvel examen, non localisable, qu'il est infiniment étendu dans l'espace, en quelque sorte omni-présent et qu'il faut tout le champ d'extension d'une onde, tous les prolongements tactiles de la conception ondulatoire, pour aller en dénicher les plus subtiles manifestations dans les moindres recoins de l'espace ! J'ai bien l'impression de votre sincérité comme diraient les peintres, j'ai le sentiment, aussi, de la richesse de votre conception protéiforme, adaptable à tous les cas concrets, mais cette subtilité même de votre pensée me met en défiance envers ce qui peut finalement n'être que construction de l'esprit, et vous risquez de ne pas emporter mon adhésion ; je serais même tenté de crier : on se moque du public !

B. — Je vous l'accorde, et vous posez ici le problème des rapports de l'esprit et de la réalité. Tout d'abord, aucun d'entre nous n'est en mesure de nier la part énorme de l'esprit humain dans la construction du cosmos, l'intervention insigne de la structure propre à notre entendement, ses infirmités comprises. C'est ainsi que chaque processus créateur a besoin d' « images », il faut nourrir d'abord l'esprit de fictions rudimentaires, de schémas analogues aux jeux constructifs des enfants, notre esprit analytique et simplificateur ayant besoin de se dépouiller d'abord des incidences. La grande difficulté est même de savoir, à temps voulu, se détacher d'un schéma, de rejeter une image quand elle nous a fourni tout ce qu'elle pouvait nous donner, avant qu'elle ne nous entraîne dans des extensions et des comparaisons abusives. A ce point de vue, les théories physiques actuelles les plus achevées, quantique et ondulatoire, vont à l'extrême, et, résolument abstraites, rejettent *a priori* toute description d'un système par mécanisme et par figure. Comme si l'esprit humain se dégageait, par degré, de ses tâtonnements du début, de ses faiblesses primitives.

Vous direz également que le rôle de notre entendement se manifeste dans l'histoire de l'évolution des Sciences — d'abord toutes empiriques et classificatrices, comme l'histoire naturelle, pour devenir ensuite hardiment prospectrices et dominatrices, comme l'astrophysique ou la physique nucléaire. — Certes, on est bien des fois passé à côté d'une découverte importante, qui, traitée par un esprit mûri différemment, aurait pu être faite dix ou vingt ans auparavant. De même, la venue de certaines fortes personnalités que vous nommez des génies, a hâté d'un coup l'évolution. Tout ceci, je vous l'accorde. Toutefois, avec un peu de recul, ces fluctuations disparaissent. Et si c'était à refaire, je ne crois pas que les Sciences évolueraient autrement. L'ordre de succession des découvertes que vous connaissez est sans doute le seul compatible avec la structure de notre entendement, mais *aussi* avec celle de l'Univers. Il est bien improbable que la géométrie riemanienne ait pu être découverte avant l'euclidienne et tout à fait impossible que la récession des nébuleuses fût observée avant les phases de la lune. Il faut avoir eu la notion d'étendue spatiale et le concept de mesure, pour créer ensuite la géométrie. Et parler des grains sub-atomiques nous paraît à peine concevable avant d'avoir reconnu toutes les lois de l'électricité. L'homme s'est cherché à travers la nature, je veux dire qu'il a voulu imposer à ses investigations cette forme particulière à son cerveau, ce besoin spécial, qu'il nomme compréhension : il a tenté d'abord de sortir de la peur primitive et instinctive en face des éléments, considérée à l'origine comme une malédiction qui lui était destinée, pour les séparer ensuite de lui-même et les rattacher à de grandes relations qu'il suppose extérieures à sa personne, et qu'il désigne comme des lois physiques.

Mais ce développement univoque de la Science n'a pas seulement pour cause une certaine structure de la matière grise et de ses réflexes, il est

dû avant tout à l'essence même du réel. D'autres êtres, doués de sens différents, placés dans le même cosmos auraient construit une science, qui, dans son aboutissement, ne serait pas tellement différente de celle que nous connaissons, bien que faite à rebours. C'est d'abord une question de dimensions de l'observateur : un être pensant, de dimensions atomiques, serait né avec l'idée de la discontinuité aussi ancrée que pour nous celle des étoiles célestes. Il lui aurait fallu un millénaire pour arriver à la notion de continuité statistique. Mais un être pensant de la taille de l'Univers serait probablement surpris si nous lui disions que les étoiles sont rares et la matière céleste discontinue !

De même un être « à l'envers » — pourvu de prolongements nerveux sensibles au champ électrique ou à l'action magnétique, qui nous font défaut, mais par contre aveugle pour la lumière, — aurait décelé, dès l'origine, les perturbations électromagnétiques alors qu'il ignorerait les couleurs ; il lui aurait fallu, à n'en pas douter, dix siècles de développement scientifique pour passer de l'appareil récepteur de T.S.F. qui lui serait presque aussi naturel que la vue chez nous, au spectroscope, et ultérieurement à la vision artificielle du bleu ou du rouge. Ainsi, finalement, malgré les voies opposées, on aurait obtenu des résultats équivalents, extérieurs à l'être perceptif et caractéristiques du réel. Quoi que vous supposiez de la nature des organes de relation avec l'extérieur de l'être que vous inventerez, ces organes ne seront qu'en fonction d'une réalité extérieure. Point d'organe à capter l'inexistant. Ces organes de relation sont déjà des preuves, de leur fait même.

A. — Vous ne m'éclairez toujours pas sur la réalité effective...

B. — J'y viens maintenant. Ma conviction est qu'il peut exister un réel extérieur à l'homme, mais la difficulté est de le percevoir en dehors de nous-même, parce que les « sections » du réel que nous pouvons opérer et « ramener à nous » comme le plongeur ramène avec la bathysphère les animaux étranges des grands fonds, participent de la double chétivité de nos sens, toujours médiocres, et de la traduction que notre esprit infirme fournit des données sensorielles.

Je trouve une première preuve de l'existence indépendante de l'Univers dans le fait suivant : tout est pensable, j'entends que, enfermé dans votre chambre et réduit aux seules ressources de la pensée, vous pouvez échafauder l'hypothèse qu'il vous plaira ou l'hypothèse exactement contraire et ceci avec autant d'arguments. Cette façon de tourner en rond est l'origine même du doute philosophique : enfermé dans la caverne, jouet des ombres contradictoires, vous ne pouvez espérer aucun progrès certain sans éprouver vos songes à un guide extérieur plus compétent. Démocrite croit ainsi à l'atomisme, c'est-à-dire à la discontinuité de structure de la matière, tandis que Gœthe, pour des raisons esthétiques, en tient pour la doctrine du continu — qui a tort, qui a raison ? Autre exemple : les alchimistes, dès le moyen âge, croyaient à la possibilité de muter les éléments les uns dans les autres. Pouvaient-ils étayer leur croyance sur des faits expérimentaux ? Parvinrent-ils à ces transmutations ? certes non. L'époque contemporaine, pourtant, a été plus heureuse, parce qu'elle a suivi un autre guide, l'enchaînement logique de faits expérimentaux.

Finalement, je serais tenté de définir le réel comme le plan où s'éprouve la pensée de l'homme : définition qui implique donc dès le départ, l'infirmité humaine, mais lui ménage pourtant tous les espoirs. Le réel est la pierre de touche, c'est un contact sûr, qui répond par oui ou par non, quoique

parfois en termes déconcertants, aux questions que l'homme de science, moderne Œdipe, tente de lui poser, par l'intermédiaire des instruments.

A. — Je retiens votre définition, mais suis curieux d'avoir des échos de tels entretiens.

B. — Il est possible d'ailleurs, de citer les plus célèbres réponses : « Si l'homme s'est cherché, à l'origine, à travers la nature, cette dernière le lui a bien rendu par la suite ». J'entends par là qu'en lui faisant un certain nombre de cadeaux précieux, elle l'a contraint le plus souvent. L'étude de l'Univers est souvent violence faite à notre routine d'esprit, éclatement des systèmes sur lesquels nous comptions pouvoir enfin paresseusement reposer. L'électromagnétisme battait son plein vers les années 90 du siècle dernier et l'on espérait souffler un bout de temps : mais il y eut l'expérience de Michelson qui soudainement vint tout remettre en question ; cette expérience qui *devait* montrer un déplacement de franges observables à l'interféromètre, lié au mouvement terrestre, et qui s'obstina à ne rien donner. Il fallut, pour en sortir, tout reprendre par la base, jusqu'aux principes même de la Mécanique et de là naquit ce bel effort de pensée qu'est la Relativité avec Lorentz, Einstein et d'autres. L'expérience de Michelson força l'esprit vers autre chose de plus compliqué, mais incontestablement de plus esthétique, qui avait échappé jusqu'alors. Nierez-vous l'intervention quasi miraculeuse du réel ?

On pourrait faire ainsi un recueil des refus retentissants que la réalité a opposés, des réactions de contrainte incessante que le cosmos fait subir à l'homme, et des violences qu'il opère sur sa pensée. Ce serait, en fait, un raccourci du développement de la physique moderne.

Vers 1900, c'est le spectre du corps noir qui refuse énergiquement de se plier à l'analyse mathématique qu'en vertu des idées classiques, Max Planck essayait de lui appliquer. Avec une intuition profonde, Planck n'insista pas, il opta pour le refus, j'entends qu'il admit ce refus comme une base nouvelle bien qu'alors absolument incompréhensible et scandaleuse, sur laquelle il jeta les premiers linéaments de la théorie des quanta. Un autre refus retentissant est celui qu'opposa le spectre de l'atome d'hydrogène de laisser exprimer les termes successifs de ses raies brillantes autrement que par une formule étrange, laquelle faisait intervenir une curieuse relation, une condition draconienne de quantité de mouvement, tout aussi scandaleuse que celle découverte par Planck. Ici le fauteur et l'acceptateur du scandale fut Niels Bohr, qui se plia à l'exigence du fait en la révélant au public savant, sans d'ailleurs que personne, durant longtemps, comprît rien au mystère qui s'y cachait.

Voici, dans sa brutalité même, l'étonnante révélation : pour tous les mouvements électroniques se produisant dans l'intérieur de l'atome, *le moment de la quantité* de mouvement particulaire se montre fixe et égal au produit d'une constante, h, par $1/2\pi$, c'est-à-dire par le rapport du rayon de la circonférence à la longueur de son contour.

Je m'excuse d'être obligé d'employer notre jargon mathématique : le moment de quantité de mouvement — grandeur mécanique presque aussi importante que l'énergie — est le produit de la masse m du granule par sa vitesse v et par une certaine longueur agissant comme le ferait un bras de levier au bout duquel pèserait la quantité de mouvement mv.

Le mystère de cette relation fut percé à jour par *L. de Broglie*, qui, toujours guidé par les faits, tels que l'effet photoélectrique ou l'effet Compton, jeta les bases d'une doctrine nouvelle, la mécanique ondulatoire, bientôt perfectionnée par Schrödinger. Il retrouvait le rapport géométrique $1/2\pi$ ci-

dessus, comme le résultat d'une résonnance d'une onde périodique sur le contour circulaire.

Dans d'autres cas, le réel se présente à nous comme le résidu incoercible sur lequel la recherche trébuche, c'est la petite divergence, négligeable « en première approximation », l'effet de « second ordre » où se trouvera la vérité, la légère ondulation des points expérimentaux autour de la courbe continue que notre esprit trace « par raison de continuité » pour les relier entre eux, ondulation qui révélera demain le fait essentiel.

Pour l'expérimentateur, ces mouvements contrariants de la Nature peuvent tantôt se faire jour après de longues recherches, comme ce fut le cas lorsque A.-H. Compton découvrit la diffusion quantique des rayons X, ou, tout au contraire, se manifester spontanément à l'attention du physicien : tel fut le cas de Röntgen découvrant les rayons X. On dit alors, dans le commun, que l'on a trouvé « par hasard » et ce recours au hasard n'est pas sans pittoresque quand on sait tout le talent qu'il faut pour seulement savoir « observer ».

Et dites-moi, je vous prie, comment tolérer, si la Science n'est que construction de l'esprit, une expression aussi anarchique que $W=h\nu$, qui relie le grain d'énergie W à sa fréquence ν, à la base de la théorie des quanta[1] ? L'esprit aurait avancé, à sa place, un formalisme de bon usage, tourné et retourné par des générations de candidats aux Grandes Ecoles, tel les sections des quadriques et qui ne renfermerait aucun calamiteux pétard. La relation entre énergie et fréquence, $W=h\nu$, nous est imposée. Il faut l'accepter, sans la comprendre. C'est l'émanation même d'une réalité qui nous dépasse, au point que nous décernons à la constante h de proportionnalité la qualité d' « universelle », une des plus respectables distinctions que nous puissions conférer dans la hiérarchie de la connaissance : le sens de h nous échappe encore, mais déjà les physiciens lui ont concédé, comme jadis aux empereurs défunts, la déification. On peut dire, si l'on veut, que h représente le produit des indéterminations expérimentales nécessaires des deux grandeurs canoniques x et p, mais cela épaissit le mystère plutôt que de l'éclaircir.

A. — Je conçois que, devant l'élan scientifique, le développement grandiose de la connaissance exacte, les non-adeptes de la Science cherchent (de bonne foi) à entraîner la discussion vers le domaine du « réalisme » et posent, par une défense toute naturelle, la question d'existence.

B. — Vous le dites avec justesse : il faut malheureusement, pour ressentir toute la profondeur de cette efficace prospection de l'Univers, appartenir au petit groupe des spécialistes.

A. — Ceci est regrettable, car émettre une opinion raisonnable sur le réel ou sur le problème de l'Univers deviendra ainsi, de plus en plus, impraticable aux philosophes de culture générale.

Il en sera comme d'une écriture musicale, de plus en plus raffinée, échappant sans cesse aux lignes mélodiques faciles, faisant appel à des dissonances inusitées, à des accords hardis peu à peu imperceptibles au plus grand nombre; cette musique ne sera affaire que des adeptes du contrepoint...

1. L'identification einsteinienne entre énergie et masse matérielle nous permet toujours d'attribuer une fréquence ν définie à un grain quelconque, qu'il soit électron ou photon, pourvu que son énergie W soit déterminée. Cette fréquence ν résulte précisément de la relation $W = h\nu$.

B. — Pour revenir à notre objet, laissez-moi encore rappeler, comme un des tests typiques de manifestation du concret, l' « expérience électronique » qui peut être conduite avec une ampoule à vide, du genre tube à rayons X, lampe de T.S.F. ou mieux oscillographe cathodique : avec un même faisceau électronique vous pouvez vous livrer soit au dénombrement des particules, et peser leurs masses une par une, soit, au contraire, produire des figures d'interférences. Cela revient à considérer les électrons soit comme des grains, des individus localisés dans l'espace-temps, soit, à l'opposé, comme des ondes spatialement étendues.

Ce fait, comme je le disais, nous impose, comme réalité correspondante, le dualisme d'aspect de la matière. A notre esprit de se hausser, de tenter d'englober ces deux faces complémentaires du réel, ce qui n'a pas encore été obtenu.

Ainsi la réaction perceptible du réel sur l'homme est d'aiguiser son intelligence. Sans cesse la théorie embrasse plus de faits, d'apparence autrefois contradictoires, mais elle se complique simultanément. Il faut faire appel, pour exprimer ce qui se livre à nous du réel, aux espaces abstraits à n dimensions, aux surfaces labiles de Gauss, aux tenseurs.

Mais la grande date pour la perception humaine n'est-elle pas plus encore, la prise de contact de l'homme avec les *noyaux* matériels ? Notre introspection nucléaire de l'atome nous mène nous ne savons où; nous découvrons maintenant des « forces d'échanges » obscures, parce que d'une nature toute nouvelle, mais essentielles. En mécanique quantique, le dépouillement des figures devient extrême, il ne reste que des objets qui peuvent permuter dans l'espace comme dans le temps, c'est-à-dire échanger leurs positions dans l'espace, comme leurs heures de manifestation. A un certain degré de recherche dans la précision, deux individus atomiques cessent d'être distinguables, non qu'on ne puisse encore les déceler — à la manière dont l'ultra-microscope distingue les particules invisibles des virus par les anneaux de diffraction qu'elles engendrent, — mais l'impersonnalité devient une règle, dans l'éternelle permutation de leurs coordonnées.

A. — Je vois ici que la philosophie a beaucoup à recevoir de vous, ne serait-ce que pour la notion d'être, d'individu aussi bien que pour le problème du temps, toujours ouvert.

B. — Enfin je n'ai pas fait appel à un critère assez probant bien qu'indirect en faveur de la réalité, l'argument d'efficience. Le progrès même de toute recherche scientifique n'a-t-il pas sa cause dans un ordre naturel ? Sans réel, aucun développement possible. Mais plus encore, concevez-vous les pensionnaires de la cave platonicienne, jouant avec des apparences, mais parvenant pourtant à créer une multitude d'éléments nouveaux, de noyaux radioactifs inexistants hier encore ? L'apparence ne saurait engendrer que l'apparence. Ainsi les ombres sur les murs portent déjà en elles les signes de la réalité.

Et puisque nous en sommes aux résultats pratiques, il n'est pas jusqu'au domaine biologique qui ne reçoive une impulsion jeune des découvertes récentes de la physique corpusculaire et de la chimie nucléaire. Déjà le microscope électronique fournit de curieuses figures, d'aspect géométrique, des molécules de certains virus filtrants. Mais ne faut-il pas encore attendre davantage de l'utilisation générale des radioéléments de synthèse pour l'étude des réactions organiques les plus délicates intervenant dans les processus vitaux ? Vous souhaiteriez connaître où se dirigent les substances que vous faites absorber à un être vivant, suivre à travers l'organisme la

migration des atomes, même injectés à l'état de traces impondérables, épier une transformation moléculaire qui a son siège dans le foie : il faudrait pouvoir « marquer » à l'avance chacun de ces atomes, pour le reconnaître ultérieurement, après avoir sacrifié l'animal. Et que cette marque se traduise à nous, pourtant, avec assez de puissance pour que nous décelions l'emplacement final de l'atome ainsi repéré. Ainsi, dans les hauts alpages de l'Oisans, où les troupeaux se déplacent seuls et se mêlent les bergers marquent-ils leurs chèvres à l'oreille, pour les reconnaître à l'automne.

Le mieux serait que l'atome, après avoir joué son rôle chimique dans l'organisme vivant, subisse une explosion radioactive détectable avec nos instruments sensibles, afin de signaler sa présence. C'est ainsi que G. de Hevesy s'est trouvé conduit à utiliser les radioéléments synthétiques que l'on sait maintenant produire, principalement par bombardement neutronique [1], et à les faire fonctionner comme « atomes marqués ». Comme nous savons ainsi estampiller un bon nombre des corps simples qui peuvent entrer dans la constitution des médicaments ou des substances nécessaires au maintien de la vie, c'est donc un champ immense de recherches qui s'offre. Citons parmi elles : « le fonctionnement des glandes à sécrétions internes, la constitution et les transformations de molécules complexes comme celles des hormones, peut-être même l'origine et les conditions d'évolution des tumeurs ; et surtout les mécanismes de l'hérédité, de la division cellulaire ou de l'évolution dirigée des espèces animales ».

C'est même dans cet infiniment petit cellulaire que l'on peut trouver, en même temps qu'un grand sujet d'admirer, la plus ironique revanche du réel à l'endroit de ceux qui douteraient de lui.

N'oubliez pas que le nez busqué dont votre famille est fière, l'aversion que votre grand-père manifestait déjà pour les exercices dangereux, voire même sa prédilection pour la musique du XVIIIe siècle se transmettent à vous par des éléments moléculaires si ténus qu'ils ont échappé jusqu'ici à l'analyse microscopique. La cellule germinative, qui les renferme, se donne même le luxe de contenir à l'état potentiel, non seulement ces caractères que vous estimez essentiels, mais les plus futiles, jusqu'à l'emplacement d'un grain de beauté ! Et la prodigalité avec laquelle un organisme fournit ces éléments porteurs d'hérédité est extrême : la lente desquamation des tubes séminifères produit des millions d'exemplaires, aussi microscopiques, mais présentant déjà en puissance le même nez busqué ou la même passion pour J.-S. Bach.

Il y a plus : votre organisme en voie de croissance renferme à côté de milliards de cellules banales, sans grande personnalité, et qui seront sang, os, muscles, de très rares molécules qui conditionnent notre développement ultérieur : eh bien, quel que puisse être votre désir personnel de nier le réel, qu'une seule de ces réactions chimiques d'hormones tourne mal et vous voici goitreux, nain ou addisonien !

JEAN THIBAUD
Directeur de l'Institut de Physique Atomique.

1. « Vie et Transmutation des atomes », Chap. IV.

M. Louis Jouvet et les perspectives du théâtre. — **Arsenic et vieilles dentelles**, *au Théâtre de l'Athénée.* — **Rosiers blancs**, *de Madame Simone.* — *Débuts de Mademoiselle Lise Topart.* — *Reprise somptueuse de* **l'Aiglon**, *au Châtelet,* — **Lorenzaccio** *chez M. Gaston Baty,* — *Mme Marguerite Jamois et ses devancières.* — **Horace**, *au Théâtre de Rochefort.* — *La crise de la Comédie-Française.*

LOUIS JOUVET, rentrant en France, voici déjà des mois, a fait de sa longue absence un récit à la fois fervent et détaché. Fervent, parce qu'il venait de vivre une longue aventure où il avait retrouvé la condition primitive, mais éternelle, de son métier. Etre un comédien, un chef de troupe, c'est accepter les hasards du théâtre, c'est s'embarquer, dresser des décors, allumer la rampe au hasard des soirs et des villes... Pendant près de quatre ans, Jouvet et ses camarades ont couru un continent et promené en pays étrangers quelques-unes des plus belles œuvres que le théâtre a suscitées dans notre temps... Souvent ils ont rencontré un public pour lequel le langage français demeurait une clarté, des fidèles qui, sans plus l'entendre parler, en conservaient la flamme intacte en eux-mêmes. Jouvet et ses camarades purent ainsi, bien des soirs, apercevoir des visages illuminés. Cette certitude les encouragea et leur permit de supporter l'infortune. Vieux drame des compagnies : un jour, le théâtre brûla (Shéridan aussi connut cette misère, y trouva sa ruine). Et combien d'autres coups du sort ! Quand ce n'était pas le feu, ce fut l'eau. Les décors, les malles inondés par les tempêtes. Ou la lassitude, comme sur la barque de Colomb. Ou la mort : Romain Bouquet s'arrêtant à Santiago-du-Chili pour n'en plus jamais repartir. Nous nous le rappelons lorsqu'il quitta l'Europe. Nous nous dîmes adieu sur le quai de la gare de Lausanne, le mois d'août 1941. Louis Jouvet était là également. Il venait de découvrir en Suisse une jeune comédienne qu'il associait au destin de sa troupe. Cette fille brillait de la joie des miracles. Songez-y : dix-huit ans et partir pour le Nouveau Monde avec Madeleine Ozeray, avec Louis Jouvet — ces maîtres de la scène qu'elle ne croyait jamais connaître. Or, voilà qu'elle allait partager leur sort ! Dans un coin du buffet de Lausanne (si paisible), des parents faisaient à cette enfant leurs recommandations émues ; et elle, déjà, n'entendait plus rien que le chant des voyages. Romain Bouquet, lui, gardait sur son visage de mime cette ombre de mélancolie qu'on lui voyait jusque sous le masque comique. Il laissait une vieille mère en France... La

reverrait-il ?... La guerre allait élargir les fossés... Il nous disait ces choses d'une voix douce et déjà résignée. Jouvet coupa les confidences de son timbre précipité, qui, ce soir-là, voulait chasser le doute et l'attendrissement : « Mes enfants, c'est l'heure... » Adieux !... Promesses de nouvelles jetées à travers l'espace ! Et ce fut près de quatre ans de silence, ces quatre ans si remplis dont, au printemps de 1945, Louis Jouvet nous a donné ce récit fervent et détaché qu'il a publié naguère et dont nous parlons ici.

On comprend bien cette ferveur. Ces quatre ans ont compté. Pour qui n'ont-ils pas compté ? Quel homme de cœur n'ont-ils pas incliné jusqu'à cette résolution où rien ne compte plus que l'engagement pris avec le plus exigeant de soi-même. Quelle imagination n'a pas évoqué durant ces années difficiles, l'heure des délivrances et des retours ? Jouvet revient, retrouve ce Paris qui fit sa gloire, le théâtre auquel il donna son éclat ; et il reconnaît mal ce qu'il avait laissé. De la prospérité, certes. Un public qui remplit les salles à les faire éclater. Mais Louis Jouvet n'accepte pas sans inventaire cette opulence : « Hélas ! cette richesse n'est qu'un signe de dénuement, de pauvreté... », annonce-t-il. Il le dit sans amertume ; et plutôt avec détachement, comme quelqu'un qui, ayant couru tous les chemins de l'expérience, s'arrêterait volontiers, fût-ce à l'écart même du champ de sa renommée.

Il n'en fera rien finalement, et nous nous en réjouissons. Mais on s'explique trop bien ses sentiments. On les partage dans une activité proche de la sienne : celle qui nous a conduit tant de fois au théâtre, durant une carrière d'écrivain, celle qui y avait conduit avant nous un critique dramatique dont nous avons bien des raisons de ne pas oublier la mémoire. Il est difficile de reconnaître dans ce brouhaha de succès, dans ce flux de pièces et de spectateurs, il est difficile de reconnaître le théâtre tel qu'on était habitué à l'aimer, à le juger, à participer à sa vie. Qu'importe, pour le directeur qui remplit ses salles, quoi qu'il joue, qu'importe le jugement du critique, la réussite d'une « générale », le « brillant » d'une « première ». Au prix que coûtent les répétitions, les machinistes et l'électricité, il se passerait bien, en vérité, de cette soirée offerte à des professionnels, d'une jeunesse parfois agressive et qui traitent son spectacle sans ménagement.

Si encore on était certain de soutenir efficacement l'effort qui mérite de l'être, de favoriser le talent par une action sur le public. Mais le public a ses jugements personnels, obéit à des inclinations soudaines, à des décrets de la foule prononcés avec une suffisance qui est celle de toutes les décadences. Dans un pays où l'Etat disperse chaque jour un milliard, qui n'a pas dix louis-papier pour aller, le soir, au théâtre, et qui, les ayant, ne s'estime assez fin pour juger de la qualité de son plaisir ?... Mais nous, qu'allons-nous faire au théâtre ? A quoi correspond cette tâche délicate — et si inutile aujourd'hui — de juger les œuvres d'autrui ? Que nous avons de peine à reprendre ces chemins qui, jadis, nous donnèrent tant d'agrément et composent encore quelques-uns de nos meilleurs souvenirs. Nous comprenons mieux à présent cet aîné fantasque, bougon et spirituel qui consacrait ses comptes rendus à de tout autres sujets que les pièces dont il devait rendre compte, qui parlait des bêtes, chats et chiens, — ses amis — qu'il nourrissait, de ses confrères de lettres, ses ennemis (ou qu'il croyait tels), de la nuit et de l'instant, qui parlait de tout ce à quoi il pensait, chemin faisant, sauf de la pièce dont il était censé écrire. Mais il le faisait en un temps où

ce détachement, pour être divertissant, n'en prenait pas moins un air d'insolente affectation. Si l'on aimait le théâtre, c'était le servir que d'en parler. Peut-être aujourd'hui, l'aimant toujours, vaudrait-il mieux se taire.

■ ■

Nous ignorons si Louis Jouvet va rassembler dans son théâtre, avec *la Folle de Chaillot*, l'assistance qui s'y presse chaque soir pour entendre *Arsenic et vieilles dentelles*. Nous le lui souhaitons et l'espérons pour la gloire de Jean Giraudoux. Et ce serait une pitié qu'il n'en fût pas ainsi, car *Arsenic et vieilles dentelles* est une pièce d'une insignifiance et d'un mauvais goût manifestes. Mais le public a décrété que c'était une œuvre d'un comique original et neuf ; il le croit fermement, et il rit chaque soir de quiproquos macabres dont quelques-uns, pourtant, devraient lui donner du malaise. « Enfin, une nouvelle source de burlesque : la mort. Comment n'y avait-on pas pensé ? M. Kesselring vient d'enrichir le théâtre de possibilités nouvelles... » Nous croyons bien avoir entendu ces futilités à propos de la pièce qui fait salle comble tous les soirs à l'Athénée et depuis quatre ans en Amérique. Comment peut-on prendre plaisir en ce moment à voir de vieilles folles et un assassin patibulaire faire un match de cadavres et esquisser, sur l'une de leurs victimes, d'horribles tortures ? L'odeur des charniers se dissipe à peine sur l'Europe ; les cris des suppliciés y prolongent leur écho dans nos nuits mal apaisées. Mais on rit — on a payé pour rire ! — des douze cadavres que les demoiselles Brewster ont fait enterrer dans la cave par leur frère, autre fou qui se prend pour le président des Etats-Unis et qui sonne la charge dans un clairon d'enfant. Pour notre part, nous avons éprouvé à ce spectacle la gêne qu'on ressent à demeurer hors d'un plaisir que goûtent ceux qui vous entourent. Et la grâce poupine de madame Jane Marken, la sûreté de composition de mademoiselle Berthe Bovy, la jeune aisance de Mademoiselle Engel et de M. J.-P. Kérien n'ont rien pu changer à cette solitude d'esprit. Cette pièce policière, écrite pour faire peur et que des acteurs ingénieux, à New-York, ont transformé en pièce bouffonne, appartient à une sorte de succès que la critique doit se contenter d'enregistrer. Mais qu'on ne nous parle pas d'originalité, ni de renouvellement du comique à son sujet.

■ ■

On nous avait dit aussi (car chaque pièce comme chaque événement ont aujourd'hui leur presse parlée, dont l'opinion ne varie guère en se propageant), on nous avait dit que la pièce de madame Simone, les *Rosiers Blancs*, représentée au théâtre des Mathurins, n'était point bonne, mais qu'on y pouvait entendre une débutante extraordinaire, mademoiselle Lise Topart. Fort de ce décret, le public, le soir où nous entendîmes la pièce, s'appliquait à ne lui reconnaître aucune des qualités qu'elle possède et à faire un sort à chacune des répliques de mademoiselle Topart. Or, la pièce de madame Simone, si elle semble manquer parfois de conviction, n'en est pas moins bien construite et conduite avec sûreté. Elle est conçue comme un roman, ce qui n'est pas surprenant, car quoiqu'elle ait été une comédienne du premier rang, madame Simone nous a montré, en quelques œuvres supérieures, que son imagination et ses dons s'exprimaient mieux encore

dans l'art du livre que dans l'art dramatique. Les personnages de ses romans ont l'accent de la vie ; ils possèdent cette force de présence qui ne peut être donnée que par une foi créatrice de l'auteur ; et cette foi semble absente des *Rosiers Blancs*. Est-ce la scène qui l'a détruite ? Cependant, quel sujet émouvant que ce couple d'orphelins placés par l'adversité chez une tante, femme frivole et sans honnêteté ! Pauvre petite fille grugée par l'amant de sa tante, pauvre garçon abusé par sa cousine. On devine les pages que madame Simone eût écrites sur un tel milieu, les nuances dont elle eût éclairé ce foyer étouffant, l'atmosphère d'usure et d'abandon qu'eût respirée sa petite héroïne dans un récit. (C'est une sœur en infortune de la Pauline, de *la Joie de Vivre*, l'un des plus beaux romans de Zola.) Sur le plateau des *Mathurins*, l'atmosphère se dissout, le jeu des acteurs vise à produire des effets de théâtre plus qu'à fixer, sobrement, des physionomies. Mademoiselle Lise Topart, en dépit de sa jeunesse et de dons remarquables, n'est pas exempte de ces artifices, et l'on regrette que ses dix-sept ans soient déjà si rompus à des feintes et à des postures de comédienne. Elle garde, heureusement, des moments instinctifs où son émoi, sa révolte, les pâleurs de son visage ingrat décèlent une sensibilité insigne. On aperçoit chez cette presque enfant, quelques-unes des qualités profondes que nous avons admirées jadis chez madame Suzanne Desprès. Son partenaire, M. Michel François, joue avec un naturel plus constant — et paré d'authentique jeunesse. C'est lui, l'enfant prodige de la troupe. On ne crie pourtant pas au miracle à son sujet. Il est vrai qu'il n'en est pas à ses débuts.

■ ■

Le Châtelet, également, fait salle comble : avec *l'Aiglon*, monté dans un luxe que la pièce d'Edmond Rostand n'avait jamais connu auparavant. Il y a un public du Châtelet, d'une fidélité sans pareille. Il s'étend sur Paris, la petite et la grande banlieue, et il sait qu'il ne court aucun risque à faire le voyage. Il trouve, au Châtelet, ce qu'il y cherche ; mise en scène somptueuse, décors variés, plateau largement animé, ballet. Une fois encore, il n'est pas trompé. L'épopée lyrique d'Edmond Rostand y est fastueusement habillée par Douking. Un cheval — un vrai — y paraît à l'acte de Wagram; et le bal donné dans les jardins de Schœnbrunn se déploie parmi des splendeurs. La troupe comprend plus de quarante artistes auxquels il faut ajouter le corps de ballet. On imagine les frais d'une telle entreprise. La gloire solide d'Edmond Rostand en a supporté le risque : le succès est considérable.

Nous ne sommes pas de ceux qui boudent le plaisir de leur jeunesse. Nous avons su les tirades de *Cyrano* par cœur et nous ne nous en sentons aucunement déshonorés. Nous avons apprécié l'élégante aménité, la parfaite gentillesse d'Edmond Rostand. Il a été, à l'extrémité du siècle, le dernier soupir du romantisme et le prétexte à ces admirations mondaines que soulève toujours en France, l'apparition de la préciosité. Nous avons retrouvé, certains soirs, les mêmes adhésions, la même sorte d'exclamations charmées devant les « couplets » de Giraudoux. La qualité, bien sûr, n'était point la même. Mais le ravissement ne différait guère. Du moins, l'expression que lui donnaient nos précieuses.

Le souvenir de Sarah Bernhardt domine *l'Aiglon*. Nous n'aurons pas le mauvais goût d'en accabler mademoiselle Jeanne Boitel, qui tient le rôle avec intelligence et le soutient d'une grâce qui n'est pas sans autorité. Mais nous ne pensons pas, à la vérité, que ce soit là un rôle de femme. A près de cinquante-six ans, Sarah, au plus haut de sa renommée, au plus fort de ses surprenantes vigueurs, donnait à ce prince de vingt ans un éclat mêlé de volonté et de faiblesse et un accent inoubliables. Certaines répliques, lancées de sa voix mordorée, lui appartiennent pour toujours. Elle en a tout à la fois fixé et emporté la tradition. De même Guitry-Flambeau. Cependant, il serait injuste de ne pas signaler que M. Pierre Morin se fait entendre, dans ce rôle à tirades, et qu'il en maintient le facile mais émouvant prestige.

■ ■

Lorenzaccio n'est peut-être pas non plus un travesti. Pourtant nous ne conservons du rôle que des souvenirs de comédiennes. Sarah Bernhardt l'a interprété, en 1896, dans une version de M. Armand d'Artois, qui n'avait pas craint de supprimer le dénouement tragique autant qu'amer de l'ouvrage. Sarah, dans son maillot noir et son corselet de velours sombre, marquait le rôle d'oppositions romantiques. Hypocrites faiblesses et regains farouches : ces nuances n'étaient pas assoupies. Elles éclataient. Marie-Thérèse Piérat, artiste flexible et tempérée lui donna des couleurs moins vives lorsque la Comédie-Française, il y a une quinzaine d'années, en représenta une version à peu près intégrale. Et l'on se souvient du calme étonnant de sa voix — un calme qui semblait né aux rives de l'âme — lorsqu'elle prononçait, après l'assassinat d'Alexandre, la phrase fameuse : « Que la nuit est belle ! Que l'air du ciel est pur ! Respire, respire ! cœur navré de joie !... » Mademoiselle Falconetti s'y essaya ensuite. Elle insistait, paraît-il (nous ne l'avons point vue) sur la dégradation du caractère ; elle abaissait encore Lorenzo, l'amenait à un degré de complicité que Musset laisse deviner, mais n'indique point. Il y a, en effet, une ambiguïté dans la scène du meurtre, et l'on se demande comment le duc peut mordre au doigt un assassin qui ne s'est point couché auprès de lui et le frappe de loin avec une épée. Mais ce sont là des détails. Ce qui est certain, c'est que lorsque Musset a écrit la pièce, en 1834, à vingt-trois ans, après son voyage en Italie avec George Sand, il portait déjà très profondément en lui-même le sentiment de la corruption. Quand, durant ces dernières années, nous étouffions sous une contrainte abjecte, nous avons plus d'une fois envié le soupir de Lorenzaccio au bord de sa fenêtre, le cri merveilleux de délivrance : « Ah ! Dieu de bonté, quel moment ! » Mais il n'est pas certain que Musset n'ait point fait tenir d'abord dans son ouvrage ce qui importait le plus à son cœur. Cette délivrance n'est peut-être pas celle d'une liberté reconquise, mais celle d'une noblesse retrouvée dans une détermination mortelle. Les propos que tient Lorenzo par la suite, les deux scènes — si belles et si mesurées ! — avec Philippe Strozzi précisent le désabusement du héros, le peu de foi qu'il attache au désir de liberté des hommes. C'est le sommet de la pièce et son illumination.

Mademoiselle Marguerite Jamois succède à ces comédiennes et ne fait penser à aucune d'elles. Son interprétation est remarquable. Elle est, avec son visage d'ombre et ses longues jambes, ce jeune homme déjà ravagé, mais qui préserve encore ses séductions. Sa voix un peu rauque, coupée de souf-

fles profonds, la sert plutôt dans ce texte qui doit être prononcé sans hâte, avec une hypocrisie sûre d'elle-même, quand ce n'est pas avec un amer désenchantement. Sa plastique est parfaite ; pas un geste qui ne concoure à l'action dramatique, à la perfection du caractère. *Lorenzaccio* devient ainsi la pièce maîtresse du jeu, celle autour de laquelle s'organise la partie.

M. Gaston Baty a pleinement collaboré à cette disposition du spectacle. Nous ne rouvrirons pas le débat sur la liberté qu'il prend avec les textes. *Lorenzaccio*, par son étendue et l'enchevêtrement de ses scènes, n'est pas jouable actuellement, tel qu'il a été écrit. Lorsqu'on sait que, simplifié comme il est au théâtre Montparnasse, réduit à une esthétique de tableaux vivants sur un escalier de velours noir, il en a encore coûté près d'un million et demi pour le monter, on comprend qu'une fidélité aux indications du poète excéderait les moyens d'une entreprise théâtrale ordinaire. Nous ne reprocherons donc pas à M. Gaston Baty d'avoir adapté Musset, point même d'avoir centré la représentation sur un personnage et retranché de l'action l'animation de la ville. Florence n'est plus présente ; elle ne pousse plus sa plainte ; ce n'est pas son drame qui se joue, c'est celui de Lorenzo. Nous ne faisons qu'une réserve sur ces coupures et interpolations, c'est de ne pas avoir donné dans son intégralité la scène VI (l'avant-dernière dans Musset) qui achève le drame au théâtre de M. Gaston Baty. « Je vais faire un tour au Rialto », dit Lorenzaccio ; et il sort, abandonnant son long châle rouge sur les marches noires. Quiconque n'aurait pas lu Musset (est-il sûr que tous les spectateurs l'aient lu ?) pourrait croire que Lorenzo va continuer de vivre sa vie — en voluptueux désenchanté. Les six répliques qui suivent font connaître sa mort, assassiné, à peine a-t-il passé la porte. Cette fin est une nécessité. On pousse le cadavre du héros à la lagune. « Eh quoi, point même un tombeau ? », demande Philippe Strozzi. Cette réplique achevait bien le drame.

Ceci écrit, louons le spectacle, certainement l'un des plus satisfaisants qui se donnent en ce moment. Les éclairages, la beauté des costumes, l'ensemble de l'interprétation (madame Marie-Hélène Dasté, MM. Alexandre Riguault, Hubert Prelier, André Falcon tiennent fort bien leur emploi), composent des moments dont on garde le souvenir.

■ ■

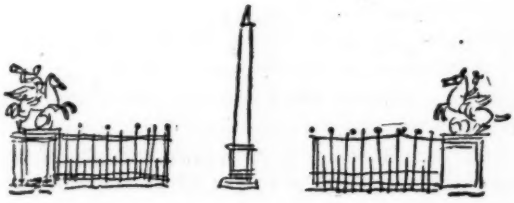
Une jeune troupe, sous la direction de M. Noël Vincent, a présenté *Horace* au théâtre Charles de Rochefort ; et cette présentation eût mérité d'être accueillie avec une grande faveur. Mais si l'on se bat aux portes de l'Athénée pour entendre un méli-mélo d'outre-mer, on n'a pas paru pressé d'applaudir un chef-d'œuvre de Corneille. C'eût été pourtant le redécouvrir. Joué dans le naturel, dans une simplicité grave, *Horace* est apparu, en effet, comme une pièce plus mystérieusement humaine qu'elle ne semble dans l'interprétation qu'on en fait d'ordinaire. Une nouvelle lumière éclaire l'ouvrage, y projette et prolonge des ombres qui n'apparaissaient pas jusqu'alors. Le trop-plein de clarté, qui peut nuire à quelques grandes œuvres classiques, disparaît. Une interrogation se pose sur le caractère d'Horace, dont le cinquième acte de la tragédie ne livre pas le secret... A la faveur de ces nuances, le rôle de Camille prend une grandeur soudaine — et mademoiselle France-Noelle, qui joue le rôle, le hausse sans cris inutiles, mais

avec la chaleur de la chair et du cœur, jusqu'à sa plénitude. Il faut avoir entendu cette interprète. Ses partenaires ne lui sont pas inférieurs. Mademoiselle Marcelle Tassencourt prête une grâce douloureuse et réservée à Sabine ; M. Tony Taffin fait un Horace frémissant dont l'impitoyable sévérité recèle on ne sait quel secret orgueil ; madame Claire Nobis, MM. Raoul Henry, Aimé Jean, Christian Marq, Nossereau, Saint-Gilles, Jean-Jacques Dreux doivent être ici nommés pour leur dévouement à ce noble effort. Les costumes sont d'une beauté particulière, le décor et la mise en scène conçus avec une parfaite sobriété.

▪ ▪

Il nous faudrait vous entretenir de la crise de la Comédie-Française. Cette crise est sérieuse ; elle est profonde ; et une commission de réforme a été nommée pour rechercher et proposer quelques remèdes. Il est difficile à l'un des membres de cette commission d'exposer ses travaux avant qu'elle ne les ait achevés. Toutefois, ce n'est pas en trahir les secrets d'indiquer que la crise de la Comédie-Française, comme la crise de tant d'organismes en France en ce moment, provient d'abord d'un déséquilibre matériel. Les comédiens, en dépit des recettes élevées, n'y gagnaient plus leur vie. Les avantages d'argent et de renommée du cinéma les ont rendus infidèles à leur maison au point qu'il devient difficile, sinon impossible, d'assurer dignement la continuité et le renouvellement du répertoire. Quelle serait la mesure idéale ? Que le Gouvernement prît en charge le théâtre, mît à sa tête, et pour une longue période, un homme de goût et d'autorité, et assurât aux artistes des émoluments qui leur permettent de consacrer *exclusivement* à la Maison du succès de laquelle ils sont associés. Si cette solution avait été à la portée du ministre de l'Instruction Publique, il est évident qu'il n'eût pas réuni une commission pour en rechercher une autre. Force sera donc de trouver un accommodement et d'introduire à la Comédie-Française un système qui autorise ses pensionnaires et ses sociétaires à participer à des films sans nuire à l'activité traditionnelle de la Maison. Ce système ne sera choisi que comme un moindre mal — ainsi que tant de choses en ce moment. Il devrait être, en tous les cas, tenu pour transitoire, la Comédie-Française ne pouvant espérer aucune force d'enrichissement, ni un regain d'éclat de son alliance avec le cinéma.

GÉRARD BAUER



M. MAURICE PARTURIER, qui est le grand Mériméiste de notre époque comme M. Marcel Bouteron en est le grand Balzacien, a entrepris la publication de la Correspondance générale de Mérimée (*Le Divan*). Ce travail est mené avec autant d'intelligence que de soin ; les notes abondent et les tableaux chronologiques. Comme « instrument de travail » on ne peut rêver mieux... Mais les gens qui « travaillent » Mérimée sont malgré tout peu nombreux — et l'on doit convenir que cette édition précieuse et nécessaire n'est peut-être pas d'une lecture aussi plaisante que les éditions souvent fautives que nous possédions jusqu'ici. Entendons-nous : de « correspondance générale », jusqu'à ce jour, il n'y en avait pas, mais on pouvait lire les « Lettres à une inconnue », les « Lettres à madame de Montijo », etc..., etc... Dans ces recueils qui ne groupaient que les lettres adressées à une seule personne, il y avait une certaine unité de ton. Les unes étaient amoureuses (Jenny Dacquin), les autres archéoligiques (Viollet-le-Duc), les autres mondaines, politiques et potinières (madame de Boigne, etc...). Il y en avait pour tous les goûts : on pouvait choisir. Dans la Correspondance générale l'archéologie joue un grand rôle. A tort ou à raison, elle n'amuse pas tout le monde. Mais l'inconvénient majeur de la Correspondance générale n'est pas là. Il y avait plaisir, lorsqu'on lisait les « Lettres à une inconnue », à suivre les péripéties psychologiques de l'aventure Mérimée-Jenny Dacquin. Noyées dans un ensemble considérable, les lignes de cet étonnant roman vécu se brouillent. On le regrette un peu... Mais il serait injuste d'insister : la plupart des recueils épistolaires de Mérimée étaient devenus introuvables. Le « monument » Parturier, dont les mérites sont évidents, est donc doublement le bienvenu.

Mérimée est un des écrivains les plus attrayants de notre littérature. Sa correspondance, qui n'a été connue qu'après sa mort, a encore ajouté à sa gloire. La curiosité qu'il suscite reste vive. On ne cesse de publier des travaux qui lui sont consacrés [1]. Pourtant l'homme reste énigmatique et l'on serait presque tenté de dire inconnu. Cela peut paraître surprenant si l'on songe au nombre de lettres de Mérimée qui sont aujourd'hui publiées. Cela le devient beaucoup moins, si l'on considère que dans sa correspondance Mérimée parle beaucoup de ce qu'il voit, un peu de ce qu'il fait et pas du tout de ce qu'il sent. Certains de ses contemporains avaient été frappés par sa perpétuelle réserve. « Il vit masqué », disaient-ils. Peut-être, après tout, étaient-ils moins bien placés que nous pour lever ce masque. Un homme qui écrit ne manque jamais de se trahir.

1. Signalons le plus récent : *Prosper Mérimée* par le marquis de Luppé (Albin-Michel), excellent exposé des connaissances essentielles aujourd'hui acquises.

Au fait, il n'est pas nécessaire d'aller bien loin dans la correspondance pour voir clair. Dès la première lettre (écrite à 19 ans), Mérimée nous livre son secret. Parlant de sa première œuvre (*Cromwell*), il la juge en termes ironiques et sévères. A l'âge où l'on s'approuve, il se condamnait. Peu de gens ont poussé aussi loin que lui la faculté de se dédoubler — et c'est un exercice qu'il n'a jamais cessé de pratiquer. Il était sensible, ardent, impétueux. Mais il redoutait, en vrai Parisien qui craint le ridicule, qu'on se moquât de lui. Facile à blesser, il préférait ne pas donner prise et prenait l'air froid d'un dandy anglais. Un Mérimée sarcastique et pudique [1] tempérait incessamment les élans du Mérimée enthousiaste. Le cachet de Mérimée portait gravée en lettres grecques cette devise : « Souviens-toi de te méfier ». C'était là, comme dans le *Barbier de Séville*, une précaution inutile. Mérimée n'avait pas besoin de regarder sa bague pour déclencher en lui tous ses réflexes de défense. Cet homme, entre tous sociable, ne se livrait jamais.

Son premier livre (qui fut une des premières manifestations du romantisme) dépeint des passions violentes s'épanouissant sur les terres les plus ardentes du monde, les terres espagnoles. C'est le *Théâtre de Clara Gazul*. Mais l'auteur y trouve moyen d'ironiser sur les sentiments tumultueux de ses personnages, sentiments qui étaient aussi les siens — et comme si cette présentation sarcastique ne suffisait pas pour le « couvrir », il présente ses pièces comme écrites par une comédienne espagnole. Cette sorte de farce du masque, il devait la rééditer dans la *Guzla*, qu'il fit passer pour l'œuvre d'un barde illyrien.

Le goût de la farce est un des traits essentiels de Mérimée. Le passionné qui était profondément pessimiste et poussait fort loin ce sentiment de l'absurde universel que certains de nos contemporains ont cru découvrir, refusait de céder au désespoir et se réfugiait dans le comique, quitte à se contenter de son expression la plus tempérée : l'ironie. D'ailleurs, hors Voltaire, tous les écrivains qui « amusent » ont été, comme Mérimée, des tristes. Le comique n'était pour eux qu'un refuge. Si Mérimée témoigne de tant de spirituelle gaieté dans ses lettres, c'est que la vie dont il trace un tableau si brillant lui semblait souvent lassante et morne. Sa correspondance représentait pour lui une défense, une cure.

Mérimée a été, à maintes reprises, amoureux. Il ne s'est jamais abandonné à ses sentiments. Il se défiait de l'amour, il se défiait d'un avenir à deux, il se défiait des femmes, il se défiait de lui-même. Et pourtant il pouvait aimer et furieusement — en mâle qui resta longtemps robuste et ne cessa de penser à l'amour, même quand il ne le fit plus. Sa correspondance avec Jenny Dacquin est particulièrement révélatrice. Mérimée est très épris, mais il ne veut pas céder. S'il avance d'un pas, c'est pour reculer aussitôt de deux. Non il ne se mariera pas. Non, il ne se laissera pas emporter par ses sentiments. En 1830, déjà, se sentant violemment épris d'une certaine madame Lacoste, il avait révélé sa méthode : il avait pris la fuite. Il était parti pour l'Espagne. Par la suite il ne crut pas nécessaire de recourir à une mesure aussi radicale : il se contenta de partir chaque jour un peu. Sa plus longue liaison fut avec une femme mariée (Valentine Delessert). Aurait-elle duré

1. Il s'agit de la pudeur des sentiments, car pour l'autre...

aussi longtemps si les deux amants avaient pu se voir sans obstacles ? On peut se le demander. L'adultère est souvent le triomphe de la défiance.

Quand on se refuse aux femmes qu'on aime, on recourt aux femmes qu'on n'aime pas. Mérimée pratiqua beaucoup les filles. Dès qu'il avait le cœur « préoccupé », il trouvait aisément le personnel qu'il fallait pour « *apaiser la partie brutale* ». Il ne goûtait pas le bonheur dans ces aventures, mais elles l'amusaient. Le sentiment de leur drôlerie étouffait en lui l'amertume qu'on éprouve toujours à se distraire avec ce qu'on n'aime pas. Il devenait cynique et spirituellement grivois — ainsi qu'en témoignent ses lettres à Stendhal et à Requien — qui sont bien les plats les plus poivrés de toute notre littérature.

Mais le regret le poignait d'être incapable de vivre, sans réserve, une grande aventure sentimentale. Il enviait les êtres qui, ardents comme lui, n'étaient pas, comme lui, paralysés par la défiance. Il chérissait en son cœur les natures sauvages. Aussi cet homme de bonnes manières, ce civilisé, ce mondain, s'est-il complu à dépeindre des êtres violents, instinctifs, totalement entraînés par leur passion. Ces créations le libéraient, elles lui permettaient de vivre en esprit toutes les aventures que son formidable système de refoulement ne lui permettait pas de vivre en réalité. Il était Carmen, Colomba, Tamango. Il poussait ses passions jusqu'au meurtre — et pour se venger de son existence de chat frileux faisait couler le sang à pleins flots dans sa littérature. Ce n'est pas un simple hasard qui l'a conduit, romancier, à donner la vie à une longue série d'amoureux sauvages et, historien, à évoquer la Saint-Barthélemy, la Guerre Sociale, le règne de Pierre-le-Cruel, l'aventure du Faux Démétrius, c'est-à-dire les plus sanglants chapitres de toute l'histoire. Les dernières nouvelles qu'il écrivit marquent une accentuation de cette tendance. *Djoumane* nous offre le sacrifice d'une femme immolée à une monstrueuse divinité africaine, *Lokis* le meurtre d'une jeune fille perpétré par un homme-ours. Rien que cela. Mais il appelait ces dernières explosions de sauvagerie des « bluettes » et tout le monde autour de lui avait la naïveté de le croire.

Au fait, ceux qui se laissaient abuser sur la véritable nature de Mérimée avaient bien des excuses. Rien dans l'existence de l'homme ne trahissait les élans qu'il avait si savamment refoulés... Il avait trouvé pour se consoler de ne pas « vivre » toutes sortes de valeurs de remplacement. Il était érudit, il était historien, il était archéologue, il était mondain, il était voyageur. Archéologue, inspecteur des monuments historiques, il était devenu collectionneur. La plupart des collectionneurs sont des passionnés qui cherchent des passions de remplacement. Il collectionnait les monuments de la France, dont son métier lui faisait un devoir de dresser perpétuellement l'inventaire. Il en profitait d'ailleurs pour les sauver. Homme du monde, il se complaisait dans la compagnie des femmes et dans une société qui par son tour d'esprit tenait encore de très peu au XVIIIe siècle. Son caractère, qui ne lui permettait pas de s'abandonner à l'amour, l'autorisait à jouer avec lui. Il aimait le marivaudage qui permet de donner son esprit sans engager son cœur, il aimait effleurer l'amour. Historien, dès qu'il entreprenait de faire revivre les époques dont la sauvagerie l'avait d'abord attiré, il se muait en érudit scrupuleux et fouillait inlassablement les bibliothèques et les archives, quitte à se moquer de ses propres travaux... Voyageur, il chérissait particu-

lièrement l'Espagne riche en natures ardentes et primitives. Il aimait la faculté qui lui était offerte là de demeurer inconnu, anonyme... d'être pris pour un « Inglès », de vivre en somme complètement sous le masque. Ailleurs il se contentait de poursuivre ses recherches d'érudit ou le cycle de ses visites mondaines. Tous les spectacles retenaient son attention : il était par essence *curieux*.

La variété de ses occupations, son indifférence totale à la gloire l'ont fait souvent traiter d'amateur. Il n'avait en effet aucun des défauts ordinaires des écrivains. Toute vanité lui était étrangère. Il avait le respect d'autrui et se moquait de lui-même. Il ne demandait à la littérature ni le gain, ni la renommée. Il lui demandait de rendre sa vie tolérable. Elle lui rendit ce service. Il l'aima passionnément [1] et ne commit jamais à son égard le moindre péché de négligence. Il mûrissait lentement ses œuvres, ne s'abandonnait jamais à la facilité et travaillait à ne fixer que l'essentiel. Ses contes sont le triomphe du raccourci et du choix. Aussi pèsent-ils le poids de grands romans et s'épanouissent-ils dans notre souvenir comme des fleurs. Le style en est parfait. Rapide, alerte, léger il est le dernier rempart de Mérimée, sa suprême défense. Il ne laisse rien deviner de la sensibilité de l'homme et trompe sur lui comme trompa sa vie. Mais si l'on veut savoir à quoi s'en tenir, il suffit de jeter un coup d'œil sur une de ses photographies. Le regard est tragique, le masque souriant. C'est qu'il n'est donné à nul homme de changer ses yeux, tandis qu'on peut refaire sa bouche.

■ ■

Les systèmes philosophiques sont souvent édifiés sur des sensations Un monsieur préfère les écrevisses à la langouste. Il fonde une métaphysique sur cette préférence. Nécessairement le système trouve des adeptes : s'il est bien construit, parmi les hommes que les grandes constructions fascinent ; s'il a du succès parmi les snobs ; s'il est incompréhensible, parmi les timides et les refoulés ; enfin et surtout parmi ceux qui aiment les écrevisses. C'est dans le monde de l'abstraction qu'on voit les plus beaux triomphes de la sensibilité.

A la base de la philosophie de Sartre, il y a la nausée. Est-ce le sentiment de la contingence, l'idée que tout est gratuit, que tout se *rencontre* et que rien ne peut se *déduire* qui donne à M. Sartre la nausée ? Est-ce l'incompatibilité du *pour-soi* et de *l'en-soi*, le désir de rendre hommage à Kierkegaard et à Heidegger qui le déterminent à répandre dans toutes ses œuvres du vomi, de la fausse couche et toutes sortes de déjections ? C'est possible évidemment, mais il est plus raisonnable de penser que c'est la nécessité où se trouve M. Sartre de songer souvent au vomi qui l'a poussé, le réflexe de professeur de philosophie aidant, à construire l'existentialisme. Ce n'est pas la philosophie qui fait la digestion. C'est la digestion qui fait la philosophie.

Ce qu'il y a de surprenant et d'infiniment louable chez M. Sartre, c'est que, ayant édifié un système et écrivant des romans, il ne s'appuie pas, en tant que romancier, sur son système, mais sur les sensations qui l'ont inspiré. Aussi une œuvre comme *les Chemins de la Liberté* a-t-elle un indénia-

1. En créateur, mais aussi en dégustateur (semblable en cela à Stendhal. Voir *Henri Brulard*). Il a travaillé à acclimater en France la littérature espagnole, et surtout la littérature russe. Il y aurait un curieux parallèle à écrire : Mérimée et Larbaud.

ble accent de sincérité. Un homme nous fait pénétrer dans son univers. S'il est étrange, qu'importe ? tant que cette étrangeté nous paraît admissible, concevable, sur quel argument fonderions-nous des objections ? Nous n'avons à connaître que d'une œuvre d'art. Quand nous aurons fini le livre, il sera temps de nous demander si les sensations qui l'ont nourri ont un caractère de généralité suffisant pour légitimer l'édification d'un système.

Les personnages des *Chemins de la Liberté* sont tous prisonniers de l'instant. Attentifs aux sensations et aux idées qui les traversent à chaque seconde, ils vivent dans le discontinu. Un homme étreint sa maîtresse. Il se dit que chaque nuit elle l'oblige à se coucher tard. Il la hait. Il regarde les murs de leur chambre, songe qu'ils dureront plus longtemps que lui. Le pensant, il prononce des paroles qui n'ont aucun rapport avec ses pensées. La femme l'embrasse, il est troublé. Il regarde ses aisselles rasées piquetées de points noirs. On dirait des échardes. La femme sent bon. L'homme soudain ne la hait plus. Elle se renverse, il la regarde. Elle est beaucoup plus vieille que lui. Comme femme elle n'en a plus pour longtemps. Cette idée l'attendrit. C'est la vieillesse qu'il tient entre ses bras. Pendant une seconde le sommeil le gagne, etc..., etc... De l'extérieur cet homme est un amant attentif, de l'intérieur un passage d'états contradictoires, une série de révoltes et d'évasions.

Un homme se demande s'il va quitter sa maîtresse. Non, il l'aime et va l'épouser. Non, il ne l'aime pas, il va la quitter. Où est sa liberté ? Qu'est-ce que sa liberté ? Il réfléchit sur les motifs qui le poussent à agir. Aucun n'est plus puissant que les autres. Il tourne à l'intérieur de ses raisonnements, impuissant. Il faut pourtant se décider. Il fonce dans une voie presque au hasard. « Les autres » croient qu'il a fait un choix médité, lui sait qu'il a agi comme un fou.

L'univers de M. Sartre est incohérence absolue. Et absurdité parfaite. Les hommes agissent sans savoir pourquoi. Un acte parfois se lève devant eux comme une tentation, ils l'accomplissent en automates. S'ils forment un projet, celui-ci se détache d'eux et les entraîne comme une avalanche. Dans *l'Age de Raison* (tome I des *Chemins*) un professeur de philosophie, Mathieu, subtil, cynique et ordurier, aussi dénué de tout sens moral qu'un gars du milieu, décide de faire avorter sa maîtresse. L'opération coûtera 5 000 francs. Mathieu ne possède pas cette somme ; il part à sa recherche. Dans cette quête il est cahoté d'amis en amis, jeté de portes en portes. Parfois le projet marche sans lui tout seul et agit pour son compte comme un vrai personnage. Mathieu suit, en se demandant pourquoi : il ne désire même plus trouver cet argent. Tout est vain, tout est absurde. Dans le tome II (*le Sursis*) un jeune pacifiste, ayant résolu de se livrer à une noble manifestation idéologique, finit, après avoir été ballotté lui aussi par les êtres et les événements, par échouer, ivre, dans le lit d'une négresse. Certains personnages, tel Ivich, perpétuellement absents d'eux-mêmes et dostoievskiens à souhait, se divisent à l'infini en rêves et révoltes contradictoires. Des impulsions fantasques et imprévisibles comme des feux follets traversent les êtres et les poussent à se fuir, se poursuivre, se mutiler ou s'aimer.

L'amour, dans l'univers Sartre, est l'absurdité entre les absurdités. Un homme embrasse une femme qu'il n'aime pas et aussitôt il l'aime. Des cheveux blonds aperçus, une grande passion s'allume. Mathieu ne songe qu'à

Ivich. Quand il peut la prendre, il la repousse. Mais il tombe dans le lit d'une femme qu'il ne désire pas — et c'est la nuit la plus sentimentale de sa vie. Les passions ne sont qu'incendies absurdes et rêves d'ivrognes à jeun : elles ont la valeur et l'importance des rhumes de cerveau.

Le monde Sartre est souvent ignoble et glaireux. Les baisers s'épanouissent entre les diarrhées, les déclarations d'amour entre les vomissements. Mais parfois, détachées de tout, pures, inexplicables, des minutes brillent comme des diamants.

L'Age de raison est presque tout entier en monologues intérieurs. Précieux, mais dangereux instrument d'analyse. De l'extérieur les êtres sont différents, mais d'après quels indices un auteur pourrait-il restituer la pensée des autres dans sa singularité ? Un écrivain ne dispose que d'un type de monologue, le sien. Tous les monologues de Romains sont logiques, ceux de Larbaud humanistes, ceux de Sartre discontinus. Aussi, de A jusqu'à Z *l'Age de raison* paraît-il une vaste confession.

Le Sursis se situe en 1938. Munich. Sartre entend montrer que plus que jamais alors la liberté de l'homme n'était qu'une apparence. Mathieu est à Sainte-Maxime. Mais à Godesberg Hitler décide de la vie de Mathieu. Tous les hommes sont entraînés par des forces qui les dépassent... Pour rendre cette idée sensible, M. Sartre ne consacre plus qu'un paragraphe à l'histoire de chacun de ses personnages ; parfois même en une seule phrase, il rassemble leurs diverses aventures, bien que Mathieu soit sur « la Côte », Ivich à Laon, Daniel à Biarritz. C'est du simultanéisme. Le procédé est fatigant et il n'est pas complètement neuf (certains romanciers américains l'ont employé). Mais il traduit heureusement la fièvre qui s'était emparée de tous les hommes au cours de ces journées tragiques. Aux yeux de Sartre il a l'avantage supplémentaire d'accentuer le caractère d'absurdité des actes humains. Une phrase de Chamberlain logée entre deux « prises de vues » d'une femme qui fait l'amour à cinq cents kilomètres du ministre paraît tout à fait saugrenue.

Découpages arbitraires ? On ne peut le dire. Si la pensée de Sartre est « simultanéiste », pourquoi n'userait-il pas des procédés capables de traduire ses impressions ? Il réussit ainsi à reconstituer le monde étrange qu'il lui arrive d'habiter. Ces grandes visions que marque une obsession peuvent avoir leurs beautés. Ainsi les tableaux de Bosch, les romans de Kafka. M. Sartre a un grand talent : c'est un observateur profond, un remarquable analyste ; il a des trouvailles de style étonnantes. Le monde qu'il évoque est — ce qui est un sûr témoignage de sa force — profondément personnel. La qualité de son récit en fait souvent oublier les incroyables bassesses. C'est un écrivain prodigieusement doué — et ses *Chemins* se lisent avec une curiosité passionnée.

Mais que sur cette vision du monde si particulière, on ait pu construire une philosophie, on en demeure confondu. Que M. Sartre soit sincère, on n'en doute pas. Ni qu'il soit *vrai*. Nous n'accepterions aucune de ses propositions si elles nous étaient totalement étrangères. Ce morcellement de la durée en instants qui s'égrènent au hasard comme de petits ballons, cette sensation d'universelle absurdité ne nous sont pas inconnus. Cette idée, cette sensation nous ont parfois visités (et surtout lorsqu'il nous était ar-

rivé de boire un peu trop). Mais fugitivement et *parmi d'autres idées, d'autres impressions.* Qu'elles soient plus durables, puissent même devenir hallucinantes chez M. Sartre, c'est certain. Mais qu'il prenne aussi plaisir à les accentuer — ce qui est son droit d'artiste — c'est très probable. Si M. Sartre était complètement obsédé par l'idée de l'absurde, il ne serait pas si comique. Car M. Sartre peut être fort drôle et il nous trace souvent de ses héros des portraits si librement cocasses qu'on en arrive quelquefois à se demander s'il n'est pas tout simplement un humoriste. Un remarquable farceur. Mettons qu'il soit à la fois obsédé, farceur et philosophe. Trois personnages pour un, ce n'est après tout qu'un minimum. En tout cas, si nous sommes prêts à admettre son tableau du monde considéré comme l'expression d'une obsession particulière (qu'importe que celle-ci n'ait été réellement que passagère), nous le refusons dans la mesure où il prétend exprimer une vérité absolue.

Que Mathieu et Ivich aient l'impression de ne vivre que dans l'instant, on veut bien le croire. Mais il est en eux des présences qu'ils n'ont pas su voir. De grandes préférences qu'ils ignorent entraînent la limaille de leurs instants. Au-dessus de leur irrésolution et de leur inconsistance, il y a un *caractère*, leur caractère. Ils croient accomplir des actes gratuits et pourtant leur conduite était prévisible. Le « cruel » Zénon nous dit que la flèche est immobile et pourtant elle vole.

Que dans le temps du monde on découpe une tranche horizontale on l'admet aussi. Il y a des instants où nous avons tous de ces visions « simultanéistes » — que certains cinéastes ont tenté d'évoquer. Mais les chaînes verticales n'en subsistent pas moins et la phrase de M. Chamberlain, absurde si on la cueille dans un rapide survol de la planète, peut devenir raisonnable si l'on considère la vie de M. Chamberlain dans sa continuité. Les peintres cubistes n'ont pas prétendu tirer une métaphysique de leurs « vues » géométriques. Quant à dire que ma liberté n'existe plus parce que Hitler est en train d'engager ma vie de demain, ce n'est qu'une vérité de surface, car tous les tyrans du monde pourront faire ce qu'ils voudront, mon « château intérieur » restera ce qu'il est.

Confronté avec l'expérience du plus grand nombre, l'univers de M. Sartre apparaît comme une *déformation* du réel. Sur le plan littéraire aucune objection — encore qu'une œuvre d'équilibre doive toujours l'emporter sur une œuvre de déformation. Mais ce n'est pas sur un monde déformé qu'on fonde une philosophie valable. Celle de M. Sartre (cette exaltation de l'absurde qui représente d'ailleurs dans l'histoire de la pensée humaine, en dépit de toute la subtilité qu'elle met en œuvre, une si impressionnante régression) n'a de valeur que pour l'univers particulier sur lequel elle est posée. Sartre romancier condamne Sartre philosophe. Ses écrevisses sont trop « singulières » pour qu'on puisse en faire sérieusement l'objet d'un culte.

Il paraît particulièrement audacieux, d'ailleurs, quand on entreprend de renouveler la conception de l'homme de supposer qu'il n'a aucune *conscience*, au sens moral du mot. Les Parisiens de M. Sartre ne sont que des animaux, comme les mulâtres d'Erskine Caldwell. On peut certes tirer de ce postulat des effets comiques, mais non des déductions valables pour tous les hommes. Tout cela n'aurait aucun inconvénient si par la force incontestable de son talent M. Sartre n'était appelé à détraquer quelques jeunes cervelles.

Nous avons déjà connu des suicides surréalistes, nous en verrons d'existentialistes, M. Sartre est un danger pour la jeunesse, mais ses livres, pour glaireux qu'ils puissent être, se classent parmi les œuvres importantes de notre époque. Ils ne seraient d'ailleurs pas dangereux si, sur le plan purement littéraire, ils n'étaient pas valables.

■ ■

Simone de Beauvoir est, on le sait, une des principales desservantes du culte existentialiste. On retrouve dans *le Sang des Autres* les thèmes de M. Sartre. Une vie humaine n'est que le « *déroulement du scandale originel* ». Une « *absolue pourriture est cachée au sein de tout destin humain* ». On « *ne choisit pas d'être* », on est « *une absurdité responsable d'elle-même* ». Il ne faudrait pas qu'on nous donnât trop souvent à entendre cette chanson, elle deviendrait assez vite fastidieuse. Elle ne paraît d'ailleurs pas, chez madame de Beauvoir, répondre, comme chez M. Sartre, à une sorte de nécessité physiologique. Les femmes, capables certes d'être aussi subtiles philosophes que les hommes, sont engagées moins profondément qu'eux dans leurs cogitations. Madame de Beauvoir a l'existentialisme dans la tête, mais non dans le sang. Ce n'est pour elle qu'une préférence intellectuelle — et le monde qu'elle évoque, infiniment moins gélatineux que celui de M. Sartre, ne semble pas du tout exiger la naissance d'une philosophie désespérée. Les personnages du *Sang des Autres* se divisent en deux catégories : des jeunes gens, fort intellectuels, qui comme des héros de Gide vivent conformément à un programme qu'ils se sont fixé, des femmes qui suivent gentiment leur instinct, comme des héroïnes de Charles-Louis Philippe. Le dessein général, on ne peut plus idéologique, nous est indiqué par une épigraphe tirée de Dostoievski : « *Chacun est responsable de tout devant tous* ». C'est bien ce que pense Jean Blomart qui, ayant attiré un de ses jeunes amis dans le parti communiste et provoqué ainsi sa mort, se jure de ne plus exercer aucune influence sur la vie d'autrui, quitte à s'apercevoir qu'en n'agissant pas on pèse tout autant sur autrui qu'en agissant. Toutes les pages consacrées au développement de cette idée restent du domaine de la vérité littéraire. Cela ne mène pas loin. Non plus que les savantes combinaisons auxquelles s'est livré l'auteur pour bouleverser la chronologie, mettre le Jeudi avant le Lundi, et rendre visuellement sensible par un changement perpétuel d'alphabets le constant entre-croisement des pensées, des espoirs et des remords. Ce genre d'originalité s'acquiert vraiment à trop bon marché.

Le plus singulier est que Simone de Beauvoir pourrait fort bien se passer de ces tours de prestidigitation et que lorsqu'elle s'abandonne à son mouvement naturel, elle écrit des pages remarquables. Si l'on supprime l'aventure gidienne de Jean Blomart et les épisodes finaux (l'exode de 40 et la Résistance) où l'auteur abuse des « clichés », il reste un petit roman triste et profond, écrit sur un ton un peu plaintif avec une parfaite netteté de style. C'est une histoire éternelle, à quoi l'existentialisme est parfaitement étranger : un homme a deux maîtresses, il n'aime ni l'une ni l'autre, mais l'une d'entre elles, Hélène, le touche davantage, car il y a en elle cette féminité enfantine et désespérée à laquelle aucun homme ne résiste. Jacques, par pitié un peu et aussi pour se sentir plus à l'aise, déclare à Hélène qu'il l'aime

et le voici entraîné par ce mensonge à mentir à chaque instant de sa vie. Tout va très bien ainsi jusqu'au jour où la feinte lui pèse trop... et c'est alors la catastrophe. Ce petit roman inclus dans le grand met en œuvre une psychologie juste et serrée. Il s'y glisse même un filet de poésie, car la poésie surgit presque toujours quand on est dans la vérité.

En somme, lorsque madame de Beauvoir oublie philosophie et existentialisme elle apparaît comme une romancière remarquablement douée.

■ ■

« *On a confondu la liberté du peuple avec le pouvoir du peuple* ». C'est autour de cette pensée de Montesquieu que semble s'être organisé le pénétrant ouvrage que Bertrand de Jouvenel consacre au Pouvoir. (*Du Pouvoir. Histoire naturelle de sa croissance. Edit. Bourquin. Genève*). Pourtant son dessein premier semble avoir été simplement, en écrivant une biologie du pouvoir, de montrer comment le souverain (monarque ou assemblée) tend infailliblement à accroître ses prérogatives et sa puissance. L'histoire de tous les peuples en témoigne : le chef appuyé d'abord sur une aristocratie travaille à abaisser cette aristocratie et, pour réussir dans cette entreprise, il s'appuie sur le peuple. Les rois de France n'ont pas adopté une autre ligne de conduite : ils ont lutté contre les grands vassaux, puis domestiqué la noblesse. Pourtant, en 1789, ils n'avaient pas encore achevé leur entreprise — et leur pouvoir était encore limité par ce qui restait des grands, par l'Eglise, par les Parlements et par les coutumes. C'est un fait que les lois royales n'ont fait le plus souvent que consacrer des coutumes. Jamais les monarques n'ont réussi à étouffer en eux-mêmes l'idée qu'il existait un droit (moral et coutumier) supérieur à leur propre puissance.

Les barrières qui subsistaient autour du pouvoir, la Révolution les a abattues. En quelques jours les « contre-pouvoirs » ont été liquidés. Ne retenons à titre d'exemples que deux des grandes conséquences de ce lessivage. Jamais les Rois n'avaient réussi à établir le service militaire obligatoire. La Révolution a instauré la conscription... Avant la Révolution les Parlements ne craignaient pas, lorsqu'ils voulaient défendre les droits des particuliers, de convoquer devant eux les agents du pouvoir. Dès le 24 août 1790 une loi statua « que les juges ne pourraient, à peine de forfaiture, citer devant eux les administrateurs pour raison de leurs fonctions ». Pourtant au moment même où l'on exigeait davantage de lui, le peuple a eu le sentiment qu'il venait de conquérir sa liberté. Comment s'explique ce phénomène ?

L'ancienne monarchie représentait une collection d'intérêts rassemblés autour du Roi. Après la Révolution, la Nation s'est substituée au roi. Tout le monde faisant partie de la Nation, tout le monde a, depuis lors, le sentiment de détenir une parcelle du pouvoir. Ce n'est qu'une illusion. En fait, à supposer que les détenteurs du pouvoir soient désignés par des élections, la politique qu'ils doivent suivre ne leur est pas fixée avec précision par des mandats impératifs. Et dès qu'un groupe d'hommes détient la Puissance Publique, il se trouve exactement dans les mêmes dispositions que les anciens monarques, il cherche indéfiniment à accroître son pouvoir. Mus par leur seul égoïsme, ces petits souverains appellent auprès d'eux leurs parents, leurs amis et agissent — autant que cela leur est possible — comme si le

pouvoir était leur propriété. « Tout changement de régime, écrit Jouvenel, est comme une reproduction réduite de l'invasion barbare. »

Tout comme les anciens rois, les nouveaux élus travaillent à abattre les contre-pouvoirs, c'est-à-dire les groupes (corps constitués, aristocratie d'argent, syndicats, grands patrons) qui pourraient freiner leur action. Alors que les anciens rois respectaient la Loi comme tabou, un gouvernement populaire considère que la Loi n'a qu'une valeur provisoire. Il ne la respecte pas car c'est lui qui la fait. Ce n'est plus une notion morale de Droit qui est à l'origine de la Loi, c'est la Loi qui est à l'origine du Droit. Le pouvoir peut changer cette loi du jour au lendemain et bouleverser au gré de ses passions ou de ses intérêts, jusqu'aux mœurs et aux habitudes des citoyens. En France, il est vrai, les Droits de l'homme proclamés en 89 ont pendant longtemps représenté un substitut de ce Droit absolu auquel se heurtaient les princes. Ces Droits fixaient des limites aux fantaisies des législateurs. Mais ce dernier barrage a sauté et le Pouvoir a maintenant toute licence de s'étendre à sa guise[1].

Jusqu'à ce jour toutes les révolutions ont eu pour but de sauver la liberté. Mais toutes les révolutions (comme toutes les guerres) ont abouti à des limitations nouvelles de la liberté. A Louis XVI a succédé Napoléon. A Charles Ier Cromwell. A Nicolas II Staline. Dans chacun de ces cas un homme fort s'est emparé du pouvoir et a travaillé à l'étendre bien au delà des limites que son faible prédécesseur s'était fixées.

Le pays qui jusqu'à ce jour a témoigné, en dépit de l'évolution générale, de la plus grande considération pour la liberté individuelle, c'est l'Angleterre. Cette liberté, comme le dit justement M. de Jouvenel, est acquise dès lors que chaque membre de la Société possède un domaine propre où il est le seul seigneur. Si ce domaine s'est vu diminué en France, c'est d'après Stuart Mill, parce que les Français, à l'inverse des Anglais, désirent plus commander qu'ils ne répugnent à être commandés. « *Ils sacrifient volontiers la substance de la liberté à la simple apparence du pouvoir.* »

Pour M. de Jouvenel, il n'est qu'une seule manière de défendre la liberté de l'individu de plus en plus menacée : restaurer des contre-pouvoirs (syndicats, associations d'intérêts, groupes particuliers dont l'intérêt n'est pas nécessairement coiffé par l'intérêt général) et fixer les bases d'un droit que le Pouvoir ne pourra modifier au gré de ses humeurs [2]. En somme, il désirerait voir instituer en France un système analogue à celui qui fonctionne aux Etats-Unis où tout citoyen peut recourir à la justice pour faire tomber une loi, si celle-ci « *offense les droits qui lui sont garantis par la Constitution* ».

Nous n'avons pu donner ici qu'une idée fort incomplète de ce livre profond qui pose un des problèmes les plus importants de l'heure. Nous apercevons sans doute les objections qu'on peut faire sur certains points à

1. Dès le XVIIIe siècle J.-J. Rousseau avait bien vu que des maîtres élus n'exerceraient pas nécessairement le pouvoir dans le sens qu'auraient souhaité leurs mandants. « *Le corps du gouvernement* — écrivait-il — *aura nécessairement un moi particulier* ». Cinquante ans plus tard Proudhon déclarait que le « *délégué du souverain serait le maître du souverain* ».

2. « Comment une multitude aveugle qui souvent ne sait ce qu'elle veut parce qu'elle sait rarement ce qui lui est bon exécuterait-elle d'elle-même une entreprise aussi grande, aussi difficile qu'un système de législation ? » *J.-J. Rousseau, Contrat social, Livre XI, Chapitre VI.*

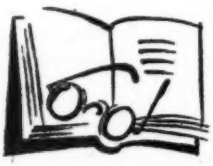
la thèse qu'il expose. La tyrannie d'un de ces seigneurs — que Jouvenel classe dans les contre-pouvoirs — a pu parfois être bien plus lourde encore que celle d'un pouvoir centralisé et totalitaire. D'autre part, la Révolution de 89 a provoqué la suppression d'un certain nombre d'abus que l'auteur passe sous silence. Mais on ne peut lui contester que tous les Etats aujourd'hui tendent, en accroissant indéfiniment leurs attributions et leur puissance, à détruire, aussi complètement qu'ont pu le faire jadis les pires des despotes locaux, la liberté individuelle.

Nous nous sentons tous cernés par une grande menace anonyme. Demain, si aucun contre-courant ne se dessine, nous ne serons plus que les rouages irresponsables d'une immense machine. Seuls les plus élevés en grade des fonctionnaires — de ces fonctionnaires chaque jour plus nombreux — conserveront le privilège d'être libres. Ce qu'on pouvait acquérir jadis par un libre esprit d'initiative, on ne pourra l'obtenir que par l'accession à une fonction. Il y aura des riches encore, certes, le Pouvoir ne songe pas à les supprimer, mais ce seront des riches nouveaux, ses serviteurs, les hauts fonctionnaires, les clients du régime, les Riches d'Etat.

■ ■

Si du recueil de pénétrantes réflexions que Gilbert Mauge a réunies sous le titre *les Moralistes de l'Intelligence* (*Hermann*), on cherchait à dégager le thème essentiel, peut-être devrait-on choisir celui-ci : un être peut-il accroître son intelligence ? Lui est-elle tout entière « donnée » ou bien a-t-il la faculté de cueillir dans les œuvres d'autrui des procédés, des méthodes, des recettes susceptibles de la multiplier ? Autour de ce problème central, l'esprit de l'auteur a rayonné dans toutes les directions. Ses remarques font lever à chaque page des nuées de problèmes qu'illustrent des citations de philosophes ou d'essayistes merveilleusement choisies. Il est clair que Gilbert Mauge, au début de ses recherches, a éprouvé pour les beautés de la logique une de ces passions abstraites, avec lesquelles les passions « sensibles » peuvent malaisément rivaliser. Mais sa profonde connaissance des recherches des physiciens contemporains lui a révélé que les prestiges du syllogisme ont quelque peu faibli. M. Thibaud ne nous a-t-il pas montré dans cette revue que la science aboutit à des résultats devant lesquels nous devons nous incliner, mais qui laissent notre raison rétive ? A l'heure où toutes les convictions paraissent se disloquer, on lit avec un vif intérêt un livre où un écrivain qui a le culte de l'intelligence nous montre, avec une dure lucidité, que cet instrument de toutes nos recherches reste, par sa nature, ses méthodes et ses intuitions, plus mystérieux que jamais.

MARCEL THIÉBAUT



Le Directeur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 9387-11-45. — C.O.L. 31.3657 — ENCRE LORILLEUX.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

JOURNAL D'UN HOMME DE COURSES

par Jean TRARIEUX

Arthème Fayard

SANS être un habitué du pesage ou de la pelouse, on peut se plaire au livre de M. Jean Trarieux dont le nom est bien connu des « turfistes ». M. Trarieux est un sage qui s'est laissé doucement conquérir par le cheval de pur sang et lui doit les plus fortes émotions de sa vie. Il célèbre le souvenir de certains favoris avec la ferveur lyrique d'un amant vantant les charmes de sa maîtresse. Partant de la célèbre Corrida, n'écrit-il pas : « J'ai regretté de l'aimer et j'ai longuement résisté, mais je l'ai aimée tout de même. Elle m'a eu à la fatigue. » L'auteur est aussi un philosophe qui exprime, sans amertume, avec la retenue d'un parfait gentleman, ses inquiétudes sur l'avenir d'une institution qui ne saurait s'accommoder de l'économie dirigée. Il regrette un temps où personne ne songeait à se scandaliser que des homme comblés par la fortune, mais pleins d'usage et de savoir-vivre, en fassent vivre d'autres qui aimaient leur métier, c'est-à-dire le cheval. En tant qu'homme de courses, M. Trarieux ne croit pas à l'an 2000.

DROLE DE JEU

Roger VAILLAND

Corréa

L'AUTEUR prend soin de nous avertir que son livre n'est pas un tableau, ni même un roman de la Résistance. Nous ne demandons pas mieux. Mais si *Drôle de jeu* n'est pas un roman sur certains milieux de la Résistance à Paris, qu'est-il donc? Et M. Roger Vailland aura de la peine à nous faire croire que « Marat », son principal personnage, n'incarne pas une part de lui-même au sens où Flaubert était, comme il le disait, Mme Bovary. Curieux roman d'ailleur que *Drôle de Jeu*, et curieux personnage que ce cynique « Marat » : Bourgeois repenti passé au communisme, non sans quelque dilettantisme, lettré qui lit *Xénophon* entre deux rendez-vous clandestins, amateur de vins, de femmes et de dangers, une sorte de cercleux à la Donnay, qui disserte sur l'amour et l'avenir des sociétés, parmi de jeunes disciples en majorité communistes ou communisants. La peinture de ces jeunes gens, qui vivent héroïquement en plein désarroi moral, n'est pas réconfortante. C'est la rançon de ces temps cruels et aussi d'une doctrine où il n'est rien qui puisse répondre au tourment d'hommes libres et civilisés.

Mais M. Vailland a beaucoup de talent : tout le long de son récit court une verve amère, traversée par les rayons de la poésie. Justesse des portraits, abondance des formules frappantes, mariage habile du dialogue et du monologue intérieur..., tout y est. Bien entendu, cédant à la mode en faveur chez les existentialistes, les personnages s'expriment volontiers avec une parfaite obscénité. C'est dommage. Rien ne dure que par le style.

SOLANGE DE LA BAUME.

ÉTUDES ÉCONOMIQUES

LES phénomènes économiques deviennent chaque jour plus complexes. On ne peut que constater cependant l'ignorance de tant de théoriciens improvisés, qui tranchent les questions dont dépend la vie même des nations. Au milieu d'une littérature particulièrement fumeuse, on se fait un devoir de signaler quelques ouvrages objectifs, susceptibles d'éclairer les lecteurs désireux de s'informer.

M. Louis Pommery a écrit un excellent *Aperçu d'Histoire économique contemporaine*, 1890-1939, qui met au point les résultats d'une information très étendue, dont il est impossible de négliger les conclusions et que tout homme soucieux de ses responsabilités devrait connaître et méditer.

M. Jean Lescure, dans *Guerre et Crises économiques*, expose avec clarté les directives qui s'imposent pour tout esprit qui s'est longtemps consacré, comme lui-même, à étudier les fluctuations économiques et les problèmes sociaux qui en découlent.

G. D'E.

CALMANN LÉVY

PRIX DES CRITIQUES

ROMAIN GARY

ÉDUCATION EUROPÉENNE

roman

Un volume in-8° couronne... ... ... ***65 Frs.***

OCTAVE AUBRY

•

La RÉVOLUTION FRANÇAISE

Tome II

La RÉPUBLIQUE

•

Un Vol. . . . . **180** fr.

•

FLAMMARION

Pour paraître le 1er décembre

EN SOUSCRIPTION

LOUIS BROMFIELD

LA MOUSSON

Édition de grand luxe,
format in-4° couronne, 680 pages, orné de 17 lithographies en couleurs, de bandeaux et lettrines gravés sur bois par

GÉRARD COCHET

Justification du tirage :

20 exemplaires sur japon mandchou numérotés de 1 à 20, contenant une suite en noir des lithographies sur pur chiffon de Rives.

2 volumes sous étui : 12 075 Fr.
(Taxes comprises)

500 exempl. sur chiffon du Marais teinté, numérotés de 21 à 520.

1 volume sous étui : 4 930 Fr.
(Taxes comprises)

CONTES ET NOUVELLES

d'OSCAR WILDE

Illustrations de

PHILIPPE JULLIAN

Un volume, format in-16 grand jésus
200 exempl. numérotés sur alfa, à **350** Fr.
1650 exemplaires numérotés sur velin supérieur, à **275** Fr.

ANDRÉ BAY

Où sont nos amoureuses?

Édition ornée de 7 dessins originaux de

MARIO PRASSINOS

5 exemplaires sur Marais contenant une pointe sèche en frontispice et un dessin original de l'artiste, à . . . . . **2 000** Fr.

20 exemplaires sur Marais contenant une pointe sèche, à . . . . . **900** Fr.

2.200 exemplaires sur alfa mousse, à . . . . . **260** Fr.

STOCK

Vient de paraître

QUENTIN REYNOLDS

LES COULISSES DE LA GUERRE

Traduit de l'anglais par H. de Sarbois

1 fort vol. de 364 pages..... **140** fr.

De l'histoire inconnue, de l'histoire secrète souvent, rapportée par un des plus brillants journalistes américains, après de longs séjours en Afrique, en Iran et en U.R.S.S. aux heures cruciales. Une lecture passionnante, un document décisif.

SIR WILLIAM BEVERIDGE

DU TRAVAIL POUR TOUS

dans une société libre

Traduit de l'anglais par
Henry Laufenburger
et Jean Domarchi

1 vol. in-8° raisin de 460 pages..... **400** fr.

Reconstruction économique et sociale

Le fameux Plan

BEVERIDGE

ÉDITIONS DOMAT-MONTCHRESTIEN

160, Rue Saint-Jacques - PARIS (5e)

Une Tradition Renouée

Durant des siècles la France a composé et publié les plus jolis almanachs du monde. A la période romantique, dont nos modes récentes s'inspirent si heureusement, ils atteignirent la perfection du genre. Écrits pour la femme, décorés des plus fraîches couleurs, illustrés de vignettes rehaussées d'aquarelle, ils traitaient avec esprit du bon ton et de l'élégance. Il a paru piquant aux "Éditions de la Tour" qui ont publié avec succès une collection romantique, de renouer avec cette aimable tradition. Et voici un almanach aussi précieux, aussi joliment orné, aussi spirituel et aussi charmant que ceux qui firent les délices de nos aïeules. Voici :

LE BONHEUR DU JOUR

Almanach des Dames de

PARIS

pour l'an 1946.

Texte de Lucien François, illustré de trente-deux vignettes à l'aquarelle et à la mine de plomb par Dominique.

Ce délicieux petit volume, imprimé en trois couleurs, présenté sous un cartonnage gaufré, dans un étui décoré, et doré sur tranches, a été tiré à mille exemplaires.

Ne cherchez plus : Voilà le cadeau du jour de l'an.

Mais ne tardez pas un jour à voir votre libraire.

LES ÉDITIONS DE LA TOUR

162, *Boulevard de Magenta* — *PARIS* (10e)

JACQUES HAUMONT, Imprimeur-Éditeur

VIENT DE PARAITRE

Collection des Maîtres d'hier et d'aujourd'hui

VERCORS

Le Silence de la Mer

Un volume in-8° carré, tiré à 990 exemplaires
sur vélin pur fil *(épuisé)*

★

SOPHOCLE

ŒDIPE A COLONE

Traduction pour la scène par ***Mario Meunier***

Un volume in-8° carré, tiré à 990 exemplaires
sur vélin pur fil **550 fr.**

★

André BEUCLER

NOIR ET VERT

Un volume in-8° écu, tiré à 950 exemplaires **160 fr.**

★

Renée MASSIP

L'Odyssée comporte un retour

Un volume in-8° écu, tiré à 500 exemplaires **125 fr.**

★

Béroalde de VERVILLE

Anthologie poétique

Un volume in-8° écu, tiré à 950 exemplaires **225 fr.**

48, rue Boissonade — PARIS (XIVE)

VIENT DE PARAITRE

CHARLES D'YDEWALLÈ

ICI LONDRES...

La vie à Londres pendant la guerre

UN VOLUME. . . . . **90 fr.**

JAMES DE COQUET

NOUS SOMMES LES OCCUPANTS

L'Armée Française en Allemagne

UN VOLUME. . . . . **80 fr.**

JEAN TRARIEUX

JOURNAL d'un HOMME DE COURSES

Les courses de 1900-1945

UN VOLUME. . . . . **125 fr.**

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

HENRI TROYAT

Le Signe du Taureau

ROMAN

In-16 .. .. **100** Fr.

ROSAMOND LEHMANN

La Ballade et la Source

ROMAN

Traduit de l'Anglais par Jean Talva

In-8° jésus avec un frontispice de **Pierre Collot**, tiré à 1.000 exempl. numérotés sur papier surfin Johannot. Collection *Originales*.. .. **550** Fr.

LIVIU REBREANU

Ion le Roumain

Traduit du Roumain avec une introduction par Pierre Mesnard

In-16 Collection *Feux Croisés*. **150** Fr.

Œuvres Complètes d'Ibsen

Tome XVI et dernier

Traduites par P. G. La Chesnais

In-8° carré .. .. **360** Fr.

ROBERT de DAMPIERRE

L'Équipée d'une Légation de France

Norvège 1940

In-16 .. .. **70** Fr.

JOSEPH AYNARD

Justice ou Charité?

La condition sociale de l'ouvrier et la révolution industrielle

In-16 « *L'Abeille* » .. .. .. **60** Fr.

PLON

VIENT DE PARAITRE

Dr J.-A. DORTEN

LA TRAGÉDIE RHÉNANE

racontée par le chef du mouvement autonomiste rhénan et suivie de lettres inédites du Général Mangin

Un volume . ... **125 frs**

ANDRÉ DE RICHAUD

LA NUIT AVEUGLANTE

Roman. ... ... **95 frs**

JEAN ROUSSELOT

LA PROIE ET L'OMBRE

Roman. ... ... **105 frs**

Robert Laffont

LIBRAIRIE H. LARDANCHET

10, rue Président-Carnot, LYON 23, rue du Dragon, PARIS

GUSTAVE THIBON

Ce que Dieu a uni

Un volume in-16 .. .. **90** *fr.*
Édition originale sur vélin du Marais.. .. .. **250** *fr.*

ESSAI SUR L'AMOUR, PAR L'AUTEUR DE
" L'ÉCHELLE DE JACOB "

JULES BERTAUT

Talleyrand

Un volume in-8° écu de la collection Histoire et Mémoires, *portrait, couverture illustrée par Pierre Falké*.. .. .. **145** *fr.*

•

PIERRE VARILLON

Feux masqués

ROMAN MARITIME, PAR L'AUTEUR DE
" VEILLE AU LARGE AVEC NOS MARINS "

90 *fr.*

Hiver 1945-1946

ALBERT CROQUEZ	FOUQUIER-TINVILLE
JEAN-LOUIS CURTIS	LES JEUNES HOMMES
PIERRE DANINOS	MÉRIDIENS
RAYMOND DUMAY	LES CHALEURS D'AOUT
PHILIPPE D'ESTAILLEUR	CIELS D'AFRIQUE
ANDRÉ FAVIER	LE BEAU-PÈRE
ADOLPHE DE FALGAIROLLE	LE JUGE DE SOI-MÊME
ROGER FLOURIOT	SANDA ROMAN
ROBERT GREENWOOD	MR BUNTING
ROBERT GREENWOOD	L'ÉQUIPE DANS LA TOURMENTE
RICHARD HILLARY	LA DERNIÈRE VICTOIRE
RENÉE JULLIEN	TIMOUR OU LE MIRAGE CHINOIS
ROBERT KANTERS	ESSAI SUR L'AVENIR DE LA RELIGION
JOSEPH KESSEL	L'ARMÉE DES OMBRES
CLAIRE MARS	DANS L'OMBRE FRAICHE
ANDRÉE MARTIGNON	LE MAITRE DU POURTALHOU
JEAN MASSIN	BAUDELAIRE
THYDE MONNIER	TRAVAUX
ROBERT MOREL	SAGA ROMAN
ODETTE DU PUIGAUDEAU	GRANDEUR DES ILES
RENÉ SUDRE	LE HUITIÈME ART MISSION DE LA RADIO

JULLIARD
sequana

VIENT DE PARAITRE

FRANK KAFKA

JOURNAL INTIME

suivi de

Esquisse d'une Autobiographie, Considérations sur le Péché, Méditations

Introduction et traduction de Pierre KLOSSOWSKI **120 Fr.**

ALEXANDRE ARNOUX

HÉLÈNE ET LES GUERRES

La Nuit de Saint-Avertin - Place de la Concorde

Fragments du Journal de Jérôme Savrit **81 Fr.**

BRICE PARAIN

LA MORT DE JEAN MADEC

roman **105 Fr.**

GASTON BAISSETTE

LA CLEF DES SOURCES

essai **117 Fr.**

LOUIS VAUNOIS

L'ASCENSION

Vie d'un Jeune Homme Français **93 Fr.**

CHRISTIAN DEDEXAN

LE VIVIER D'ÉTOILES

roman **110 Fr.**

ADM.-DIRECTEUR : ÉDITIONS GRASSET *A. DE TAVERNOST*

AUX ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Traduction HARALD HORNBORG

PASTEUR EN PAYS PERDU

Traduit du Suédois par Marguerite GAY

Un volume in-8°
352 pages : **145** fr.

La FINLANDE
au XVIIIe siècle

Romans MARCEL HÉZARD

LA TOUR INACHEVÉE

Un volume in-16
320 pages : **100** fr.

Une Tragédie
de la FOI, de l'AMOUR et de la FOLIE

GEORGETTE PAUL

ALICE

Un volume in-16
256 pages : **90** fr.

DEUX FEMMES...
drame à rebours

GEORGES SONNIER

LA PROVOCATION

Un volume in-16
328 pages : **100** fr.

Le DICTATEUR
et son destin

Essai HENRY MALHERBE

LA FLAMME AU POING

Prix Goncourt 1917 - Nlle édit. précédée d'une vue d'ensemble de la guerre 1914-1945

Un volume in-16
256 pages : **84** fr.

L'œuvre célèbre
d'un COMBATTANT et d'un RÉSISTANT
de la nouvelle guerre de 30 ans

Sciences COLLECTION "SCIENCES D'AUJOURD'HUI"

dirigée par André GEORGE

ANDRÉ LEROI-GOURHAN

ÉVOLUTION ET TECHNIQUES

MILIEU ET TECHNIQUES

Une passionnante vue d'ensemble des techniques par lesquelles l'Homme ACQUIERT (chasse, pêche, élevage, agriculture...) et CONSOMME (alimentation, vêtement, habitation...) les produits nécessaires à sa vie matérielle

Un volume in-16
illustré de 622
dessins de l'auteur
512 pages : **265** fr.

VIENNENT DE PARAITRE